

HISTOIRE

DE

VENISE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'À NOUS JOURS

PAR

E. SERGENT



VENISE

SEBASTIANO ZANCO, EDITEUR

1889.

HISTOIRE

DE

VENISE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU' À NOUS JOURS

PAR

E. SERGENT



VENISE
SEBASTIANO ZANCO, EDITEUR

1889.



Impr. Longhi et Montanari, Venise.

HISTOIRE DE VENISE

Vme SIÈCLE.

1. Fondation de Venise.

Plusieurs siècles s' étaient écoulés depuis que les hordes barbares du Nord, se ruant pour la première fois sur l' Empire d'Orient et d'Occident, avaient ravagé le territoire continental des Venètes, lorsque de nouvelles et plus terribles irruptions, vers la fin du IVme et le commencement du Vme siècle, vinrent mettre le comble à la désolation des peuplades riveraines de l' Adriatique. Ce fut en 400 que
Alaric, roi des Visigothés, ayant envahi la Vénetie, 400
en livra les bourgades au feu et au carnage; après lui ce fut le tour des Suèves, des Vandales, des Alains. Les populations épouvantées fuyaient et se refugiaient sur les îlots des lagunes Adriatiques situées entre le rivage de la mer et la terre-ferme.

Lorsque, en 452 les Huns conduits par Attila 452
se repandirent dans la Vénétie en renouvelant les horreurs des précédentes invasions, et détruisirent Aquileja, l' émigration vers les îles devint encore plus considérable: ce furent Concorde, Opitergium, Padoue, Altinum, Asolum, Cenède, Bellun et autres villes qui lui donnèrent le contingent le plus fort.

C' est alors que Grado accueillit dans ses murs le Patriarche d' Aquileja et son clergé, et elle devint par la suite une ville riche et puissante.

Les îles ainsi peuplées offrirent bientôt le spectacle de la plus grande activité. On y bonifia les

terrains bourbeux, on y bâtit des maisons, des eglises, et l'on construisit des navires afin d'entretenir la communication avec la terre-ferme, et de faciliter le commerce qui déjà commençait à y fleurir.

2. Constitution politique.

Il est probable qu'avant l'invasion d'Attila les îles des lagunes étaient régies par des Consuls ou des Ducs envoyés par les villes du continent. Ces relations furent rompuês par l'invasion des Huns, et les insulaires durent penser à se gouverner eux-mêmes, sous la forme démocratique au moyen de
466 tribuns élus par le peuple. Chaque île se choisissait un magistrat, qui administrait la justice dans la localité où il était élu, et lorsque l'intérêt commun l'exigait, tous les tribuns se réunissaient en assemblée politique à Héraclée, l'une des nombreuses îles de la lagune.

VIme SIÈCLE.

Les Goths. – Secours prêtés aux Grecs par les Venètes. – Les Longobards.

Ce siècle est rempli par les guerres entre les Empereurs d'Orient et les Goths qui occupaient presque toute l'Italie. Ce fut Bélisaire, célèbre général grèc, qui, après avoir été victorieux dans plusieurs combats, délivra Rome assiégée par le roi Vitige. Mais la guerre, en prenant des proportions plus vastes, força les populations voisines des lagunes à se refugier de nouveau dans les îles. Les Goths s'étaient enfermés dans Ravenne, vers laquelle
538 Bélisaire se dirigea pour en faire le siége. En cette occasion les populations des îles prirent part pour la première fois à la guerre en procurant au général grec un nombre considérable de navires.

Plus tard, les Goths ayant repris de nouvelles forces et menaçant de rechef les domaines grecs, Narsès fut envoyé contre eux. Cette fois encore les 552
Vénitiens prêtèrent leurs navires au général grec qui marchait sur Ravenne.

En souvenir de ce service, Narsès édifia deux temples, l'un sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'église de S. Marc, dédié au martyr Théodore, l'autre au milieu de la place, à Mena et Jeminien, temple qui fut démoli plus tard pour agrandir la place même.

Vers ce temps eut lieu une nouvelle invasion : celle des Longobards conduits par Alboin. Ils deva- 568
stèrent le Friuli, puis pénétrèrent dans la Vénétie continentale. De là une nouvelle émigration aux îles, qui en devinrent par celà même plus riches et plus puissantes.

En 584 les insulaires d'après les conseils de 584
Longin, expédièrent à l'Empereur d'Orient des ambassadeurs, pour lui offrir, au cas échéant, leur alliance. Les Envoyés furent bien reçus, et obtinrent en échange des privilèges pour leur commerce, sans pourtant porter atteinte à l'indépendance de leur patrie.

VIIme SIÈCLE.

1. Invasions des barbares dans les îles vénitiennes.

Les Longobards, après avoir ravagé les differentes régions de la haute Italie, finirent par s'en rendre maîtres. Les Slaves, et une foule d'autres gens barbares se joignirent à eux. Les insulaires vénitiens eurent plusieurs rencontres soit avec les Slaves, soit avec les Longobards qui avaien pénétré jusque dans quelques unes de leur îles. On dut

alors penser à la défense de celles-ci, et on se hâta de fortifier les lieux les plus exposés au danger d'invasions ultérieures. Il parait cependant que ces occupations partielles de la part des Longobards ne durèrent pas longtemps, et que ceux-ci s'en détournèrent bientôt pour se jeter sur les villes les plus florissantes d'Italie.

2. Nouvelle constitution politique. – Les Doges.

697 Vers la fin de ce siècle les insulaires vénitiens se rassemblèrent dans l'Ile d'Héraclée, qui etait, comme nous l'avons déja dit, le centre politique du nouvel Etat, pour y discuter la reforme de leurs statuts, car le gouvernement des tribuns avait excité l'ambition des principales familles et jeté le germe de bien des rivalités. Peut-être éprouvait-on le besoin d'une plus grande unité dans le gouvernement, afin de mieux combattre les nombreux ennemis du dehors.

On resolut donc de nommer un prince, ou magistrat suprême, avec le titre de *Duc*, auquel on substitua dans la suite celui de *Doge*. Il réunit en lui seul l'autorité de tous les Tribuns, qui ne furent conservés que pour administrer la justice dans la circonscription de chaque île, mais seulement en première instance, car on pouvait appeler de leur décision par devant le doge. On adjoignit cependant à celui-ci un Conseil populaire, appelé a décider des questions de paix et de guerre. Le droit d'imposer les dîmes revenait au doge, qui avait part aussi à l'élection des évêques, et commandait la milice.

Le premier Doge élu fut Paolo Lucio, ou Pauluccio Anafesto de Héraclée.

VIIIme SIÈCLE.

1. Traités de commerce. – Luttes intestines.

Le Doge Anafesto s'appliqua à rendre à la Vénétie toute la tranquillité dont elle avait si besoin après les discordes qui l'avaient troublée pendant les dernières années du septième siècle; il réussit en effet à calmer les esprits encore émus, et à les tourner à des entreprises sérieuses et utiles.

Il conclut des traités de commerce avec Liutprand, roi des Longobards, et d'un commun accord, ils fixèrent les limites de la république naissante.

Mais les familles des anciens Tribuns, se voyant dépouillées de l'autorité dont elles avaient joui jusqu'à l'époque de la réforme politique, suscitèrent au doge des ennemis: de là de nouvelles dissensions, qui amenèrent dans la suite de féroces combats, surtout entre les habitants d'Héraclée, de Malamocco et de Equilium. On dit que dans un de ceux-ci périt le doge Pauluccio. 717

A ces luttes civiles vinrent s'ajouter les hostilités du patriarche d'Aquileia contre celui de Grado, dans lequel il voyait un usurpateur de ses propres droits. Le territoire de Grado fut ravagé, et les Vénitiens, afin de se soustraire aux chances d'une guerre avec les Longobards, qui favorisaient le patriarche d'Aquileia, eurent recours au Pape et les esprits s'apaisèrent.

Dans le but de conjurer le retour de ces différends, le Conseil du Lateran sépara les jurisdi- 732
ctions des deux patriarches: tous les évêques de l'Istrie et des îles vénitiennes relevèrent du patriarche de Grado, et ceux de la terre-ferme de celui de Aquileia.

2. Léon l'Isaurien. – Tumultes. – Réformes dans le gouvernement. – Fin du règne des Longobards.

726 L'empereur Léon III l'Isaurien, en interdisant le culte des images, suscita un vaste incendie qui s'étendit à presque toute l'Europe. Les Longobards s'allièrent avec le pape contre l'Empereur et occupèrent Ravenne, Ariminum, Fanum, Ancône, Pisaurum et plusieurs autres villes de l'empire grec.

728 L'Exarque qui régissait ces provinces, quitta sa résidence et chercha un refuge dans les îles vénitiennes, qui non seulement lui accordèrent l'hospitalité, mais lui prêtèrent même un secours si puissant en navires et en hommes, qu'il pût bientôt
730 reprendre Ravenne. D'autres privilèges commerciaux furent accordés aux insulaires en reconnaissance de ces services.

Cet évènements n'empêchèrent cependant pas les vieilles discordes intestines de se rallumer et de prendre de vastes proportions. Le pouvoir accordé aux Doges n'étant pas bien défini dans toutes ses parties, il fut facile d'accuser le Doge Orso Ipato de s'être arrogé des droits qu'il n'avait pas. Héraclée, centre politique de l'État, était à cause de cela, un objet de haine et d'envie pour les autres
737 îles. Le sang coula de nouveau et le Doge même fut assassiné dans une de ces émeutes.

Afin d'éviter que le Doge ne vint à s'eriger en tyran de sa patrie, la dignité ducale fut abolie, et l'on fonda celle du *Maestro dei militi* (Maître des milices), qui n'était point nommé à vie comme le Doge, mais seulement pour un an. Le maître des milices avait d'ailleurs les mêmes attributions que le Doge.

Malgré ce changement dans la forme de la constitution, les haines civiles ne s'apaisèrent point.

Héraclée et Equilium reprirent les armes, excitées 741
peut-être par le maître des milices lui-même Jean Fabriciaco, né à Héraclée, et naturellement enclin à favoriser cette île au détriment des autres. Le peuple chassa Jean, et avec lui cessa la dignité des maîtres des milices, qui avait subsisté durant cinq ou six ans. Ce fut à cette occasion que le siége du pouvoir gouvernemental fut transféré à Malamocco.

On rétablit alors en même temps la dignitè du- 742
cale, en la restreignant toutefois par des conseils, qui devaient ôter au Doge toute possibilité de franchir les limites de l'autorité qui lui était conférée.

Cependant les discordes continuèrent; Malamocco prit part aux luttes entre Héraclée et Equilium, 755
et deux doges furent, l'un après l'autre, aveuglés et dépouillés de leur charge.

Craignant que l'autorité dogale ne fut trop étendue, les Vénitiens créèrent deux tribuns annuels pour administrer, de concert avec le Doge, la chose publique. 756

Cette réforme même ne laissa pas d'engendrer de nouveaux malheurs, car des différends surgirent entre le doge et les tribuns, mus par le désir de primer les uns sur les autres. A la fin le doge fut destitué et aveuglé. Il parait d'ailleurs que dans la suite on n'élut plus de tribuns.

Après cette longe série de luttes intestines, les esprits finirent par se calmer grâce surtout aux efforts du doge Maurizio Galbaio, qui, assurant la 764
liberté à l'intérieur, rechercha au-dehors l'amitié et l'appui de plusieurs souverains, afin de donner au commerce vénitien un essort toujours plus puissant.

Sur ces entrefaites le Pape avait appelé de nouveau les Francs dont il réclamait l'appui contre le roi des Longobards. Charlemagne accourut, et par la défaite de l'armée du roi Didier, mit fin à la domination des Longobards. Les Vénitiens ne 774
prirent aucune part à cette guerre, mais, au siége

de Pavie, ils procurérent à l'armée de Charles, des vivres qu'ils apportaient sur leurs navires.

Maurizio Galbaio fut le premier doge qui, du
777 consentement du peuple, appella son propre fils à partager le pouvoir dogal. Dans la suite, pendant une longue série d'années, les doges suivirent son exemple; mais cet usage finit par être plus tard une cause de nombreux et de graves désordres.

IXme SIÈCLE.

1. Les factions des Grecs et des Francs. – Battaille de Grado. – Luttes intestines.

Les Francs, devenus puissants en Italie, à la suite des victoires remportées sur les Longobards, se firent bon nombre d'amis et de partisans. Un parti favorable aux Francs se forma aussi dans les iles vénitiennes, dans le but de favoriser les transactions commerciales. Cela donna naissance à deux factions, l'une tenant pour les Francs, l'autre pour les empereurs grecs. Le Doge Giovanni Galbaio se rallia à celle-ci, tandis que le patriarche de Grado penchait pour l'autre. Il s'en suivit de nouvelles
802 hostilités, et le doge envoya contre le patriarche son fils Maurice qu'il s'était associé au pouvir. Grado fut dévasté et le patriarche tué; on lui donna pour successeur son neveu Fortunato, qui attendit patiemment le moment propice pour venger la mort de son oncle. Cependant, le complot qu'il avait ourdi ayant été découvert, il dût s'enfuir à Trévise; il se refugia ensuite auprès de Charlemagne.

Peu de temps après, les deux doges, ayant en-
804 couru la colère du peuple, furent obligès de s'enfuir à leur tour.

Les luttes intestines reprirent alors avec fureur: Héraclée fut détruite, et pour surcroit de mal-

heur, la guerre qui éclata entre l'empereur d'Orient et Charlemagne vint ajouter aux divisions intestines des Vénitiens. L'empereur grec envoya deux fois 808
sa flotte dans les lagunes, afin de se procurer l'alliance des Vénitiens; celle-ci fut enfin accordée, de sorte que le roi Pepin fils de Charlemagne, ayant fait les mêmes propositions, vit sa requête repoussée.

2. Victoire sur le roi Pepin. – Le siége du gouvernement est transféré à Rialto. – Le palais ducal. – Les Sarrasins.

Si d'une part l'armée que Pepin envoyait con- 809
tre les îles venitiennes était nombreuse et redoutable, de l'autre les préparatifs de guerre faits par les Vénitiens ne furent guère moins imposants.

Grado, Caorle, Héraclée et quelques autres îles tombèrent au pouvoir de l'ennemi, qui les saccagea. Malamocco, où résidait le chef du gouvernement,
était sérieusement menacée; Ange Partecipazio avait 810
remplacé dans la charge ducale Obelerio Antenoreo, qui avait été avec son frère Beato, condamnè à l'exil comme partisan des Francs; le doge conseilla d'abandonner cette ville, et de transférer la résidence du doge aux îles de Rivo Alto. Le Roi Pepin s'empara alors de Malamocco, la détruisit et marcha sur Rivo Alto, où l'attendait une défaite complète.

Ce fut alors que les îles de Rialto, celles de Orso duro, ou Dorsoduro, Spinalunga (Giudecca), Olivolo (Castello), et plusieurs autres prirent la denomination générale de *Venise*.

Dès que la guerre fut terminée, les insulaires mirent tous leurs soins à réparer les maux qu'elle avait causés: les iles ravagées reçurent de nouveaux habitants, et l'on rebâtit Héraclée, qui porta depuis le nom de Cittanuova. Sur l'initiative du doge Partecipazio on entreprit l'érection d'un superbe
palais destiné à être la résidence du chef de la ré- 814

publique, et qui prit le nom de Palais Ducal. On fonda en outre plusieurs églises, entre autres celles de Saint-Zacharie et de Saint-Etienne, et des ponts furent jetés sur les canaux qui séparaient les iles.

Malgré les décisions du Conseil du Lateran, le
827 Patriarche d' Aquileia, Massenzio, reproduisit ses prétentions à la jurisdiction de Grado. Le concile de Mantoue, réuni sur les instances de Massenzio, jugea le différend en sa faveur, mais le patriarche de Grado en appela de ce jugement au Pape (Eugène II), et celui-ci étant mort sur les entrefaites, la question demeura irrésolue.

Ce fut sous le doge Justinien Partecipazio, en 827, que les Sarrassins envahirent pour la première fois la Sicile, dont la défense fut confiée par l'Empereur d' Orient aux vénitiens. Une flotte y fut envoyée en effet, mais il n' en resulta aucun fait d'armes important.

3. Saint-Marc. – Les pirates croates. – Luttes intestines. – Guerres contre les corsaires slaves et les Sarrasins. – Prise de Comacchio.

L' évènement le plus remarquable qui eut lieu pendant le dogat de Justinien Partecipazio, fut la translation du corps de Saint-Marc.

828 En 828 deux marchands de Venise dérobèrent, dans le temple de Saint-Marc à Alexandrie d' Egypte, que les Musulmans étaient en train de piller, le corps du Saint Evangéliste qui y était en grande vénération. Caché sous des morceaux de viande, il put être emporté à bord des navires vénitiens qui le portèrent à Venise. St. Marc fut ainsi proclamé le protecteur et le patron de la ville; les monnaies et les étendards portèrent depuis, comme symbole de l' Evangéliste, un lion ailé brandissant une épée avec une des pattes et soutenant de l' autre un livre ouvert avec l' épigraphe: *Pax tibi, Marce, Evangelista meus.*

Le Doge Partecipazio entreprit alors la construction d'une somptueuse basilique, à côté du palais ducal, en l'honneur du Saint patron, et afin que les travaux fussent poursuivis avec diligence et célérité, on délégua un citoyen chargé d'y présider, avec le titre de Procureur de la fabrique du Temple; c'est ainsi que fut créé le premier magistrat qui s'appela plus tard *Procureur de St. Marc.* 829

Vers la même époque un traité de paix fut conclu avec les corsaires croates appelés Narentani, qui depuis longtemps harcelaient les navires vénitiens; on prit et l'on détruisit en même temps Vigilia d'où le doge exilé Obelerio conjurait contre Venise en faveur des Francs.

Sur ces entrefaites un autre complot éclata a Ma- 835
lamocco contre le doge Partecipazio, qui ne dut son salut qu'à la fuite, mais qui fut rappelé peu de temps
après. En 837 cependant, la haine de ses ennemis 837
s'étant rallumée, il fut déposé et relégué dans un Couvent de Grado.

Aux luttes intestines succédèrent les guerres contre les pirates Slaves et croates qui recomençaient à gêner le commerce maritime des insulaires. L'issue de ces expéditions ne fut pas toujours favorable aux Vénitiens; ils supportèrent même plus
tard une défaite complète par les Sarrasins, dans 840
les eaux de Tarente, et une seconde dans le golfe de Quarnero dans le voisinage de l'île de Sansego. Cette double victoire des Sarrasins encouragea les pirates Slaves, qui furent enfin repoussés.

Les discordes civiles s'accrûrent des haines implacables qui couvaient depuis longtemps entre les principales familles vénitiennes, et éclatèrent alors dans toute leur fureur. L'on se battit dans les rues, sur les places; la ville était devenue un champ de bataille tandis que le doge Pierre Tradonico essayait par tous les moyens, même les plus sévères, de calmer les esprits et de rétablir la paix. Mais

toutes les peines qu'il prit n'aboutirent á rien, car, étant lui même devenu suspect aux factieux, il pé-
864 rit assassiné sur la voie publique par Stefano Candiano, Orso Grugnario, deux Salviano et Giovanni Lábresca. Les Vénitiens indignés d'un tel méfait, vengèrent le malheureux doge en condamnant au dernier supplice plusieurs des meurtriers, et les autres à l'exil.

Cette même année les Vénitiens remportèrent
867 une victoire sur les pirates slaves, et en 867 battirent les Sarrasins dans les eaux de Tarente. Durant les annés qui suivirent, jusqu'à la fin de ce siècle, les Vénitiens eurent à plusieur reprises et en différents lieux des rencontres avec les Sarrasins et les forbans Slaves dont ils se tirèrent toujours avec
887 avantage, excepté à la bataille de Mucole, dans le voisinage de Zara, contre les Slaves, qui eut une malheureuse issue et où le doge Pierre Candiano I. perdit la vie.

880 En 880 les dissidences entres les patriarches d'Aquileia et de Grado cessèrent enfin grâce les soins de Orso Partecipazio I. Mais quoique de ce côté une source permanente de discordes ait disparu, il ne s'en suivit pas une complète tranquillité dans la république, car Badoario, frère du doge Jean
881 Partecipazio II, ayant été assailli et blessé près de Ravenne, par ordre du comte Marino seigneur de Comacchio, cette ville fut prise el pillée par les Vénitiens, qui s'avancèrent jusque sous les murs de Ravenne. C'est par jalousie que le comte Marino avait cherché à se défaire de Badoario, car le bruit avait couru que celui-ci avait été envoyé à Rome afin d'obtenir du Pape le gouvernement de la ville de Comacchio, dans laquelle Venise redoutait pour l'avenir une puissante rivale. Badoario mourut de ses blessures.

Jean Partecipazio II s'était successivement associé à l'autorité ducale les deux frères qui lui re-

staient encore; mais, le grand âge lui rendant sa charge toujours plus lourde, il abdiqua; Pierre Candiano I lui succéda. Mais celui-ci ayant été tué, 887
comme on l'a dit plus haut, à la bataile de Mucole contre les Slaves, Jean Partecipazio, cédant aux sollicitations de ses concitoyens, reprit les rênes du 888
gouvernement.

Son successeur Pierre Tribuno, obtint du roi 891
Guy la sanction des anciens privilèges, et de nouvelles franchises.

Xme SIÉCLE.

1. Les Hongrois à Venise.

Les Hongrois après avoir envahi la Moravie, 900
la Souabe, la Bavière, la Franconie et autres contrées du nord de l'Europe, se présentèrent aux confins de l'Italie. Ayant pénétré dans le Friuli, ils se répandirent bientôt dans toutes les villes vénitiennes du continent, et portèrent la terreur et la désolation jusqu'à Pavie. Bérenger et les villes italiennes essayèrent d'opposer une digue à cette irruption, mais après une longue série de combats, les Hongrois sortirent victorieux, et continuèrent à ravager 902
les pays qu'ils avaient occupés.

Les îles vénitiennes n'échappèrent pas non plus à ce fléau. Le doge Pierre Tribuno ne restait toutefois pas inactif; il fit fortifier l'île de Olivolo, située du côté de la mer (et qui pour cela prit le nom de Castello); il fit élever de fortes murailles de ce point jusqu'à l'embouchure du Canal Grande, dont il fit barrer l'entrée au moyen de grosses chaînes. Vers cette même époque, peut-être dans le but d'en faire une tour de vigie, on jeta les fondements

du clocher actuel de S. Marc. On arma et l' on fortifia les forts qui existaient déjà à Capodargine, a Brondolo, aux Bebbe et à Grado.

Les Hongrois s' emparèrent d' Héraclée, et de Équilium qu' ils livrèrent au fer et au feu. Mestre aussi était tombée en leur pouvoir; le danger était pressant. Capodargine, Loredo, Brondolo, les deux Chioggie étaient aussi perdues pour les Vénitiens.
903 Mais ces derniers s'étaient retirés avec leurs flotte dans le port de Albiola, où l' on en vint aux mains; la bataille fut acharnée, mais les troupes de la république battirent complètement les barbares, qui prirent la fuite et ne firent plus depuis lors aucune tentative pour s' emparer de Venise.

2. L'Istrie tributaire de Venise. - Origine de la fête des Maries.

A la suite de ces exploits, la république put jouir, pendant quelques années, des bienfaits de la paix, en stipulant des conventions et en s' assurant des franchises par lesquelles le commerce put pro-
912 spérer de plus en plus. Orso Partecipazio II, successeur de Pierre Tribuno, mit tous ses soins à entretenir la tranquillité dans l' état, et à affermir l' alliance avec les Empereurs d' Orient.

932 Pierre Candiano II marcha dans la voie tracée par son prédécesseur. L' Istrie, depuis les temps les plus reculés, était alliée à la Vénétie à cause de la communauté d' intérêts et de moeurs des deux pays. On renouvela alors les pactes de l' ancienne amitié, et l' Istrie en témoignage de sa reconnaisance pour la protection dont elle avait toujours joui de la part des Vénitiens, leur offrit un tribut annuel de 100 amphores de vin, et s' engagea de son côté à donner aide et protection aux négociants de Venise.

Le Marquis d' Istrie vit de mauvais oeil ces conventions et se porta même à quelques actes hosti-

les envers la république; celle-ci lui répondit en interdisant toute relation avec l'Istrie, qui en vint ainsi à manquer des choses les plus nécessaires. Le marquis fut forcé de faire la paix et de s'engager à ne plus vexer à l'avenir la république et ses négociants.

Vers ce temps, Comacchio s'était relevée des désastres quelle avait soufferts, et ses citoyens parcouraient en pirates la mer Adriatique. Les Vénitiens envoyèrent contre eux quelques navires, et la ville fut de nouveau subjuguée.

Le patriarche d'Aquileia en revint encore à sou- 942
tenir ses prétendus droits sur Grado, mais le doge Pierre Candiano III ayant ordonné le blocus maritime de Aquileja, le patriarche n'insista plus sur ses prétentions, et prêta serment d'y renoncer à tout jamais.

On croit généralement que ce fut dans le cours de ce siècle qu'eut lieu le rapt des épouses vénitiennes; quelques historiens cependant font remonter cet évènement au temps du gouvernement des tribuns, d'autres IXe siècle. Voici comment le fait se passa.

Les Vénitiens avaient depuis bien longtemps l'usage de célébrer le 31 janvier (jour consacré à la commémoration de la translation du corps de S. Marc), la plupart des mariages dans l'Eglise de S. Pietro di Castello. Les époux arrivaient vêtus de leurs plus beaux habits, et les mariées apportaient de plus une petite boîte renfermant toute leur dot. Quelques Narentani (d'autres disent des Triestins), convoitant ces richesses se cachèrent, la veille de la fête, dans certains lieux solitaires du Castello, et, au début de la cérémonie, se précipitèrent dans l'église, et faisant main basse sur tous ceux qui s'y trouvaient, s'emparèrent des fiancés et des fiancées qu'ils enmenèrent de force sur leurs barques.

Les Vénitiens, revenus de leur première frayeur, coururent aux armes pour se venger, et ayant su que les ravisseurs s'étaient refugiés dans les eaux de Caorle, y accoururent, attaquèrent les pirates qui étaient en train de partager le butin, et après les avoir tués tous, delivrèrent et reconduisirent à leurs maison les captifs.

En souvenir de ce fait, on appela *Porto delle donzelle* le lieu où les ravvisseurs avaient été vaincus et détruits, et l'on résolut de célébrer, le jour de la Purification, une fête, qui reçut le nom de *Festa delle Marie.*

Les Narentani ne cessaient cependant d'entraver le commerce des Vénitiens; aussi, ceux-ci firent
948 contre eux deux éxpéditions; la première n'eut aucun résultat, mais la seconde força les pirates à demander la paix.

3. Pierre Candiano III. et IV.

956 Vers cette même époque éclatèrent des discordes intestines. Pierre Candiano III s'était associé son fils Pierre au pouvoir dogal; mais celui-ci, impatient d'être le seul maitre ourdit un complot contre son père. La conjuration éclata, mais le fils pervers fut fait prisonnier, et il eût été sans aucun doute condamné au dernier supplice, si son père ne se fût interposé pour demander sa grâce. Banni, il eut recours à Guy fils de Béranger, qui guerroyait alors contre Téobald marquis de Spolette, et en obtint quelques navires avec lesquels il combattit contre sa patrie.

A ces causes de mécontentement s'ajouta peu de temps après le fléau de la peste qui décima les habitants des îles.

Sur ces entrefaites Pierre Candiano III, mourut et les Vénitiens oubliant le passé, rappelèrent, de
959 l'exil le fils du doge défunt et l'élevèrent à la di-

gnité dogale. Pierre Candiano IV dans les premières années de son administration, renouvela de sévères dispositions contre le commerce des esclaves; il envoya à l'Empereur Othon une ambassade chargée de faire sanctionner les anciennes franchises, et manda au Concile de Rome ses Commissaires Jean 967
Contarini et Jean Venerio, qui obtinrent que Grado fut confirmée dans son titre d'Eglise patriarcale et de Métropole de toute la Vénétie.

Mais les desseins ambitieux de Candiano devinrent évidents. Le peuple s'irrita surtout de ce qu'il s'était entouré d'une garde étrangère et qu'il agissait comme s'il eût été seigneur absolu de sa patrie. Il répudia sa femme et voua au sacerdoce un fils qu'elle lui avait donné; il épousa ensuite Valdrada, soeur du marquis Hugues de Toscane. Il obligea les vénitiens à prendre les armes pour la défense des possessions de Ferrare et de Oderzo que Valdrada lui avait apportées en dot; mais les Vénitiens, las enfin d'un gouvernement si arbitraire se soulevèrent; Pierre Orseolo, qui fut doge plus tard, dirigea l'é- 976
meute : et comme il était impossible de forcer l'entrée du palais ducal, trop bien protégé par la garde étrangère, on y mit le feu; une partie du palais, l'église de S. Marc située tout-à-côté et 300 maisons du voisinage furent la proie des flammes.

Le doge fut pris: il implora en vain la pitié des Vénitiens, il fut tué avec son fils et ses gardes. Son cadavre fut mis dans une barque, et comme marque d'infamie, conduit à la boucherie.

4. Pierre Orseolo I. le Saint.

Pierre Orseolo I, dés qu'il fut au pouvoir mit tous ses soins à réparer les maux causés par les évènements que nous venons de raconter. Il satisfit les justes prétentions de Valdrada, relatives à sa dot et à ses biens particuliers; elle s'était retirée

chez la reine Adélaïde, mére de Othon II. Il renouvela les traités déjà conclus avec l'Istrie, et qui avaient péri lors de l'incendie, rétablit les finances épuisées, et entreprit la restauration du palais ducal et de la basilique de S. Marc; ce fut alors que l'Intendant qui surveillait les travaux, prit le titre de *Procuratore delle fabbriche di San Marco.* Orseolo employa une grande partie de sa fortune à l'érection de la basilique. Dans la voisinage du clocher de S. Marc il fit construire un hôpital pour les malades et les pèlerins.

Cependant le parti des Candiani conjurait contre lui; mais, quoiqu'il le sût, il ne voulut point y prendre garde. Il menait une vie retirée et presque claustrale, séparé de sa femme, dont ilava it eu un fils, qui comme lui, s'appelait Pierre. Lorsque l'Abbé Guarino du couvent de S. Michel de Cusano en Aquitaine arriva à Venise, Orseolo résolut de le suivre et de se consacrer à Dieu.

978 En effet, une nuit de Septembre, en 978, il quitta Venise et alla se renfermer dans le monastère de Cusano où il mourut en 997; il fut ensuite vénéré comme Saint.

Le parti des Candiani fit élire le frère de Pierre Candiano IV, Vitale; mais peu de mois après, accablé d'infirmités, il se renferma aussi dans un cloître.

5. Les Morosini et les Caloprini.

979 De nouvelles et graves dissensions affligèrent alors Venise. Las faction des Candiani réussit à faire élire Tribuno Memo, qui ne plaisait pas aux partisans des Orseoli. A cela vint s'ajouter la rivalité des familles Caloprini et Morosini, qui amena une échauffourée entre les partisans des deux familles; Dominique Morosini y fut tué par Etienne Caloprino, qui, à la suite de cet exploit prit la fuite

et se réfugia chez l'Empereur Othon II à Vérone. Il fit entendre à l'Empereur que s'il lui donnait les moyens de rentrer dans sa patrie et de devenir doge, la République deviendrait vassale de l'Empire et paierait une forte contribution. Othon, nourrissant
déjà quelque rancune contre Venise qui avait se- 982
couru les Grecs contre lui, ordonna de bloquer Venise et chargea Etienne Caloprino de veiller à l'éxécution du blocus. En même temps on poussait à la révolte Héraclée, Capodargine, Grado et Caorle qui s'insurgèrent; et comme si tout cela fût peu encore, Othon prépara une flotte pour attaquer les îles; les Vénitiens épouvantés demandaient en vain la paix; le peuple finit par s'irriter contre les Caloprini, auxquels il ne manqua pas d'imputer son malheurs; leurs maisons furent démolies et pillées et on emmena comme ôtages les femmes et les enfants.

La mort de l'empereur Othon délivra enfin les
Vénitiens: le blocus fut levé et les Caloprini, obli- 983
gés de renoncer à leurs mauvais desseins, demandèrent leur pardon et la permission de rentrer dans la patrie. Ils y revinrent en effet, à l'exception d'Etienne Caloprino qui était mort peu avant à Pavie. Mais les Morosini ne pouvant pas oublier le sang de Dominique versé par eux, firent assassiner
les trois fils d'Etienne. 991

Ce fut vers ce temps que le moine Jean Morosini obtint en don l'île de S. Georges pour y fonder un couvent de Bénédictins, qui, d'abord pauvre et grossier, devint par la suite vaste et très-riche.

Le doge Tribun Memo, que le peuple avait cru complice de l'assassinat des fils des Caloprino fut destitué et relégué dans un couvent où il mourut peu de jours après.

6. Pierre Orseolo II. – Victoires sur les Narentani. – La fête des fiançailles de la mer.

Pierre Orseolo II, sous le gouvernement duquel les Vénitiens commencèrent à étendre leur domination au-delà des limites du territoire de la république, était fils de Pierre Orseolo le saint. Ses premières œuvres furent toutes de paix; il envoya des ambassadeurs aux empereurs d'Orient et obtint des franchises beaucoup plus larges que celles dont on avait joui jusqu'alors, à la condition toutefois, que, au besoin, la Republique consentirait à transporter des soldats en Italie; — il conclut des traités avec les
992 différents princes italiens ainsi qu'avec Othon III empereur d'Allemagne, qui restitua Loreo et Capodargine; — il chargea enfin d'autres Envoyés de la république de rechercher l'amitié de différents princes Sarrasins.

Les évêques de Bellune, Treviso et Ceneda, pro-
996 fitant des luttes entre l'empereur Othon III et la république, avaient usurpé quelques îles; ils se virent forcés de les rendre et de signer des traités de commerce avec la république; de plus, l'évêque de Ceneda lui abbandonna, contre une redevance annuelle, la moitié du château et du port de Settimo, dans le voisinage de Caorle sur la Livence.

Mais la paix ne fut pas de longue durée. Les Narentani ou Slavos-Croates s'étaient embusqués sur les côtes de la Dalmatie et leurs corsaires parcouraient la mer Adriatique. Les Vénitiens s'armèrent pour les combattre et poussèrent jusqu'à Lissa, qui fut attaquée, vaincue et détruite.

Une deuxième expédition fut entreprise peu de temps après pour secourir les villes de la Dalmatie que les Narentani pillaient. Le départ eut lieu le
998 jour de l'Ascension de l'an 998. Le Doge monta à

bord de la Capitane, et partout où il aborda reçut des témoignages de respect et de dévouement. Les villes istriennes de Parenzo et de Pola, les îles des Quarnero, Cherso et Ossaro, quoique sujettes aux Slaves, accueillirent avec joie la flotte vénitienne, et se rendirent, en même temps que Zara, Veglio et Arbe, tributaires de la République, sans cependant se soustraire à la domination de l'Empereur d' Orient.

Une guerre, acharnée de part et d' autres, commença alors avec les Narentani. La première rencontre avec l'escadre ennemie fut favorable aux Vénitiens qui l'emmenèrent prisonnière a Traù. Curzola fut soumise et la flotte vénitienne mouilla dans les eaux de Lagosta, île qui passait pour inexpugnable, tant à cause des ses fortifications artificielles que de ses défenses naturelles. Dès que le signal de l'assaut eût été donné, les vénitiens se précipitèrent sur les ennemis et il s'en suivit une lutte effrayante. Après un combat à outrance que la rage fit dégénérer en carnage, les vénitiens pénétrèrent enfin dans la ville, qui était le nid des pirates, et la détruisirent de fond en comble.

A la suite de cette guerre les Narentani étaient tout-à-fait domptés; l'histoire n' en fait presque plus mention et il parait qu' effectivement ils ne commirent plus depuis aucune hostilité contre les Vénitiens.

Le doge après avoir reçu une deuxième fois les protestations de dévouement des villes dalmates et istriennes, rentra à Venise au milieu des acclamations du peuple. Spalatro, Traù, Sebenico, Belgrado (l'ancienne Zara), Zara, Curzola accueillirent les représentants de la république, chargés de protéger les intérêts de ses sujets.

En souvenir de cette glorieuse campagne, dont l' issue avait tourné à l' avantage du commerce et de la puissance de la république on institua una

fête civile, qui reçut par la suite le nom de *Sposalizio del mare* (fiançailles de la mer).

Le matin du jour de l' Ascension le clergé montait à bord d' une grande embarcation (piatta) recouverte d' un drap doré et renfermant un vase rempli d' eau et un autre rempli de sel pour la consécration. Le clergé se rendait alors à S. Nicolà del Lido, où arrivait en même temps l' embarcation du Doge, appelée plus tard *Bucintoro*. On chantait les litanies, puis l' évéque prononçait ces paroles : Daignez ordonner, ô seigneur, que cette mer soit toujours tranquille et rendez-la propice tant à nous qu' aux étrangers qui la parcourent. — Il bénissait ensuite l' eau, en aspergeait les spectateurs et en versait le reste dans la mer.

Ce fut à la suite des victoires remportées en Dalmatie qu' au titre de doge de Venise on ajouta celui de Duc de Dalmatie.

Attiré par la splendide réputation que Orseolo s' était faite en Europe par sa valeur, l' Empereur Othon III, qui se trouvait alors en Italie voulut embrasser le héros vénitien ; il se rendit incognito à Venise. Le doge profita de cette visite pour demander et obtenir de nouvelles et plus larges franchises au profit du commerce de sa patrie.

Vers la fin de ce siécle on acheva de restaurer le palais ducal.

XIme SIÈCLE.

1. Victoires sur les Sarrasins. – Guerre avec les croates. – Luttes intestines.

Mais ce ne fut pas seulement par les victoires remportées sur les Narentani que Orseolo mérita le titre de *Grand* ; de nouveaux lauriers l' attendaient

dans la Pouille, envahie par les Sarrasins qui avaient mis le siège devant Bari. Les Empereurs d'Orient auxquels la Pouille appartennait encore, demandèrent des secours aux Vénitiens; Orseolo se dirigea vers Bari à la tête d'une flotte puissante.
Malgré l'opposition que les Sarrasins tâchèrent de 1002
mettre au débarquement des milices vénitiennes, celles-ci n'en occupèrent pas moins le rivage et réussirent même à entrer dans la ville assiégée, d'où ils firent ensuite plusieurs sorties pour battre la campagne dans les alentours et dans lesquelles ils en vinrent aux mains à plusieurs reprises avec les ennemis. Bientôt cependant l'occasion se présenta de livrer une bataille décisive: le combat dura trois jours, soutenu de part et d'autre avec une égale valeur. A la fin du troisième jour les Sarrasins prirent la fuite, abandonnant un riche butin aux vénitiens victorieux.

Les empereurs d'Orient, voulant donner à Orseolo un gage de leur reconnaissance, invitèrent à Constantinople son fils Jean, et lui donnèrent en mariage, Marie, fille du patricien Argiro ed d'une soeur de l'empereur Basilio. — Vers cette même epoque, Jean fut, par son père, associé au pouvoir.

Mais malheureusement la joie universelle ne fut
point de longue durée, car la famine et la peste qui 1007
éclatèrent, en décimant les populations et répandant partout la désolation et la terreur, suspendirent les affaires; le commerce surtout en souffrit; le doge perdit son fils Jean sa bru et un neveu. On lui donna alors pour associé et successeur Othon, le plus jeune de ses fils.

Pendant les derniers jours de sa glorieuse existence Pierre Orseolo mena, separé de sa femme
une vie toute monastique, et mourut en 1008 re- 1008
gretté de tout le monde comme il avait été estimé de tous.

Son fils Othon lui succéda et sut faire respecter

1016 la paix et les franchises des Vénitiens. Loreo et Fossone, que l'évèque d'Adria avait occupées, furent reprises par les Vénitiens.

1018 Othon conduisit une esquadre en Dalmatie pour combattre les Croates qui en infestaient les côtes. La victoire des Vénitiens ayant été complète, on renouvela les traités qui existaient dejà avec les villes dalmates, surtout avec Zara, Ossero et Veglia.

Ces nouveaux triomphes ajoutèrent encore à la gloire de la famille Orseolo dont la puissance toujours croissante fit naître beaucoup de jalousies et suscita chez le peuple des craintes pour sa liberté. Othon avait en outre épousé une étrangére, une fille du Roi de Hongrie, et avait conféré le siège de Grado à son frère Orso, celui de Torcello à l'autre frère Vitale. Tout cela ne fit qu'augmenter le mécontentement et en rendre plus manifestes les symptômes: le patriarche d'Aquileia, Poppone, en profita et essaya de soulever les esprits contre le patriarche de Grado. L'approche de nouveaux tumultes et de nouvelles luttes décida le doge Othon et son frère le patriarche à s'enfuir en Istrie. Poppone put alors s'introduire par trahison dans la ville de Grado qu'il fit saccager. Les vénitiens, dés que la fraude fut découverte, se repentirent de s'être aliénés la famille du Doge, et demandèrent à grands cris que
1023 Othon et Orso fussent rappelés. Le doge fut à peine revenu, qu'il voulut venger l'offense faite à la république par le patriarche d'Aquileia. Il marcha en persone à la tête de l'armée qu'il conduisit contre Grado; cet ville fut bientot reprise et restaurée.

Les haines contre les Orseoli n'étaient cependant pas éteintes, bien au contraire, car elles éclatèrent peu de temps après, grâce surtout aux menées des Flabanici. Le doge et Orso, patriarche de
1026 Grado, furent exilés.

2. Les luttes intestines continuent. – Nouvelle loi tendant à mettre un frein à l'autorité du Doge.

L'exil des Orseoli ne mit guère fin aux luttes intestines. L'élection du Doge Dominique Centranico ne fut pas agréable à tout le monde; de plus la Dalmatie donnait des symptômes d'une nouvelle rebellion, et le patriarche Poppone suscitait aussi de nouveaux ennuis à la république. L'empereur Conrad II lui-même se montrait hôstile, car, par son intervention, Poppone obtint d'un concile tenu à Rome que le patriarcat de Grado lui fut soumis. Plus tard le Pape révoqua cette décision, et confirma les Bulles qui avaient été déjà lancées à ce sujet. 1029

Pendant ce temps là le parti des Orseoli ne restait pas oisif; d'autant plus qu'il était soutenu par les empereurs d'Orient chez lesquels Othon Orseolo s'était refugié. Ce fut à la suite de ces manèges que Centranico fut déposé et banni, et que Othon 1031
fut rappelé; mais celui-ci était déjà mort lorsque arriva l'ambassade chargée de lui notifier son rappel. En attendant, l'état était régi par Orso Orseolo, qui à la nouvelle de la mort de son frère Othon, renonça à la régence.

Dominique Orseolo parent du doge décédé, faisant son profit de cet état de chose s'empara violemment du pouvoir, mais il ne s'en fut pas sitôt emparé qu'il fut forcé de s'enfuir: son gouverne- 1032
ment ne dura que quelques heures.

La faction ennemie des Orseoli triompha dans l'élection du nouveau doge, Dominique Flabanico, et obtint du même coup l'exclusion perpétuelle des Orseoli de toute charge politique.

Vers cette époque on promulgua des lois d'une haute importance pour l'arrangement politique de l'état. On a déjà dit plus loin que dés 764 les doges,

avec et quelquefois même sans le consentement du peuple, s'associaient et se choisissaient un fils ou bien un frère. Cette coutume ne contribua pas peu aux luttes intestines qui agitèrent si souvent la république; elle perpétuait en effet, la crainte que les familles des doges n'acquissent par là un pouvoir trop étendu, et n'attentassent à la liberté de leur patrie. Une loi nouvelle abolit cette dangereuse coutume; une autre loi remit en vigueur une ancienne disposition par laquelle le doge devait être assisté, dans les affaires de moindre importance, par deux conseillers, et dans celles plus graves, par un conseil de citoyens jouissant de la confiance publique. Plus tard ce conseil reçut la dénomination de Conseil des *Pregadi.*

3. La paix. – Guerres de Grado et de Dalmatie. – Guerres contre les Normands.

De 1032 à 1043 Venise put enfin jouir d'une paix restauratrice tant à l'intérieur qu'au dehors; période de tranquillité qui fut employée à la réforme des institutions civiles, à l'embellissement de la ville et à l'érection de nouvelles églises, parmi lesquelles Saint-Trinité et Saint-Paul.

1042 A Dominique Flabanico succéda Dominique Contarini, sous le gouvernement duquel recommencè-
1043 rent des querelles avec le Patriarche d'Aquileja, qui occupa le port de Pilo situé dans le domaines des
1044 Vénitiens. Grado fut de nouveau pillée et brûlée de sorte que cette ville ne put guère plus se relever. Contarini reprit sa ville, mais les patriarches n'y rentrèrent plus, et transférént définitivement leur siége à Venise.

Le doge entreprit une autre expédition contre
1050 la Dalmatie qui s'était insurgée et avait été occupée par les Hongrois, Zara, qui avait chassé le Lé-

gat de Venise, fut reconquise et la Dalmatie, pacifiée une fois encore, renouvela son serment de fidélité à la République.

Les Normands, déjà maîtres de la Sicile, s' apprêtaient à soumettre l' Italie méridionale; et enhardis par leurs victoires sur les troupes du Pape Léon IX et sur celles de l' empereur d' Orient, ils établi- 1053
rent leur domination dans la Pouille.

Il parait que les Vénitiens demeurèrent d'abord tout-à-fait étrangers à ces guerres, et ne s' occupèrent pendant ce temps que de leur commerce; ils firent ratifier par l' Empereur Henri III leurs anciens privilèges. Vers ce temps ils entreprirent aussi la construction d' une abbayée à S. Nicola-del-Lido, ainsi que de l' Eglise de Saint-Catherine, qui s' appella aussi Saint Lio. Les travaux de reconstruction de l'Eglise de S. Marc furent commencés et poussés avec activité.

Lorsque les Normands, qui s' étaient avancés jusque dans le golfe commencèrent à harceler des Dalmates, les Vénitiens s'apprêtèrent à les combattre; et lorsque, après avoir occupé Corfou, les Normands
mirent le siège devant Durazzo, les Vénitiens, se ral- 1075
lièrent à l' escadre des Empereurs Grecs. Le doge Dominique Selvo, qui avait succédé en 1071 à D. Contarini, commandait la flotte en persone; la rencontre avec l' armée ennemie eut lieu dans les eaux mê-
mes de Durazzo où les Vénitiens remportèrent une 1080
victoire complète et se préparèrent a débarquer leurs troupes. Le camp normand fut attaqué avec tant d' impétuosité qu' il fut défait et repoussé au premier assaut. Durazzo resta ainsi libre du côté de la mer.

Peu de jours après le camp normand fut de nouveau attaqué. La lutte fut acharnée et sanglante, et les Vénitiens et les Grecs quoique victorieux, éprouvèrent des pertes considérables.

Mais les Normands ne voulurent point s' avouer

vaincus ; il rassemblèrent de nouvelles forces, armèrent une nouvelle flotte et renvirent à la charge.
1082 Cette fois les chances de la bataille ne furent point favorables aux alliés ; après un long combat naval, les Normands sortirent victorieux, et les alliés furent forcés de s'enfermèr dans Durazzo, qui fut prise après trois jours d'une lutte désespérée ; le carnage fut horrible.

Les Vénitiens et les Grecs impatients de laver la honte de cette défaite, s'allièrent de nouveau contre leur ennemi commun. Une puissante flotte partit de Venise et rencontra l'armée normande à Cassiope ; celle-ci fut battue dans deux combats successifs. Croyant avoir enfin dompté l'ennemi, les Vénitiens se retirèrent en Albanie et renvoyèrent une partie de la flotte à Venise. Robert Guiscard, roi des Normands, instruit de cette circonstance, tomba sur les Vénitiens, qui, lâchement abandonnés par les Grecs, essuyèrent une défaite complète.

Les Vénitiens firent retomber cette défaite sur le doge Selvo et excités par Vitale Faliero, qui convoitait le pouvoir, il s'insurgèrent contre Selvo qu'ils
1085 forcèrent à se retirer dans un couvent, après avoir abdiqué.

4. Guerre avec les Normands. – Consécration de l'Eglise de S. Marc. – La première Croisade.

A peine le nouveau Doge fut-il nommé, dans la personne de Vitale Faliero, que l'Empereur d'Orient réclama de nouveau le secours des Vénitiens contre les Normands, leur promettant, en cas d'assistance, de larges privilèges et au doge la confirmation du titre de Duc de Dalmatie, que les Doges s'étaient déja arrogé. Venise y consentit volontiers et envoya une flotte, sous le commandement du doge, contre les Normands qu'elle battit dans les eaux de Cor-

fou. Robert Guiscard ne voulaut pas encore se rendre mit le siège devant Cefalonie, mais sans aucun résultat pour les siens, car, ayant été atteint de la peste qui sévissait, il mourut, et ses milices dûrent se retirer. Pendant quelque temps les Normands cessèrent de molester les Vénitiens, et les Grecs étaient eux-mêmes en proie à des discordes et à des luttes intestines.

Parmi les privilèges que les Empereurs d'Orient accordèrent aux Vénitiens en reconnaissance de leur amitié, fut celui de pénétrer librement et sans payer aucune taxe dans tous les ports grecs. Ils conférèrent au Doge le titre de Protosebaste (Prince auguste), avec un revenu considérable, — outre le titre de Duc de Dalmatie ainsi qu'il a été dit plus haut.

En la même année 1085, an consacra l'Eglise de S. Marc, qui avait été incendiée en 976, à l'époque de l'émeute contre Pierre Candiano IV. Les peintures, les mosaïques, la profusion des marbres et des décorations qu'elle renferme en font encore un des temples les plus remarquables. Lorsque plus tard
l'empereur Henri IV vint en Italie, il confirma aux 1094
Vénitiens leurs anciens privilèges, et voulut même se rendre à Venise afin d'admirer de ses propres yeux son activité et ses monuments et pour vénérer les reliques de S. Marc dont le tombeau, que l'on avait perdu de vue depuis le fameux incendie du
temple, avait été retrouvé cette année même. 1096

La fin du règne de Vitale Faliero fut attristée par une grande famine, par un ouragan et un tremblement de terre qui causèrent des désastres incalculables.

Le Pape Urbain II avait dejà à cette époque prêché la Crosaide contre les infidéles de Terre-Sainte, et avait convié toutes les nations et les peuples d'Europe à y prendre part. Les Vénitiens ne manquèrent point à l'appel, poussés autant par la pen-

sée religieuse, que par leurs intérêts commerciaux
1098 et politiques. Ils armèrent une flotte puissante et sous les ordres du fils du doge Vitale Michiel I, partirent pour la Palestine. Ils firent halte à Rodi, où excités peut-être par une jalousie de commerçants, ils livrérent bataille à la flotte Pisane qu'ils y avaient rencontrée. La victoire fut aux Vénitiens, qui purent ainsi poursuivre leur route jusqu'à Jaffa, qui était déja tombée au pouvoir des Croisés ainsi que
1099 Jérusalem. Ils prirent part à l'assaut du château de Caifa, essayèrent de prendre Ascalona, puis s'en retournèrent chez eux, après la mort de Godefroi,
1100 gènéral en chef des Croisés.

XIIme SIÈCLE.

1. Siège de Ferrare. – Les Vénitiens en Terre-Sainte. – Calamités – Guerres en Dalmatie – La Pala d'oro. (châsse d'or).

L'Europe était encore troublée des suites de la longue guerre des Investitures entre l'Empire et l'Eglise, qui comptait parmi ses amis et alliés la Comtesse Mathilde, riche et puissante princesse de cette époque. Dans les précédentes luttes contre l'Empire, elle avait perdu Ferrare; dans le but de recouvrer cette flueur de ses domaines, elle rechercha l'appui non seulement des habitants de Ravenne, mais aussi des Vénitiens, qui en effet lui vin-
1101 rent en aide. Ferrare se rendit et les vainqueurs reçurent en récompense différents privilèges.

Vitale Michiel s'occupa ensuite de combattre les Normands qui reccommençaient à infester les côtes adriatiques; il s'allia au roi de Hongrie, et

ils envahirent de concert le territoire de la Pouille en occupant Brindisi et Monopolis. Le roi normand, intimidé par cette subite défaite, promit de ne plus infester les côtes de l'Adriatique et de ne plus harceler les navires vénitiens.

A peine Ordelafo Faliero fut-il monté sur le 1102
trône, qu'il envoya un secours de cent navires à Baudouin I, roi de Jérusalem. Les Vénitiens, après 1104
avoir pris part à la conquête de Tolemaïde, de Sidon et de Berito, se tournèrent contre les Sarrasins dont ils purgèrent la mer; ils détruisirent le château de Faramina en Egypte, qui était le repaire de ces pirates.

Les nombreuses flottes qui sortirent du port de Venise dès le VI siècle, prouvent que la ville devait avoir de vastes chantiers; mais si vastes qu'ils fussent, ils ne suffisaient plus aux besoins croissants de la république; on dut y pourvoir par la construction d'un Arsenal. Les premiers fondements en furent jetés dans la première moitié du XIIe siècle, et il prit depuis des proportions et une importance si grandes qu'il devint le plus célèbre du monde.

De nouvelles calamités vinrent fondre sur Venise; le scirocco, des pluies torrentielles causèrent de grands désastres; les eaux de la lagune envahirent les places et les rues de la ville; quantité de maisons s'écroulèrent, et un grand nombre de familles restèrent sans abri. L'antique Malamocco 1105
disparut, englouti sous les eaux; mais ses habitants, qui avaient eu le temps de s'enfuir, revinrent plus tard, et bâtirent le nouveau Malamocco, du côté opposé à la mer.

Pour comble de malheur, un vaste incendie détruisit une grande partie de la ville, dont la plupart des maisons étaient construites en bois. Peu de temps après un nouvel incendie renouvela les scènes lamentables du premier: les flammes s'éten-

dirent depuis la paroisse des SS. Apostoli jusqu' à Santa Maria Formosa et St. Zacharie, et depuis St. Moisè jusqu' à St. Samuel, SS. Gervasio e Protasio et St. Agnès.

Le roi de Hongrie, profita de ces désastres pour rompre l' alliance faite avec les Vénitiens peu de temps auparavant et envahit le territoire Dalmate. La flotte vénitienne se trouvait alors, comme nous l' avons dit plus haut, en Orient; et dans l' impossibilité où l' on se trouvait de la rappeler, on en équipa une nouvelle, tandis que l' on expédiait en toute hâte une ambassade à l' Empereur Grec pour solliciter son appui contre les envahisseurs de la Dalmatie.

Sur ces entrefaites, des différends relatifs aux li-
1110 mites de l'Etat, amenérent la guerre avec les Padouans, irrités de ce que les Vénitiens avaient empiété sur leur territoire et y érigeaient des fortifications en plusieurs endroits. Mais la paix fut bientôt rétablie grâce à l' intervention de l' empereur Henri V, qui confirma aux Vénitiens leurs anciens privilé-
1111 ges. Cinq ans plus tard, il leur en accorda même
1116 de nouveau, lorsqu' il vint visiter Venise.

Pendant ce temps, la guerre avec les Hongrois était déja commencée, et le Doge qui commandait l' expédition, recouvrait peu à peu les villes Dalmates. A Zara eut lieu un combat acharné, où les Hongrois furent battus et mis en fuite, et à la suite duquel la flotte vénitienne put rentrer au port. La partie maritime de la Croatie fit aussi sa soumission à Venise, et les Doges prirent des lors le titre du Ducs de la Dalmatie et de Croatie.

1117 Cependant, l' année suivante les Hongrois reprirent l' offensive. Ordelafo Faliero revint avec l' armée vénitienne, qui cette fois fut battue sous les murs de Zara; le doge lui-même succomba dans la mêlée après s' être battu en héros.

Ce fut sous le gouvernement de ce Doge que fut

achevée et placée au maître autel de l'Eglise de S. Marc la fameuse *Pala d'oro* (1).

2. Suite des factions en Palestine. – Prise de Tolémaïde et de Tyr. – La Dalmatie reconquise. – Paix avec les Grecs.

A peine Dominique Michiel fut-il arrivé au pou- 1118
voir, qu' il s' empressa de faire la paix avec le roi de Hongrie, qui avait occupé une grande partie de
la Dalmatie ; il envoya ensuite à Baudouin II, roi de 1122
Jérusalem, qui se trouvait alors sérieusement menacé, des secours sollicités non seulement par ce roi, mais par le pape Calixte II lui-même.

Les Empereurs d' Orient, ne pouvaient certes pas voir de bon oeil les Croisades ; aussi avaient-ils essayé de détourner les Vénitiens d' y prendre part; irrités de ce qu' ils ne faisaient point cas de ces instances, ils essayèrent d' en troubler le commerce maritime. Le doge qui commandait la flotte en Palestine, instruit de ces manèges, vint mettre le siége devant Corfou et y resta pendant tout l' hiver. Il dévasta ensuite plusieurs îles grecques, et se rendit dans les eaux de Tolémaïde, où après un combat sanglant contre les Sarrassins, il put pénétrer dans le port de cette ville, et en sortit chargé de butin et de gloire.

Les Vénitiens obtinrent différents privilèges du 1123
roi de Jérusalem, entr' autres l' exemption de tout impôt d' entrée et de sortie des ports de Palestine, et l' obligation, de la part du roi, de payer annuel-

---

(1) C' est un très-riche travail d' orfévrerie garni de perles et de pierres précieuses, remarquable surtout par la beauté des émaux dont il est enrichi. C' est un rectangle de 3,48 m. de large sur 1,40 de haut, divisé en deux compartiments horizontaux, subdivisés eux-mêmes en 83 autres plus petits : les émaux sur vermeil représentent différents symboles et des faits historiques.

lement à la République trois cents *bisanti.* Ils obtinrent même en propriété une portion de la ville de Tolémaïde, et le promesse qu' après la prise de Tyr et d' Ascalona ils entreraient en possession d'un tiers des deux territoires conquis.

Les Vénitiens s' empressèrent alors d' assiéger Tyr, l' une des villes les plus riches et les plus fortes du littoral tandis que le Français l' assiégeaint par terre, du côté opposé. Cette entreprise traina en longueur, car les Tyriens forts de leur position et assurés de recevoir bientôt des secours, leur opposaient une résistance opiniâtre.

Plusieurs rencontres plus ou moins heureuses eurent lieu entre les assiégés et les assiégeants; des dissensions naquirent même entre les français et les Vénitiens, mais elles furent bientôt apaisées par le Doge. Le siège se prolongea cependant si longtemps que l'argent pour payer les troupes vint tout-à-coup à manquer; le doge s' avisa alors d' émettre des *bons* en cuir qui devaient ensuite être échangés a Venise, contre argent comptant.

Enfin les Tyriens, réduits par la famine, furent forcés de se rendre. Les Vénitiens reçurent en partage le tiers de la ville, où ils laissérent un gouverneur au nom de la République.

Irrité des ennuis incessants que les Hongrois et les Grecs causaient aux Vénitiens, le Doge conçut le dessein d' y mettre un terme; il alla ravager
1125 plusieurs îles grecques à différentes reprises, et soumit de nouveau la Dalmatie, en repoussant les Hon-
1126 grois. Mais l' empereur s' empressa de demander la paix; il s' engagea à ne plus inquiéter en aucune manière le commerce vénitien, et confirma tous les anciens privilèges de la République.

3. Entreprise de Fano. – Guerre avec les Padouans et les Pisani. – Victoires remportées sur les Normands.

Dominique Michiel, à peine de retour, renonça 1130
spontanément au pouvoir, et se retira dans un couvent. Son successeur Pierre Polani, trouva bon de rester neutre dans les guerres qui se firent alors en Italie, à l'occasion du schisme que fit naitre
l'election des deux papes Innocent II, et Anaclet II. 1140
Il alla cependant au secours de Fano qui était assiégée par les milices de Ravenne, de Pesaro et de Sinigaglia. Il la délivra et en obtint pour la République le serment de fidélité, avec plusieurs privilèges et l'engagement de payer un tribut, sauf les droit réservés à l'empereur d'Allemagne.

Une querelle éclata peu de temps après avec 1143
les Padouans, à cause de certains ouvrages qu'ils avaient exécutés sur la Brenta, et qui interrompaient la navigation. Il ne fut point possible de régler le différend à l'amiable; les Vénitiens envoyérent des troupes et battirent les Padouans, qui promirent alors de lever tout obstacle à la libre navigation du fleuve.

A peine la paix fut-elle faite avec les Padouans, 1144
que les hostilités commencèrent avec les Pisans. Le commerce actif et florissant des deux puissantes Républiques les rendait jalouse l'une de l'autre. Mais heureusement, grâce à l'intervention du pape Luce II, les Vénitiens laissèrent en paix les Pisans pour aller de nouveau en Terre-Sainte; leur armée ne parait pas toutefois avoir eu d'autre mission que de protéger les côtes contre les pirates et les Normands.

Plus tard Capodïstria et Isola prêtèrent serment 1146
de fidélité a Venise, en s'engageant à lui donner aide chaque fois qu'elle le réclamerait. Pola, Ossero,

Arbe et Veglia renouvelèrent les anciennes conventions avec la République.

Les Normands, les anciens ennemis de l'Empire Grec, reparurent de nouveau pour inquiéter les îles grecques. Ils prirent entr' autres Corfou, Cefalonia, Corinthe, Athénes, et ils s'étaient avancés jusque sous Constantinople. L'Empereur Manuel sollicita de nouveau l'alliance des Vénitiens, qui, cédant à ses instances, envoyèrent une flotte puis-
1148 sante contre les Normands, dont le chef Roger avait déjà pris le titre de Roi des Deux-Siciles. Le doge Pierre Polani ne put diriger l'expédition; il fut atteint tout-à-coup d'une maladie, dont il mourut peu de jours après.

La rencontre des deux flottes eut lieu dans les eaux de Corfou; nous disons deux flottes seulement parce que la flotte grecque, à l'approche de l'ennemi, avait pris lâchement la fuite. Les Vénitiens remportèrent néanmoins une victoire segnalée, à la suite de laquelle ils débarquèrent sur le rivage sicilien et livrèrent tout au fer et au feu. Ils revinrent ensuite assiéger Corfou qui comme nous l'avons dit, était au pouvoir des Normands: cette île ne fut prise qu'après une longue résistance. Les Vénitiens remportèrent encore une autre victoire sur la flotte normande, qui revenant de Constantinople tomba par hasard au milieu de la flotte vénitienne. Le roi dut faire la paix avec la République, et renouveler ses promesses de ne plus l'inquiéter, en accordant en même temps des franchises au commerce vénitien.

Pendant ce temps la ville de Pola, occupée par les corsaires, s'était révoltée, et avait violé son serment de fidélité. On envoya donc contre elle une
1150 flotte qui l'eut bientôt réduite à l'obéissance. Umago, Cittanova, Parenzo, Rovigno, se soumirent aussi à la République et s'engagèrent à payer un tribut.

1152 Ancône, dont les corsaires harcelaient les mar-

chands Vénitiens, en fut également chatiée par une défaite.

Vers cette époque, le fils du doge Dominique Morosini (qui avait succédé a Pierre Polani) fut envoyé à Zara avec le titre de Comte, chargé d'administrer la Dalmatie. Le pape Adrien IV décrétait à peu près à la même époque que toute la Dalmatie reléverait désormais du patriarcat de Grado.

4. Frédéric Barberousse. – La ligue lombarde.

Trois ans après l'élection de Vitale Michiel II 1156
le pape Adrien IV, vint à mourir et eut pour suc- 1159
cesseur Alexandre III, auquel plusieurs cardinaux opposérent Victor IV. Alexandre s'adressa à l'Empereur Frédéric Barberousse pour en obtenir du secours contre ses adversaires; mais l'empereur manda les deux papes à Pavie afin de terminer lui même le différend; cette determination déplut à Alexandre, car elle mettait en doute la justice de sa cause; il refusa de se rendre à Pavie, tandis que Victor y comparaissait et défendait sa propre cause devant un Concile qui avait été convoqué dans ce but. Barberousse sanctionna l'élection du pape Victor et fit excommunier par le Concile Alexandre, qui à son tour excommunia l'Empereur et l'Antipape.

Les Vénitiens se déclarèrent alors pour Alexandre; ce qui indigna tellement l'empereur qu'il poussa Padoue, Vicence, Vérone et Ferrare à s'armer afin d'enlever aux Vénitiens les villes de Cavarzere, Loreo et Caorle.

Profitant de ces évènements, Ulric, patriarche de Aquileia, marchait sur Grado avec une armée de Frioulans et de Carinthiens, entrait dans la ville et
la saccageait. Les Vénitiens, reconquirent en peu de 1162
temps les territoires envahis, et firent Ulric prisonnier avec un grand nombre de soldats et de clercs; mais il fut bientôt relâché, à la condition qu'il en-

verrait au doge, tous les ans, douze porcs et un taureau, allusion grotesque aux clercs et au patriarche. Ces animaux devaient être tués le jeudi gras en présence du doge et du peuple C' est ainsi que naquit l' usage de fêter le *jeudi gras.*

La République tourna ensuite ses armes contre Zara qui s' était insurgée et avait appelé les Hongrois à son secours. On combattit longtemps mais la victoire resta à Venise, qui envoya de nouveau
1166 en Dalmatie un Comte pour la régir; l' île d' Arbe aussi fut gouvernée par un comte, ainsi qu' Ossero. Le roi des Hongrois conclut un traité de paix avec la République.

Afin de se rendre maitresse des ennemis que l' empereur Barberousse, mécontent de sa fidèlité au pape Alexandre, lui suscitait continuellement du côté de la terre-ferme, Venise s' allia à l' empereur grec Manuel et au roi Guillaume de Naples, ennemis de Barberousse, et favorisa de toutes ses forces la *Ligue lombarde.* En cette circonstance, la République dut avoir recours à un emprunt de 1150 marcs d' argent qui lui furent accordés par quelques riches vénitiens. La ligue lombarde fut signée
1167 à Pontida.

5. Malheureuse expédition contre la Gréce.

Cependant l' appui des armes grecques lui fit défaut, car, l' empereur jaloux de la grandeur toujours croissante de Venise, se déclara ennemi de cette ville, non seulement en cherchant à créer des obstacles à son commerce, mais en ordonnant que
4170 tous les navires vénitiens qui se trouvaient dans les port grecs fussent confisqués. Il n' en fallait pas tant pour irriter Venise; ne pouvant supporter un pareil outrage, elle arma 100 navires. Mais comme le trésor public ne suffisait plus à tant de dépenses, elle eut recours d' abord aux offrandes spontanées,

puis à un prêt forcé; c' est dans cette occasion qu'on institua la *Camera degli Imprestiti*, (la chambre des Emprunts).

Ayant rassemblé un nombre considérable de milices, même de la Dalmatie et de l' Istrie, le doge monta à bord de la Capitane et partit pour la Grèce.
L' empereur épouvanté à la nouvelle de l' approche 1171
d' une si puissante armé, demanda à faire la paix, promettant à la République de réparer les dommages causés à ses navires de commerce, dommages qui selon lui, devaient être attribués à une simple méprise. La flotte vénitienne se retira à Scio, où soit par l' effet du hasard, soit par la perfidie de l' empereur Manuel (qui d'après quelques historiens avait fait empoisonner les puits), une terrible peste éclata dans l' armée; celle-ci fut tellement décimée que le doge manquant de soldats, fut obligé de brûler un grand nombre de navires; il ne lui en restait que 17 lorsque il revint à Venise.

La famille Giustinian, avec tous ses alliés (ils étaient une centaine), avait pris part à cette fatale expédition; aucun d' eux ne revit sa patrie, mais afin que cette illustre famille ne s' éteignit point la République, avec le consentement du pape, fit sortir du cloître du Lido, le moine Nicolas Giustinian qui épousa la fille du doge et devint pére de six enfants. Plus tard cependant, les deux époux se separérent d' un commun accord, Nicolas pour rentrer dans son couvent, et sa femme pour se faire bénédictine.

Cependant, les équipages des navires avaient communiqué la contagion à la ville; le doge Michiel fut accusé de ce malheur, le peuple se souleva; le doge chercha à se disculper, mais les menaces dont il fut l' objet étaient telles qu' il se vit obligé de
s' enfuir; il fut bientôt rejoint et assassiné. 1172

6. Réforme des constitutions. – Le pape et l'empereur à Venise – Foire de la « Sensa ».

A la suite de ces évènements, on résolut d'introduire quelques réformes dans la Constitution de la République, qui dejà commençait à être aristocratique.

Jusqu'alors l'élection du Doge ou de tout autre magistrat important, ainsi que la sanction des lois avaient été faites tumultueusement par le peuple qui se rassemblait le plus souvent dans l'église de St. Marc; le doge jouissait de pouvoirs qui n'étaient pas bien définis; le Conseil des Pregadi, institué du temps de Flabanico, n'était trop souvent qu'un instrument dans les mains du doge. Il fallait y porter remède: on résolut de nommer douze électeurs chargés de choisir quatre-cent-quatre-vingts nobles qui devaient se renouveler tous les ans, en septembre. A ce Conseil, qui fut appelé *Grand conseil* échut la tâche de préparer les lois. Pour les affaires d'Etat plus importantes, on continua recourir au Conseil des Pregadi. Aux deux conseillers qui avaient été, depuis longtemps déjà, adjoints au doge, on en ajouta quatre. Le doge perdit le droit de déclarer la guerre ou de conclure la paix, ainsi que celui de faire des traités de commerce; son élection même ne se fit plus de la même manière. Le peuple ne fut plus admis à le nommer par acclamation; le Grand Conseil nommait onze électeurs, qui, dans l'eglise de St. Marc élisaient le doge, élection dont la sanction revenait au peuple. Mais celui-ci se voyant depouillé de son ancien droit, commença à s'agiter, et l'on eut bien de la peine à empêcher toute effusion du sang.

1172 Ce fut d'après cette nouvelle forme d'élection que fut nommé doge Sebastien Ziani; craignant de ne pas obtenir l'approbation du peuple, il pensa bon

de jeter à sa première apparition devant le peuple une grande quantité de monnaie: ces largesses ne manquèrent pas de produire un bon effet; aussi, les doges ses successeurs firent-ils de même, et le procédé ne tarda pas à être érigé en coutume: une loi fut même portée plus tard, qui pour remédier aux abus que pouvait faire naître un pareil usage, fixa une somme déterminée que le doge élu devait donner au peuple.

Le nouveau doge dut tout d'abord s'efforcer de rétablir les finances épuisées de la République; mais, faute de meilleurs expédients, on résolut de suspendre les paiements.

Ziani, tirant profit de ses immenses richesses, acheta le pré qui s'étendait devant l'église de St. Marc, combla le canal qui le traversait, et, ayant 1173
fait démolir l'eglise de St. Jeminian, entoura cet espacé d'un superbe portique. Il fit en outre placer sur la Piazzetta les deux colonnes de granit qui avaient été apportées d'Orient. L'ingénieur Nicolas Barattieri qui acheva ces travaux, demanda pour tout salaire que l'espace compris entre les deux colonnes fût déclaré libre à tous les jeux de hasard; ce qui lui fut accordé. Cet ingénieur était en effet un joueur fameux, et la République venait précisément d'abolir cette sorte de jeux. Ce privilège bizarre fut aboli au XVIe siècle.

Vers cette époque, les vénitiens, de concert avec les citoyens de Rimini résolurent de bloquer Ancône, 1175
afin d'enlever à l'empereur Manuel ce port important; puis ils signèrent un traité d'alliance avec Guillaume roi de Sicile.

L'année d'après, la ligue lombarde remportait 1176
à Legnano une victorie signalée, pendant que les Vénitiens, battaient à Salvore (Istrie) la flotte impériale commandée par Othón, fils de Barberousse. Cet empereur, désirant enfin faire la paix avec le pape Alexandre, se rendit à Venise, où le pape se trouvait 1177

aussi. Ils donna à Alexandre le baiser de paix, en lui promettant obéissance; un traité fut en même temps conclus, par lequel l'empereur s'engageait à accorder une trêve de six ans aux villes de la ligue.

Une autre convention fut stipulée entre Venise et l'empereur qui assurait à la République tous ses anciens privilèges et lui en accordait de nouveaux. On mit également fin aux discordes qui se renouvelaient sans cesse entre les patriarches de Grado et de Aquileja, au moyen d'un Concordat et d'un Bref d'Alexandre dans lequel se trouvaient précisés les droits métropolitains des deux patriarches.

On célébra cette année avec plus d'apparat encore que par le passé les Epousailles de la mer. Le pape présenta au Doge une bague, en lui disant ces mots : « Reçois cette bague, o doge, comme une chaîne destinée à tenir la mer sous la domination de l'empire vénitien. Avec cette bague tu épouseras la mer afin que la postérité sache que les armes vénitiennes ont conquis l'empire des ondes, et que la mer leur fut soumise comme la femme l'est à son époux. »

Le doge, à bord du *Bucentaure* se rendait à l'embouchure du port du Lido, le patriarche benissait la bague et le doge la jetait dans les flots en disant : « Mer, nous t'épousons en témoignage de notre véritable et perpétuelle seigneurie. »

Il y eut aussi une foire qui dura d'abord huit jours, et plus tard quinze, à laquelle on donna le nom de *Fiera della Sensa* (Ascension).

Le fêtes terminées, l'empereur et le pape quittèrent Venise.

7. Paix avec l'empereur d'Orient. – Les Vénitiens en terre-sainte. – Nouvelles réformes dans la constitution.

Le dernier évènement du règne de Ziani, fut la paix conclue avec l'empereur Manuel, et la confir-

mation des anciennes franchises dont les Vénitiens jouissaient en Orient, ainsi que le recouvrement de 15,000 ducats d'or dus à la République comme indemnité des dommages qu'elle avait soufferts.

C'est alors que Ziani abdiqua; son successeur 1178
fut élu de la manière suivante: le grand Conseil choisit d'abord quatre citoyens, qui à leur tour en choisirent quarante autres; ces derniers élurent ensuite, à la majorité des voix, nouveau le doge qui fut Orio Mastropiero.

La République s'apprêtait à recommencer la 1187
guerre avec les Hongrois qui avaient tout récemment occupé Zara, lorsque, sur l'invitation du Pape, elle abandonna cette entreprise. Elle conclut une trêve de deux ans, et envoya ses navires avec la 1189
flotte des allies en Palestine où le sort des Croisés était désespéré, depuis que Ascalona, Tripoli, Tolemaïde, Jérusalem et plusieurs autres villes étaient retombées au pouvoir des Sarrasins. Français, Anglais, Flamands, Allemands, Gênois et Pisans avaient pris part à cette croisade, et mirent tous le siege devant Tolemaïde, qui tomba après beaucoup de souffrances et de combats. Mais les choses en restèrent là, car la discorde était entrée dans le camp des alliés et la lassitude s'était emparée des capitaines. 1192

Les affaires du dehors n'empèchaient pas les Vénitiens de veiller à leur commerce et d'introduire des améliorations dans l'administration de la justice et dans la forme du gouvernement. Presque dans tous les ports et les places commerciales résidait un *Bailo* ou Consul vénitien chargé de protéger les negociants nationaux.

Au conseil des Pregadi on ajouta là *Quarantia*, c'est à dire une assemblée de quarante citoyens qui étudiait toutes les questions à soumettre au Grand Conseil, qui ensuite délibérait. Le pouvoir executif était exercé par le Doge ou par ses Conseillers, ou

par le Conseil des Quarante ou bien encore par ses trois Chefs d'après la volonté expresse du Grand Conseil. La Quarantia se constituait en tribunal d'appel en matière civile et jugeait en matière criminelle.

Les procès avec la commune étaient iugés par les *Giudici* ou *Avogadori del Comune:* les autres procès civils et de commerce étaient jugés par le *Magistrato del Proprio*, ou par le *Magistrato dei forestieri*, selon que les plaideurs étaient citoyens de la République ou étrangers.

1193 Sur ces entrefaites mourut le doge Orio Mastropiero, auquel succéda Henri Dandolo, vieillard agé de 85 ans et d'une vue si faible, que chez beaucoup de monde il passait pour étre aveugle, mais il était doué d'une âme forte et d'un physique robuste.

Il envoya tout d'abord une flotte en Dalmatie pour y reconquérir les villes rebelles, qui appelèrent à leur secours les Pisans, qui en effet occupèrent Pola. Mais ces derniers furent battus et les villes de Pola, Zara et la Dalmatie toute entiére furent rendues à la République.

Le siécle se termina en œuvres de paix. car les Vénitiens obtinrent alors tant de l'empereur d'Allemagne que de l'empereur grec une nouvelle
1197 confirmation de leurs priviléges.
a 99

XIIIme SIÈCLE.

1. Préparatifs pour une nouvelle Croisade. – Zara est reconquise.

La France préparait une nouvelle crosaide pour combattre les Sarrasins de Terre-Sainte. Les Barons français ayant résolu de s'adresser à la Rèpublique, afin d'en avoir une flotte pour le transport des

milices, envoyèrent à Venise six ambassadeurs avec 1201
lesquels on signa un traité par lequel la République s' engageait à donner autant de navires qu' il en fallait pour transporter 4,500 chevaux, 9,000 écuyers, et 20,000 fantassins avec des provisions suffisantes pour une année; les barons de leur côté s' obligeaient à dêbourser la somme de 85,000 marcs d' argent de Cologne (4 millions de livres et ¼ à peu près). Les Vénitiens devaient de plus envoyer 50 galères pour leur compte, à la condition qu' ils seraient de moitié dans toutes les conquêtes que l' on ferait.

Quelques mois après la flotte était appareillée, et les barons avec les Croisés conduits par le Marquis Boniface de Monferrat, arrivèrent à Venise. Mais comme leur dette ne put alors être payée en totalité, ainsi qu' il avait été préalablement convenu, le doge proposa, au lieu, du delai qui leur était offert, que les Croisés s' engageassent à partir avec les Vénitiens pour soumettre la Dalmatie qui s' était soulevée de nouveau, et se rendre ensuite de là en Palestine. Aprés quelque opposition, le pacte fut accepté, et le doge prit le commandement des Croisés, laissant son fils Renier Dandolo en qualité de vice-doge.

Avant leur départ on vit arriver à Venise les ambassadeurs d' Alexis, fils de l' empereur d' Orient Isaac, qui avait été detrôné par son oncle. Ils sollicitaient du secours pour leur maître; mais comme l' expédition de Zara était alors tout-à-fait décidée, on remit cette entreprise à un moment plus propice.

La flotte prit enfin le large: les historiens rap- 1202
portent qu' elle comptait 480 navires et 40,000 combattants. Avant de se rendre à Zara, elle toucha l' Istrie et soumit Trieste qui jura fidélité a la République et promit un tribut; il en fut de même de Muggia.

Le combat sous les murs de Zara dura cinq jours,

au bout desquels la ville fut prise et saccagée; les Hongrois qui la défendaient prirent la fuite.

Le pape blâma hautement cette entreprise parce que, selon lui, les Croisés ne pouvaient se battre que contre les Infidéles; il les avertit donc qu' ils eùssent à quitter ces lieux et à faire route immédiatement pour la Palestine.

Pendant que les Croisés se disposaient à obéir aux ordres du pape, arrivèrent les ambassadeurs de Philippe de Saccabe implorant du secours pour le jeune Alexis et pour son père Isaac, qui étaient retenus prisonniers à Constantinople. Le jeune prince faisait une foule de promesses en échange de ce bienfait, et entre autres celle de renoncer à l' hérésie et de réunir l' église grecque à l' Eglise romaine.

Après de longs débats, les propositions d'Alexis furent agréées par les Croisés qui les avaient acceptées les uns par la conviction que la Palestine ne pouvait être soumise et conservée sans avoir auparavant occùpé Constantinople; — les autres par 'ambition qu'ils mettaient à remplir un devoir de chevalerie en protégeant l'exilé Alexis. Mais le pape fit dire aux Croisés qu' une telle entreprise serait sacrilége, et leur ordonna de l'abandonner, en les menaçant, s' ils s' y refusaient de les excommunier. Une petite minorité se retira alors, mais l' arrivée a Zara du prince Alexis affermit les autres dans leur résolution.

La flotte s' éloigna de Zara et la ville, excitée
1203 par les Hongrois, se souleva de nouveau; elle était cependant trop à bout de forces pour pouvoir résister longtemps; une armé que le vice-doge y envoya la fit rentrer dans le devoir.

Pendant ce temps la flotte des Croisés était arrivée à Corfou, où de nouvelles dissensions éclatérent; mais l' intervention du doge réussit à les apaiser. A Courfou comme à Durazzo les Croisés furent reçus avec joie, et Alexis était considéré comme leur prince.

2. Guerre avec Constantinople.

Dans le mois de juin de cette même année, la flotte arriva devant Constantinople; les troupes débarquèrent sur la rive gauche du Bosphore et saccagèrent Calcedonia. Après une petite échauffourée, les Croisés s'emparérent de Galata et des galéres ennemies qui se trouvaient dans le port de cette ville, puis ils se disposérent a battre Constantinople, les Francs par terre et les Vénitiens par mer. La lutte fur terrible, et les Français furent repoussés; mais les Vénitiens fondirent sur le rivage avec une telle impétuosité qu'ils y débarquèrent et forcèrent les Grecs à se retirer dans les tours. La Bataille se concentra ainsi sur ces points; 25 de ces tours furent prises et les édifices voisins furent la proie des flammes. Dandolo qui dirigeait cette action, ayant appris que les Français se trouvant de nouveau accablés par le nombre allaient perdre terrain, envoya à leur secours le plus de monde qu'il put. Les Grecs furent défaits, l'usurpateur prit la fuite, et Isaac, tiré de son chacot fut remis sur le trône; il ratifia ensuite des traités conformes aux promesses que son fils Alexis avait faites.

Cependant l'hiver arrivait et la flotte dut le passer à Constantinople; les Vénitiens s'engagèrent de nouveau à tenir cette ville à la disposition des Croisés pour une autre année, au compte de l'empereur Grec.

Mais les Grecs devenaient d'autant plus contraires aux Croisés, que Alexis et Isaac, qui devaient des sommes d'argent considérables, accablaient le peuple de plus lourds impôts. L'animositè arriva à un tel point que grecs et latins coururent aux armes; ce fut une véritable bataille suivie de l'incendie d'une grande portion de la ville. Les Grecs, agissant en traitres, cherchèrent à mettre le feu à la flotte des Croisés, mais leur complot fut éventé. Ils

se tournèrent alors contre l'empereur. Alexis fut étranglé et son père en murut de douleur; le trône des Césars fut occupé par un homme du peuple appelé Nicolas Canabas; mais quelques jours après, il fut pris et mis en prison, et on nomma empereur Murzuflo, le meurtrier d'Alexis.

Les Croisés, instruits de ces évènements, décidèrent d'en finir avec les Grecs, et recommencèrent
1204 la guerre. Avant d'ouvrir les hostilités, on signa un traité par lequel on partageait préalablement l'empire entre les conquérants: trois part du butin devaient revenir aux Vénitiens à titre du paiement; six personnages français et autant des Vénitiens devaient élire le nouvel empereur latin de Constantinople, auquel il ne restait ainsi qu'un seul quart de tout le domaine, le reste étant partagé entre les Francs et les Vénitiens.

L'assaut commença avec un acharnement plus grand encore que la fois précédente. Les Croisès, furent d'abord repoussés, mais quelques jours après on renouvela l'assaut, et il fut si terrible que toute résistance de la part des Grecs fut inutile. Murzuflo prit la fruite, Théodore Lascari qui lui succéda, ne regna que quelques instants; la ville fut envahie, incendiée ravagée et n'offrait partout qu'un horrible champ de carnage. Plusieurs œuvres artistiques furent alors enlevées par les Vénitiens et envoyées à Venise, entr'autres les quatre chevaux qui décorent encore aujourd'hui la façade de l'Eglise de St. Marc.

Lorsque les esprits se furent un peu calmés, on procéda à l'élection de l'empereur dans la personne de Baudoin de Flandre, et on nomma patriarche Thomas Morosini. On fit ensuite le partage de l'empire, dont, ainsi que nous l'avons déja dit, un quart échut à l'empereur; le reste fut partagé entre les Vénitiens et les Français. Les premiers eurent les Cyclades, les Sporades, les îles et la côte orientale du golfe adriatique, le littoral de la Propontide,

celui du Pont Euxin, les rives de l' Ebro et du Varda, les villes de Cipsede, de Didimotica, de Adrianopoli, les territoires maritimes de la Thessalie, et plusieurs autres localités. Un grand nombre de ces territoires furent donnés en fiefs à des nobles vénitiens, qui s' engageaient à les conserver et à les défendre, de payer une redevance à la République et de mettre à sa disposition un contingent de troupes, en laissant toujours son commerce libre. L'île de Candie fut achetée à la République par le Marquis de Monferrat.

Le doge prit le titre de *doge de Venise, de la Dalmatie, de la Croatie, seigneur d' un quart et demi de l' Empire de Roumanie.*

Les Grecs ne s' avouèrent cependant pas vaincus, et conduits par Joanniccio, roi des Bulgares, ils livrèrent bataille sous les murs d' Adrianopoli, où l' armée croate fut défaite après un combat acharné, et Badouin fait prisonnier. Constantinople était sérieusement menacée, et malheureusement Henri Dandolo vint à mourir sur les entrefaites. Les Vénitiens
de Constantinople élurent à sa place Marino Zeno; 1205
le nouveau doge, dont l' élection fut confirmée plus tard par la République, signa des traités d' alliance avec l' empereur Henri, frère de Baudoin.

3. L' ile de Candie. - Guerre avec Padoue et Trévise. - Conventions commerciales.

Le successeur de Henri Dandolo fut Pierre Ziani, fils du doge du même nom. Il tâcha de mettre ordre dans la flotte et dans les affaires de Venise en Orient; il envoya une armée contre les corsaires qui, avec l' aide des Génois, s' étaient emparés de cer-
tains points de l' île de Candie. Après plusieurs 1208
escarmouches, les corsaires furent battus, et plus 1211
tard on envoya dans l' île, une colonie, afin d' en rendre les révoltes moins faciles. Ella avait déja

reçu comme représentant de la République Jacopo Tiepolo avec le titre de Duc.

Mais la paix ne se rétablit point encore dans l'île; une révolte intérieure éclata d'abord, puis les corsaires, poussès par les Gènois, tâchérent de s'em-
1218 parer de l'île. Les Vénitiens défirent et détruisirent les ennemis au dedans comme au dehors et obligèrent les Gènois à demander la paix et à réparer les dommages causés par les corsaires.

Les Padouans et les Trévisans furent aussi forcés de faire la paix avec la République, aprés avoir été complètement battus dans une petite guerre occasionnèe entre ces deux villes et les Vénitiens par une insulte, faite à ceux-ci et au drapeau de la République, dans une fête que l'on célébrait à Trévise.

Pendant ce temps Innocent III prêchait une nouvelle Croisade, car la croisade franco-vénitienne n'avait pas atteint son véritable but; et la possession de Constantinople devenait plus précaire de jour en jour. La France et l'Angleterre ne répondirent qu'assez faiblement à l'invitation du Pontife, et il ne se trouva que le roi de Hongrie, André III, qui prit la chose a cœur; ce dernier déclara qu'il renonçait à tous ses droits sur la Dalmatie pourvu que la République lui prêtat un nombre de navires suffissant pour transporter en Palestine ses propres milices. André ne fut toutefois que d'un bien faible secours aux Croisés, car il fut obligé de revenir presque tout de suite, rappelé dan son royaume par des discordes intestine qui venaient d'y éclater.

Les Vénitiens ne prirent point part à cette Croisade, mais ils s'occupaient activement de tout ce qui était de nature à maintenir et à accroître leur puissance dans le commerce européen. Des traités
1219 furent signés avec le sultan Aladin de Rumili, avec le comte Biblos, avec celui d'Aleppe et avec plusieurs autres. Leur plus grand était soin de maintenir leur prépondérance en Orient et à Constantinople, et

dans ce but il s'étaient fait confirmer leurs privilèges par l'empereur Robert, et avaient traité avantageu- 1221
sement avec Théodore Lascari, l'un des nombreux ennemis du novel empire de Constantinople.

Quelques historiens rapportent que le doge Ziani avait proposé au Conseil de transférer à Costantinople le siége de la République et que le rejet de sa proposition fut la cause de son abdication, qui arriva l'an 1229. Jacopo Tiepolo lui succéda; ce fut 1229
dit-on, ce doge, qui le premier, toucha un appointement fixe (2800 livres de monnaie vénitienne).

4. Insurrection de Candie. – Les Vénitiens à Constantinople. – Guerre contre Frédéric II.

Une nouvelle révolte éclata dans l'île de Candie 1230
où l'empereur de Nicée Jean Vatace avait envoyé des secours aux insurgés. La lutte fut trés-longue et l'île ne put être pacifiée qu'en 1234. Mais la tran- 1234
quillité ne dura que bien peu de temps; Vatace y envoya une nouvelle flotte, et l'on combattit encore pendant près deux ans. 1236

Les affaires tournaient au plus mal à Constantinople. Jean de Brienne, jadis roi de Jérusalem, se trouvait être alors le régent de l'Empire pendant la minorité de Bauduoin empereur d'Orient. Il avait contre lui Jean Vatace et Asan, roi des Bulgares qui s'étaient avancés jusque sous les murs de Constantinople.

Les Vénitiens, sur l'invitation de Jean de Brienne, envoyèrent une flotte et l'aidèrent à disperser ses ennemis dont toute l'armée fut prise. Ceux-ci 1237
revinrent à la charge l'année suivante, mais sans plus de succès. Cependant toutes ces victoires n'amenaient pas de résultat définitif; les Grecs conjuraient en commun contre l'empire latin en Orient, et l'Occident se trouvait dans l'impossibilité d'y

envoyer une armée assez puissante pour le défendre et vaincre tant d'ennemis à la fois.

Les luttes mêmes entre Frédéric II et la ligue lombarde n'avaient point de trêve. L'empereur s'étant allié avec Eccelino da Romano, prit et dévasta Mantoue, Vicence, Padue, Trévise, vaillamment défendues, mais en vain, par Pierre Tiepolo, fils du doge, et par Marino Badoer. Les Lombards furent
1237 battus à leur tour dans la plaine de Cortenuova. Pierre Tiepolo fut prisonnier et condamné à mort par Ezzelino qui portait partout la destruction, et allait même envahir la lagune.

Emus de ce faits et poussés par les instances du
1239 pape Grégoire IX, les Vénitiens signèrent un traité d'alliance avec le pape, en s'engageant à fournir 25 galères pour enlever la Sicile à Frédéric II, et ils devaient être de moitié avec le pape dans les frais de l'expédition.

Le pape de son côté, pour récompenser la République des services qu'elle lui rendait ainsi, lui promettait d'autres privilèges et des indemnités.

Une alliance avait été conclue également entre Gênes et Venise; c'en était trop: l'empereur pour s'en venger, excita à la rébellion Pola et Zara, et fit parcourir l'Adriatique par les corsaires d'Ancône; mais la République eut bientôt mis un terme à ces ennuis et commença les hostilités. Elle prend
1240 d'accord la défense de Ravenne, puis d'accord avec les Lombards elle met le siége devant Ferrare. L'entreprise était, à vrai dire, assez difficile; après une lutte longue et acharnée, la ville fut enfin prise d'assaut ed donnée au Marquis d'Este qui, en retour, accorda aux Vénitiens de larges franchises.

La flotte envoyée dans la Pouille par les Vénitiens ne cessait de poursuivre les hostilités contre l'empereur; des villes et des bourgades nombreuses furent ravagées et l'on fit un riche butin.

Il restait cependant encore à recouvrer Zara qui

s' était insurgée peu de temps avant, et comme elle avait été abandonnée par les Hongrois, il fut aisé de la réduire à l'obéissance. Une colonie Vénitienne y fut envoyée afin de rendre plus difficiles de nouvelles révoltes.

5. « Statuto » (*Constitution*). – Nouveaux Magistrats. – Le Sanit Office. – Croisade contre Ezzelino da Romano.

Le doge Jacob Tiepolo fit réunir différentes lois qui formérent une constitution, en y introduisant toutes les reformes et les corrections que rendaient nécessaires les progrès de l' époque. Cette constitution renferme toutes les dispositions relatives à la procédure judiciaire, au droit civil et criminel. La partie maritime et commerciale y trouva aussi sa place, de sorte que ces statuts peuvent justement passer pour le *Corpus juris* de la République de Venise.

La réforme législative rendait nécessaire la création de nouveaux magistrats : tels furent : les *Correttori della Promissione ducale*, qui étaient nommés à la mort d' un doge pour examiner la *Promissione*, ou constitution que le nouveau doge devait jurer ; — les *Inquisitori sopra il doge defunto*, qui en faisaient l' éloge ou le blâme après en avoir commenté les faits et gestes ; — le *Magistrato del Petizion* ; — et enfin les *cinque savî* ou *anziani dalla pace*, qui veillaient à la tranquillité publique et jugeaient les litiges de moindre importance.

Las de sa longue administration, Tiepolo quitta le trône de son plein gré, après avoir accordé un vaste terrain marécageux pour qu'on y érigeat une 1247
église qui fut dédiée aux Saints Jean et Paul.

Ce fut Marino Morosini qui lui succéda ; au moment de son élection, on lui fit promettre de ne jamais solliciter d' emplois pour persone, et cela, pour éviter que les doges n' eûssent à accorder des char-

ges à des membres de leur famille, ainsi qu' il était arrivé souvent jusqu' alors : c' est ainsi que se restreignait de jour en jour le pouvoir du doge. On lui fit en même temps promettre de nommer, de concert avec ses conseillers, des *probi viri*, pour la recherche des hérétiques, chargés de juger et de condamner ceux qui auraient été reconnus tels par l'autorité ecclésiastique. La sentence ne pouvait cependant pas être mise à exécution sans le consentement du doge et de ses conseillers.

Quelque pressantes que fussent toujours les instances du pape pour que l'on instituât aussi a Venise le Saint-Office, la République ne crut pas convenable de faire, pour le moment, plus qu'elle n'avait fait ; lorsque même le Tribunal ecclésiastique fut plus tard introduit, elle s' en réserva toujours la direction et la haute surveillance.

1253 A peine le doge Renier Zeno qui avai été maire à Fermo, fut-il monté sur le trône, qu' il conclut des traités d' alliance et de commerce avec Mainfroi, roi de Naples, traités par lesquels les navires gênois étaient exclus des ports napolitains.

Les victoires de Mainfroi avaient ranimè le parti des Gibelins, et Ezzelino poursuivait ses courses en
1256 Lombardie. Le pape décréta contre lui une croisade, et les Vénitiens, alliés aux Bolonais, aux Mantouans, aux Ferrarais et aux exilés de Padoue, répondirent à l' appel. Le territoire padouan, fut occupè et Padoue même, quoique défendue par un neveu de Ezzelino fut prise de vive force après un combat des plus acharnés ; Cittadella se rendit ainsi que toutes
1257 les autres villes du Padouan. Vainement Ezzelino en personne revint-il pour reconquérir Padoue ; il fut repoussé et il se tourna avec fureur contre Vicence et Vérone. Quelque temps aprės, il mourut à la suite d' une blessure qu' il avait reçue en combattant contre les Lombards.

Toutes les villes qui lui étaient soumises se soule-

vèrent alors. Trévise même s' insurgea, quoi qu'elle fut occupée par Alberico da Romano, frère de Ezzelino, qui fut pris plus tard au siége du château de S. Zeno, où il s' était refugié, et enfin tuè avec sa femme et ses enfants.

Cependant les Vénitiens n' oubliaient pas leur commerce; un traitè conclu avec le patriarche de Aquileia permettait à la République d'avoir un Consul dans cette ville et lui concédai d' autres privilèges; — un autre traité avait été signé avec les Pisans dans le but d' assurer dans le Levant leurs intérêts réciproques, et de tenir téte aux Gênois, contre lesquels on avait fait les premières armes et dont les allures faisaient pressentir de nouvelles hostilités, qui en effet éclatérent quelque temps après.

6. Guerre avec le Gênois. - Chûte de l'empire latin d'Orient. - Autre guerre avec les Gênois.

Les premières rencontres entre les Gênois et les Vénitiens eurent lieu en Orient. A Tolémaïde (Acri), les Gênois et les Vénitiens eurent entre eux quelques différends à propos de la possession de l'église de Saint Saba. La dispute devint sérieuse et des paroles on ne vint aux voies de fait. Les Gênois pillèrent les navires de la République et saccagèrent le quartier habité par les Vénitiens. La République, pour punir cette grave injure, envoya en toute hâte une flotte sous les ordres de Laurent
Tiepolo, qui mit le feu au quartier des Gênois et 1256
en occupa le château.

Après deux mois de trêve, la guerre recommença; à Tyr la flotte gênoise fut battue; mais plus longue et plus terrible fut la bataille, qui eut lieu
quelque temps après dans les eaux de Tolemaïde, 1259
où les Vénitiens restèrent encore victorieux, sous le commandement de Laurent Tiepolo.

Le Pape Alexandre IV, s' interposa alors, et à la suite de longs pourparlers, on signa une armistice et on s' engageait à livrer entre les mains du Légat du pape les forteresses gênoises et vénitiennes existant à Acri. Mais lorsqu' il s' agit d' éxécuter le traité, les Gênois comme les Vénitiens refusèrent de livrer les forteresses, et les hostilités reccomencèrent.

Sur les entrefaites, l' empire latin en Orient cessait d' exister; Michiel Paléologue voulait s'emparer du trône pour rétablir l' empire grec. Les Vénitiens
1260 envoyèrent du secours à l' empereur latin Baudouin, mais le succés des armes vénitiennes ne fut que de courte durée; les forces des ennemis étaient de beaucoup supérieures, et les secours prêtès par les au-
1261 tres nations d' Europe étaient insignifiants. Constantinople se rendit spontanément à l' ennemi, et fut malgré cela incendiée et saccagée par les Grecs. Les Gênois qui, en haine des Vénitiens, s' etaient alliés aux Grecs, obtinrent de l' empereur grec de larges indemnités.

Venise, n' ayant pu soutenir l' empire latin rassembla une puissante armée et l' envoya en Orient pour y protégér les anciennes possessions. La flotte vénitienne, de concert avec celle de Jacques Delfin, provoqua au combat la flotte greco-gênoise qui se
1262 trouvait a Salonicchio, mais le défi ne fut pas accepté.

Mais plus tard les Gênois essuyèrent une defaite de la part des Vénitiens dans les eaux de Morée, ou le commandant gènois Pierre Grimaldi perdit la vie.

1263 L'annêe suivante, André Barozzi, avec 55 navires, tenta, mais en vain, de s' emparer de Tyr; cependant, une partie de sa flotte mit en fuite le commandant gênois Siméon Grillo qui perdit 10 tartanes.

Mais ce n' était là que les premières escarmouches, avant-coureurs d' une grande bataille qui eut
1264 lieu sur les côtes de Sicile, entre Val di Mazaro et la vallée de Trapani. Les Gênois étaient comman-

dés par Lanfranc Barbarino et les Vénitiens par Marc Gradenigo et Jacques Dandolo. Nous n'entrerons par ici dans les détails de cette bataille mémorable; il suffira de dire qu'elle fut aussi terrible qu'étaient implacables les haines que nourissaient l'un contre l'autre ces deux peuples italiens. La victoire, incertaine presque jusqu'à la fin, resta aux Vénitiens; ils s'emparèrent des nombreux navires ennemis, sans qu'un seul ait pu leur échapper.

Poussé peut-être par ces évènements, Michel Paléologue envoya des ambassadeurs à Venise afin de demander la paix, qui fut conclue en effet pour cinq
ans, aprés de longs pourparlers. Par ce traité, on as- 1263
surait aux Vénitiens la liberté du trafic dans les ports du Levant, sans aucun impôt; on leur garantissait de plus la possession des îles et des villes de l' Orient actuellement occupées par eux.

Mais les choses ne se bornèrent point là: d'autres traités furent signés avec Vicence, Trévise,
Fermo, Milan et Aleppo. En même temps eut lieu la 1260
reddition de Parenzo où l'on envoya Jean Cappello 1268
avec le titre de maire.

7. Nouveau système pour l'élection du doge. – Guerre avec les Bolonais. – Reddition de l'Istrie et de la Dalmatie. – Affaiblissement de l'autorité du doge.

Cependant Venise s'enrichissait de plus en plus de monuments et d'objets d'art. La place était entourée des maisons des chapelains, des palais des Procureurs, et d'autres édifices. La vaste église des Frari était presque achevée.

On avait institué de nouvelles fêtes et l'on avait donné plus d'éclat aux anciennes. Celle des Marie durait huit jours. Les régates servaient à dresser les Vénitiens au maniement de la rame, et les joûtes sur la place de S. Marc les formaient aux armes.

Cependant l'aristocratie ne cessait de gagner en puissance ce qu'elle enlevait à l'autorité du doge
1268 et aux droits du peuple. Lorsque Renier Zen mourut, on voulut, avant d'élire le nouveau doge, en rendre l'élection plus compliquée afin d'éloigner toute possibilité d'intrigue. La méthode qu'on adopta, sauf quelques petites modifications, se maintint jusqu'à la fin de la République.

Les pleus jeune parmi les conseillers du doge défunt, devait se rendre a St. Marc, et après une courte prière, s'emparait du premier enfant venu pour le conduire au Palais où il devait tirer de l'urne les boules des suffrages. Pendant ce temps les membres du Grand Conseil qui avaient plus de trente ans, se rassemblaient et en tiraient 30 au sort; ceux-ci en choisissaient 9 qui à leur tour en nommaient 40; ces derniers en élisaient 12, et ceux-ci 25, qui enfin étaient réduits à 9. Ces neuf conseillers en nommaient 45, parmi lesquels étaient choisis les 11 qui devaint définitivement élire les 41 électeurs du doge. Dès que le nom de l'élu était publié, on le conduisait à St. Marc où il se montrait au peuple et jurait fidélité à l'Etat et aux lois. Il y recevait le manteau ducal et le drapeau de la République. Il gravissait ensuite le grand escalier du palais, en haut duquel, le plus ancien de conseillers lui déposait la couronne sur la tête.

Avant d'élire le nouveau doge, on décréta encore qu'il ne pourrait trafiquer ni personnellement ni au moyen de tiers, et qu'il devrait jurer de dévoiler au Conseil ce qu'il viendrait à savoir sur tout complot secret.

On institua la charge du Grand Chancelier qui avait la surintendance de la Chancellerie ducale.

Le nouveau doge, élu d'après les formalités si compliquées que nous venons de décrire, fut Laurent Tiepolo, fils du doge Jacob. Les fêtes de son avènement durèrent sept jours; mais une grande

disette vint bientôt changer en pleurs la joie universelle.

Les Bolonais venaient d'ériger un fort sur le Po, d'où il leur était facile d'inquiéter les Vénitiens. La République pour remédier à cet inconvénient, y 1270
envoya huit galères, mais après plusieurs rencontres dans lesquelles se distinguèrent les Chiozzotti qui avaient envoyé des barques pour les Vénitiens, ces derniers furent repoussés. L'année suivante, par 1271
la valeur de Marc Gradenigo, et de Jacob Dandolo, les Bolonais étaient réduit à un bien triste état, et ils auraient été sans aucun doute forcés de céder, si le pape Grégoire X ne se fût interposé pour amener la paix. Les Bolonais s'engagèrent à démolir 1278
le fort qui avait été la cause des hostilités.

Ce fut vers cette époque que l'Istrie et la Dalmatie acceptèrent la domination de la République; jusqu'alors elles n'en étaient que tributaires, bien que la République y envoyât un Magistrat. Dans l'acte de reddition des différentes villes qui se soumirent à cette époque à la République on remarque la demande expresse par les habitants d'être admis comme sujets et d'avoir un gouverneur à leurs propres frais. Le motif qui poussa ces villes à se donner à la République était l'espoir de jour d'une plus grande sûreté, et d'être protégées contre les pirates qui infestaient l'Adriatique.

Cependant Louis XI, roi de France, sur les instances de Grégoire X, se préparait à une nouvelle crosaide. S'étant adressé à la République, il allait conclure une convention par laquelle Venise, moyennant une somme déterminé, lui devait fournir une armée de 15 navires, auxquels il ajoutait pour un an 15 autres navires à ses propres frais. Mais la convention ne fut pas ratifiée car Louis en trouva les conditions trop dures et le prix trop élevé; il eut recours, pour le transport des troupes, à la flotte gênoise.

1275 Lorsque Jacob Contarini fut appelé a succéder à Tiepolo on imposa à son autorité de nouvelles restrictions. Il lui était défendu de recevoir des fiefs, non seulement pour lui même, mais encore pour ses fils, et il fut obligé de renoncer à ceux qu' il avait deja reçus. On décréta qu' il ne pourrait pas s' unir à une femme étrangére sans le consentement du Conseil, pas plus que ses fils et ses neveux; que ni lui, ni aucun membre de sa famille ne pourrait contracter une dette pour plus de huit jours; que de deux en deux mois il se ferait lire les lois relatives á sa charge; et qu' enfin il ne pourrait prendre parti pour personne dans les différents factions politiques.

8. Guerre avec Ancône, Trieste et l'Istrie. – Bataille de Laiazzo et de Curzola entre les Vénitiens et les Gênois.

La supériorité arrogante des Vènitiens sur la mer Adriatique, et les impôts qu' ils mettaient sur
1277 le commerce étranger, poussèrent les Ancônitains à déclarer la guerre à la République, malgré les efforts que le pape avait faits pour maintenir la paix. Une flotte considérable sous les ordres de Jean Tiepolo et de Marc Michiel se rendit dans les eaux d' Ancône; le sort se montra d' abord favorable aux Vénitiens, mais une bourrasque imprévue chassa la flotte au large et en fit sombrer une grande partie. La République marqua d' infamie les deux capitaines et les condamna à payer 100 marcs d' argent chaucun.

1278 L' année suivante, l' Empereur Rodolphe fit cadeau au pape d' une partie de la Romagne, avec la ville d' Ancône. Malgré cela, la République ne se désista point de son entreprise et poursuivit la guerre, avec des alternatives de succès et de revers, jusqu' en 1280.

Plusieurs villes de l'Istrie, et parmi elles Capodistria, s' étaient refusées à payer le tribut qu'elles avaient promis à Venise; mais, quoique soutenues par le patriarche d'Aquileia, elles furent bientôt obligées de se rendre car elles ne purent longtemps résister aux troupes de la République. Les murs de
Capodistria furent démolis et les villes rebelles re- 1279
nouvèlerent le serment de fidélité.

Mais tandis qu'en si peu de temps l'Istrie rentrait dans l'obéissance, la République avait bien de la peine à assujettir l'île de Candie; les rebelles y faisaient la petite guerre; à peine étaient-ils vaincus en un point qu'ils s'insurgeaient en un autre. Cette guerre se continua pendant tout le siècle, et la paix ne se rétablit définitivement qu'en 1305.

Le doge Jacob Contarini s'étant retiré de la vie 1280
publique à cause de son grand âge, Jean Dandolo lui succéda; le premier acte qu'il fit, fut de con-
clure la paix avec les Ancônitains. 1281

Trieste, à l'instigation du Patriarche d'Aquileja, se souleva, envoya des corsaires courir le golfe, et refusa le tribut. Marino Morosini, envoyé par la République pour soumettre les révoltés fut attaqué en même temps par le patriarche d'Aquileia et par le Comte de Goritie; il ne crut possible de résister à tant d'ennemis à la fois et se retira; mais de retour à Venise il fut emprisonné.

Les Triestins s'avancèrent alors jusqu'à Caorle, où ils firent le maire prisonnier; puis ils débarquèrent à Malamocco qu'ils pillèrent.

Une deuxième flotte se montra devant Trieste, qui 1283
ne pouvant plus tenir, prêta serment de fidélité ainsi
que la ville de Pirano. Plus tard la paix fut faite 1285
aussi avec le patriarche d'Aquileia et le comte de Goritie; mais elle ne fut pas de longue durée car, des contestations s'élevèrent au sujet de certaines prétentions du patriarche relativement à Capodistria, Parenzo, Emona, Pirano, Umago, S. Lorenzo, Mon-

1289 tona et Plubino. On prit de nouveau les armes et on se battit avec acharnement jusqu'en 1291, où l'on convint de part et l'autre de s'en remettre à l'arbitrage du pape Nicolas IV; mais le litige n'en continua pas moins jusqu'à la fin du siècle. Les hostilités furent interrompues de temps en temps par différents traités et au commencement du siècle suivant, le patriarche céda provisoirement l'Istrie à la République, en échange d'une redevance annuelle.

La République avait promis à Charles d'Anjou de l'aider d'une flotte considerable dans une entreprise dont le but était de reconquérir Constantinople; mais au moment d'agir, elle s'y refusa, ce qui la
1285 fit excommunier par le Cardinal de Bologne.

Cet état de choses déja si funeste devint pourtant plus triste encore: un tremblement de terre, et une grande inondation occasionnérent des dégats considérables; beaucoup de maisons s'èclourerent et une grande quantitè de marchandises fut dispersée et perdue.

1289 Lorsque Jean Dandolo mourut, le peupe proclama doge Jacob Tiepolo; mais comme on ne voulait point rendre au peuple le droit de nommer le doge, l'élection fut considérée comme non avenue, et on élut dans les formes ordinaires Pierre Gradenigo, maire de Capodistria; Jacob Tiepolo conseilla luimême au peuple de se tenir tranquille et de respecter les lois, et il se retira dans sa villa de Marocco (Mestre).

La domination des chrétiens en Palestine avait cessé vers cette époque, à la suite des pertes de Tolémaïde, de Tyr et de Sidon; les hostilités reprirent alors entre les Vénitiens et les Gênois qui voulaient exclure les premiers du commerce avec Constantinople, tandis que les Vénetiens désiraient leur enlever leurs possessions de Pera et de Caffa.

1294 La guerre s'alluma donc de nouveau, et après plusieurs rencontres insignifiantes, on livra la ba-

taille à Laiazzo. Les Gènois étaient commandés par Nicolas Spinola, les Vénitiens par Marc Basegio. La lutte fut sanglante, mais les Vénitiens furent battus, eurent leur capitaine tué dans la mêlée et perdirent 25 galères. Les Gênois saccagèrent ensuite Canea. La République y envoya Jean Soranzo qui prit Caffa. Plus tard Roger Morosini prenait Péra qu'il détruisit, pour se tourner ensuite contre Constantinople qui s'était alliée aux Gênois et qu'il menaçait d'un pareil sort. Mais sur la prière de de l'Empereur et ses vives promesses de paix et d'amitié, Morosini se retira. La guerre avec les Gênois continua avec un succès plus au moins heureux, jusqu'à ce que l'on en vint à une bataille décisive à Curzola en Dalmatie. André Dandolo avec 1298
ses 95 galéres fut complètement battu par Lamba Doria qui n'en n'avait que 85. Les Chiozzotti firent à cette bataille des prodiges de valeur, mais le sort leur fut contraire. Une petit nombre de navires seulement put revenir à Venise; les Gênois firent 5000 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le célèbre voyageur Marco Polo. Andrè Dandolo même ètait tombé dans leurs mains et de désespoir, il se donna la mort.

La guerre allait ètre poursuivie avec plus d'acharnement encore de part et d'autre; deja quelques navires Gênois étaient arrivés devant Malamocco, et des navires vénitiens avaient pénétré dans le port de Gênes, lorsque Mathieu Visconti, vicaire impérial à Milan, s'interposa et pacifia les deux Républiques, qui signèrent une convention par laquelle l'empe- 1299
reur grec resta exclu de l'alliance des Gènois.

Se prévalant de cette cause, la République irritée de ce que l'empereur grec paraissait oublier ses obligations envers elle-même, envoya en Orient Belletto Giustinian avec 28 galéres. Il debarqua avec ses troupes près de Constantinople, dont il dévasta et incendia les environs. Les Grecs durent se soumettre et signèrent en 1302 une trêve de 10 ans.

9. La « Serrata du Grand Conseil ». – Constitution dé l'etat. – Marco Polo. – Le Fondaco dei Tedeschi.

Durant le cours de ces évènements l'aristocratie allait de plus en plus gagnant du terrain; les votes pour les élections au Grand Conseil étaient tombés à diverses reprises dans les mêmes familles; les plus puissantes désignaient d'avance les personnes à élire, qui devenaient ainsi dans leurs mains des instruments actifs de leur ambition.

Le nombre des membres du Grand Conseil variait presque continuellement, et lors des dernières élections en 1296 il était de 210. Cependant le doge ètudiait assidûment une réforme de cette institution; en 1297, on proposa, et deux années après on approuva une loi qui fut appelée *Serrata del Gran Consiglio*. En vertu de cette loi, les citoyens de la République se trouvaient distribués en trois classes: celle des hommes nouveaux qui n'avaient jamais siégé dans le Grand Conseil, et dont les aïeux n'y avaient jamais été admis; — celle des personnes dont les aïeux avaient été élus au Grand Conseil, — et enfin celle de ceux qui en'étaient déja membres et dont les aïeux l'avaient été aussi. Les individus de la première classe ne pourraient dorénavant être admis au Conseil que par faveur; — ceux de la deuxième classe étaient déclarés éligibles au fur et à mesure que les élections se succédaient; — ceux de la dernière avaient plein droit d'être élus. De cette façon le Conseil devint une assemblée choisie, mais non limitée, car le nombre des Conseillers atteignit même le chiffre de 1671.

Le *Grand Conseil* nommait les magistrats, delibérait dans les questions politiques, et dans toutes celles qui avaient trait aux lois, aux faveurs, aux alliances, à la paix, aux impôts ecc. — il était aidé

dans ces travaux par le Conseil des Pregadi, ou Sènat, par la Quarantia et par les autres Magistrats.

Le petit Conseil, ou Conseil du Doge, était toujours formé de les citoyens, qui partageaient avec le doge la charge de présider le Sénat, et composaient, avec les trois chefs de la Quarantia la *Serenissima signoria.* Ce comité présentait les lois au Grand Conseil et recevait les requêtes adressées au doge; c'est à lui et au doge qu'était confiée l'exécution des lois faites par la Quarantia, mais ou pouvait cependant en appeler au Grand Conseil. Chaque conseiller restait en charge un an.

Le Conseil *dei Pregadi* ou Sénat se composait de 60 membres élus par le Grand Conseil pour un an. Il était présidé par le doge et par les 6 conseillers; c'est de lui que relevaient les affaires de commerce, dans les rapports des citoyens entre eux comme dans ceux qu'ils avaient avec les autres peuples; il armait les navires, pourvoyait aux forteresses, à l'arsenal, expédiait les affaires relatives à la paix et à la guerre, et nommait les ambassadeurs.

Le Conseil fut plus tard augmenté de 20 membres, choisis parmi la noblesse, et chargés d'expedier les affaires de la plus grande importance; ces 20 membres furent portés plus tard au nombre de 40 et même à 60.

Une des attributions de la *Quarantia* était de juger en dernière instance les procès civils et criminels; elle prenait aussi connaissance des affaires publiques qui allaient être discutées par le Grand Conseil; elle avait la surveillance de la Monnaie, recevait les ambassadeurs, rédigeait le projets de lois qu'elle soumettait ensuite au Grand Conseil, et examinait les plaintes des villes soumises à la République.

A cette époque déja, les dénonciations étaient *avouées* ou *secrètes*, et quoique la coutume des *Jugements de Dieu* n'eût jamais été introduite dans

la Rèpublique, on y faisait cependant usage de la torture; on employait la corde et le feu.

Nous avons dit plus haut que Marco Polo se trouvait parmi les prisonniers faits par les Gênois à la bataille de Curzola. Son père et son oncle avaient été voyageurs intrépides; l'amour et les intérèts de leur commerce les avaient conduits à Constantinople (1260), d'où ils s'étaient rendus à Soldachie et dans la Tartarie, et plus tard en Chine, où il se présentèrent à Cubilai qui y régnait à cette époque. Pourvus de lettres de reccommandation pour le Pape, ils repartirent pour l'Europe, et arrivés à Venise, prirent avec eux le petit Marco. Munis de lettres du Pape, ils partirent tous de nouveau en Chine, où l'empereur les reçut cordialement; le jeune Marco fut ensuite envoyé en qualité d'ambassadeur en différents pays; il fut enfin nommé Gouverneur et comblé d'honneurs et d'immenses richesses pour les services importants qu'il avait rendus en temps de paix et de guerre. En 1295 les Polo s'en renvinrent à Venise.

Les Gênois remirent Marco en liberté dès que la paix fut conclue avec les Vénitiens.

La prospérité toujours croissante du commerce avait attiré à Venise un grand nombre d'étrangers. C'est alors que fut commencée la construction du *Fondaco dei tedeschi*, édifice affecté à l'habitation des marchands allemands et au dépôt de leurs marchandises. Les Arméniens avaient aussi un quartier à eux, la *Ruga Giuffa* à Santa Maria Formosa; — et il en était de même pour les Lombards et les Toscans. Le *Fondaco dei Turchi* et le *Ghetto* ne furent établis que beucoup plus tard. Des lois sévères avaient été promulguées contre l'usure, et un magistrat spécial appelé *Piovego* ou *del Publico*, veillait à ce qu'elles fussent observées; ce même Magistrat avait encore la surveillance des biens de la République, terres, marais, eaux, édifices etc.

XIV.me SIÈCLE.

1. Conspiration de Marino Bocconio. – Guerre avec Padoue et Ferrare. – Son issue malheureuse. – L'interdit.

La guerre avec le Gênois venait à peine de finir, lorsque un vif mécontentement se manifesta parmi le peuple au sujet de la loi de la *Serrata* du Grand Conseil, qui lui ôtait toute participation à l'administration de la chose publique. Dans le but d'annuler 1300
cette réforme, on ourdit un complot, à la tête duquel se trouvait Marco Bocconio, qui ne sut point conduire les choses assez habilement pour réussir. La cospiration fut en effet découverte, et Bocconio fut emprisonné, puis pendu avec dix autres conjurés, entre les deux colonnes, prés de la porte du Palais Ducal. Les autres conspirateurs furent bannis et le Grand Conseil promulgua une loi par laquelle il devenait encore plus difficile aux hommes nouveaux d'être admis à ce Conseil. La tranquilité fut rétablie, mais le mécontentment n'était que comprimé et n'attendait qu'une occasion pour se montrer de nouveau.

Pour protéger leurs salines, les Padouans avaient èlevé un fort à Petadibò. La République s'y opposa et l'on en vint aux armes. On combattit sans succès jusqu'en 1304; mais grâce à l'intervention 1304
de Trévise et d'autres villes, la paix fut signée, à la condition que de part et d'autre touts les travaux de défense seraient démolis.

Vers cette même époque, on pacifia de l'île de 1305
Candie. 1306

Charles de Valois avait envoyé à Venise des ambassadeurs afin de conclure un traitè pour récon- 1307
quérir Jérusalem. Il fut conclu en effet, mais plus tard, Charles mit des obstacles à son éxécution, et la République, engagée déjà dans la guerre de Ferrare, laissa tomber le projet.

La ville de Ferrare, qui était à cette époque au pouvoir de Azzo VIII, Marquis d'Este, était assiégée par les Bolonais, les Véronais et les Mantouans. Azzo s'adressa à la République pour en avoir du secours; il l'obtint facilement et put ainsi se dé-
1308 faire de ses ennemis. A la mort de Azzo, la guerre recommença. Ce prince s'était nommé pour successeur le jeune Folco, fils de Fresco son fils naturel, et avait ansi exclus de la succession ses propres frères François et Albrandino. Fresco rechercha l'appui des Vénitiens, tandis que François sollicitait celui du pape Clément V, en lui offrant de reconnaitre son droit de domination sur Ferrare. Fresco haï par le peuple, dut se retirer en livrant la ville aux Vénitiens. Le pape qui avait accepté les offres de François et envoyé quelques troupes, intima à la République l'ordre de sortir, non pas de la ville que les troupes du pape avaient déjà occupée, mais du Castel Tebaldo que Fresco avait laissé aux Vénitiens; ceux-ci commencèrent au contraire le siège de la ville. Le pape fut obligé d'en venir aux pourparlers; il alla même jusqu'à proposer à la République de recevoir Ferrare comme fief et de lui payer une redevance annuelle de 20000 ducats, somme supérieure aux revenus de la ville. Mai la République se refusant à toute négociation, les Légats du pape excommunièrent la ville et le gouvernement.

A la suite d'un long débat qui eut lieu au sein du Grand Conseil, divisé en deux partis opposés, l'avis de résister au pape prévalut; mais ce désaccord, en s'étendant à toute la population se changea en discorde, et fut une cause de querelles et de meurtres. Cependant Ferrare, lasse de lutter, accepta un accommodement, en veru duquel, tous les droits du pape réservés, elle aurait un *Maire* vénitien et abandonnerait à la République le Castel Tebaldo.

Mais la paix ne dura que fort peu de temps; Ferrare recommença les hostilités. A Venise on créa

un Junte pour traiter les affaires de Ferrare. Cepen- 1309
dant le pape renouvela l'excommunication, délivra les sujets du serment de fidélité, et annula tous les traités conclus avec les Vénitiens. Il s'en suivit que tout commerce cessa; les biens des Vénitiens à l'étranger furent confisqués, et les navires pillés.

Mais la République ne se désista pas pour cela. La guerre fut continuée, mais une terrible peste la rendit plus désastreuse encore, en décimant les troupes de la République. L'armée ennemie pendant ce temps s'était acrue des milices d'une croisade prêchée par le cardinal Arnaldo Pelagrua, et put ainsi reprendre Castel Tebaldo; les troupes vénitiennes furent massacrées, et sa flotte dispersée.

Les Vénitiens n'insistèrent pas plus long-temps; leur commerce souffrait trop de l'interdit. Ils en- 1311
voyèrent des ambassadeurs à la Cour de Rome qui, après de longues négociations, purent obtenir une armistice, avec la permission de trafiquer librement avec Ferrare.

2. La conspiration de Bajamonte Tiepolo. – Le Conseil des X.

Les Quirini, parents des Tiepolo, avaient commencé à nourrir de la rancune contre le doge Gradenigo, dès le jour où il avait été éleu à la place de Jacob Tiepolo (1289). A l'occasion de la guerre de Ferrare, les Quirini partisans du Pape, s'étaient mis à la tête du parti guelfe, tandis que Gradenigo représentait nécéssairement le parti gibelin. Lorsque la République fut mise en interdit; ces haines, comme on l'à déjà vu, s'aigrirent tellement qu'elles furent sur le point de dégénérer en guerre civile. Les batailles et les meurtres étaient très-fréquents, et dans une mêlée entre les Dandolo et les Tiepolo un de ces derniers fut blessé. Il fut alors défendu de porter

des armes sur soi ; mais cette précaution même fut cause d' un autre mal ; Marc Morosini, *signore di notte*, voulant s' assurer qu'un Quirini n' avait point d'armes sur lui, se dirigea vers lui pour le fouiller; il fut naturellement repoussé et jeté par terre, mais cet évènement fit naître un tumulte assez sérieux.

D'un autre côte, Baiamonte ou Boëmonde Tiepolo, fils de Jacob, neveu du doge Laurent et beau-fils de Marc Quirini, avait été condamné à rendre une somme d' argent qu' il s' était appropriée en plus de ses appointements.

1310 Marc Quirini se mit à la tête de tous les mécontents et ourdit un complot contre le doge Gradenigo que l' on accusait de haïr le peuple, d' avoir défendu la loi de la *serrata del Gran Consiglio* et d' avoir toujours parlé en faveur de la guerre si désastreuse de Ferrare. Marc s' associa même dans la conspiration son beau-fils Bajamonte, auquel à cause de sa popularité et de son courage, fut confiée la direction de l' entreprise. Jacob Querini essaya en vain d' en détourner ses adhérents, et lorsque il partit pour Constantinople en qualité d' ambassadeur, la conjuration éclata.

Le dimanche, 15 juin 1310, à la pointe du jour, les conjurés sortirent du palais Quirini en criant *mort au doge*. Ils étaient divisés en deux escouades conduites, l' une par Marc Quirini, l' autre par Bajamonte Tiepolo. La première se rendit sur la place par le *Rialto*, le pont du *Lovo*, la calle dei *fabbri* et le pont *de' Dai* (appelé du *malpasso*).

Mais le doge avait déja été averti par Marc Donato, l' un des conspirateurs qui, aprés avoir prêté la main aux preparatifs, s' était retiré et avait trahi les siens. Aussi, lorsque Quirini arriva sur la place, il se vit attaqué par les milices de la République ; les révoltés n' eurent plus qu' à prendre la fuite, mais plusieurs d' entre eux y perdirent la vie, et de ce nombre furent Marc Quirini et un des ses fils.

L'autre bande des conjurés, guidée par Bajamonte Tiepolo, s'avançait du côte de la Merceria. A St. Julien eut lieu la rencontre avec les soldats de la République. Après un combat assez court, les révoltés furent également mis en déroute, et obligés de se retirer au delà du Rialto, où le pont, qui était encore en charpente, fût coupé. Bajamonte se retrancha dans les maisons.

En même temps le doge envoya des troupes contre Badoer que les conjurés avaient chargé de rassembler des forces à Padoue, et qui ne put arriver à temps, à cause d'une forte bourrasque. Il fut en effet rencontré, battu et fait prisonnier.

Antonin Dandolo et Baudouin Dolfino furent alors chargés d'attaquer les rebelles au delà du Rialto; mais Bajamonte, cédant aux sollicitations de Philippe Belegno, l'un des Conseillers du doge, voulut bien transiger et on convint que Tiepolo et ses amis seraient relégués au delà de Zara pendant 4 ans. Badoer et quelques autré furent condamnées à mort.

Le délateur, Marc Donato, fut admis, avec tous ses descendants aux Grand Conseil. Une femme, qui pendant l'émeute avait donné la mort à l'enseigne de Bajamonte, en lançant de sa fenêtre un mortier de pierre, obtint le privilège d'exposer à sa fenêtre le drapeau de St. Marc, et on lui promit qu'à l'avenir le loyer de la maison qu'elle habitait (1) ne serait jamais augmenté.

On démolit la maison de Bajamonte Tiepolo à St. Augustin et l'on déclara jour de fête le jour St. Vito (15 juin).

En cette occasion on publia une foule de lois tendant à garantir la sécurité publique qui était alors très-menacée; ce fut dans cette même circonstance que l'on créa le fameux Conseil des Dix qui était

(1) Cette maison est située dans le Merceries, Calle del Cappello N. 150 rouge.

chargé de veiller à la sécurité de l'Etat et des citoyens. Il ne fut d'abord institué que pour quelques mois, car il était considéré comme une magistrature exceptionnelle créée pour des besoins exceptionnels, mais il fut ensuite prorogé pour 5 ans puis pour 10, et il devint enfin permanent (1335).

Bajamonte, qui s'était refugié sur le continent, chercha à rassembler des forces pour abattre la République, mais ayant échoué dans son dessin, il finit par se retirer en Dalmatie, où, poursuivi de bourgade en bougarde, il finit sa malheureuse vie.

3. Guerre avec la Dalmatie. – Autre conspiration. – Guerre avec le Patriache d'Aquileja.

1311 Lorsque Pierre Gradenigo mourut, l'interdit n'avait pas ancore été levé, et la ville de Zara s'était de nouveau révoltée. On désigna, pour succéder à Gradenigo, Etienne Giustinian qui s'y refusa et entra dans un monastére. On élut à sa place Marino Zorzi.

Son premier soin fut de pacifier la Dalmatie, où il envoya une flotte sous les ordres de Belletto Giustinian. L'issue de l'expédition fut malheureuse; les troupes de Venise eurent les dessous et Giustinian fuit pris et tué.

1312 Sur les entrefaites le doge Zorzi mourut; son successeur fut Jean Soranzo qui s'était dejà rendu célébre en enlevant Caffa aux Gênois. En Dalmatie, il poursuivit la guerre, qui tout d'abord laissa peu d'espoir de succès, mais qui se termina pourtant
1313 victorieusement pour la République. Après la chute de Zara, les villes de Traù, Spalatre et Sebenico rentrèrent également dans l'obéissance.

Dans cette même année, Clément V leva l'interdit lancé contre Venise au sujet de la guerre de Ferrare; le commerce vénitien redevint libre et reprit l'importance qu'il avait toujours eue par le passé.

Cependant la République ne cessait pas de veiller à sa propre sécurité intérieure; en 1318 elle avait 1318
enfin forcé Trévise à éloigner Bajamonte Tiepolo
qui s'y était réfugié, en 1322 elle faisait condamner 1322
au dernier supplice Etienne Manolesso parcequ'il
avait eu une entrevue avec Tiepolo; et en 1328 elle 1328
découvrait une nouvelle conspiration qui conduisit à l'échafaud Jacob Marino et Castaldo Barozzi.

Les Vénitiens n'avaient pas déposé les armes; car, les Gênois ayant capturé des navires marchands vénitiens, on envoya contr'eux Giustinien Giustiniani qui les força à rendre les navires et à payer les frais de l'expédition.

Le doge Soranzo conclut un grand nombre de traités de commerce; ce fut entr'autres avec le roi de Sicile, avec Milan, Bologne, Brescia, Côme, Recanati, Gorizia, avec la Hongrie, les Flandres, l'Angleterre, l'Empire d'Orient, Tunis et la Perse. On conçoit aisément par cette énumeration quelle était à cette époque l'activité de la République et de ses citoyens.

Sous le gouvernement de ce doge, Venise vit arriver de Lucque un grand nombre d'ouvriers distingués dans le soieries; leur quartier était situé dans la *Calle della Bissa* à St. Barthélemi. — L'industrie des glaces étamées fut aussi introduite à Venise vers cette époque. La ville était riche, puissante et florissait de plus en plus; elle comptait jusqu'à 200000 habitants.

A la mort de Jean Soranzo, François Dandolo 1329
surnommé *Cane*, fut appelé à lui succeder. Les appointements annuels du Doge furent alors portés de 4000 à 5200 livres; on croit que l'invention du nouveau diadème du doge, appelé *corno ducale*, ne date que de cette époque; dans ce temps là on faisait prêter serment même à là femme du doge pour ce qui la regardait personnellement.

Les villes de Pola et de Valle en Istrie s'étant

données à la République, provoquèrent ainsi de nouvelles querelles entre le Patriarche d'Aquileja et Venise. On prit les armes; Giustinien Giustiniani pilla plusieurs navires du Patriarche qui se trouvaient dans le golfe de Quarnero, puis il défit tout-à-fait son armée. Pola, Valle et d'autres villes furent cédées à Venise moyennant une certaine redevance.

L'île de Candie se révolta de nouveau, mais on envoya contre elle Pierre Zeno qui la pacifia et enleva plusieurs navires aux Turcs qui commençaient déjà à inquiéter le commerce sur la Méditerranée. Le pape Jean XXII avait même, afin de combattre la puissance toujours croissante des Turcs, prêché une nouvelle croisade; les Vénitiens étaient résolus à y prendre part lorsque la mort du pape fit
1334 avorter ce projet.

4. Guerre avec Mastino della Scala. – Trévise tombe au pouvoir de la République. – Guerre de Zara.

Pendant ce temps, de grands changements eurent lieu sur la Terre-ferme. Les seigneurs della Scala s'étaient emparés de Lucque, de Vicence, de Vérone, de Parme, de Padoue, de Feltre, de Bellune et d'autres territoires. Rendu orgueilleux par tant de conquêtes, Mastino della Scala entreprit d'inquiéter la République de Venise. Il imposa des taxes sur les domaines qu'elle avait à Trévise et Padoue, surchargea d'impôts les barques qui navi-
1336 guaient sur le Po et fit ériger le fort de Petadebò qui avait été cause déja quelque temps auparavant, de querelles avec les Padouans.

Tout essai d'accommodement échoua, et l'on prit les armes; la République comptait parmi ses alliés les Florentins, Azzone Visconti seigneur de Milan, Obizzo d'Este marquis de Ferrare, Louis Gonzaga de Mantoue, Charles de Boème, et Pierre de

Rossi à qui Mastino avait enlevé la ville de Parme. On donna à ce dernier le grade de commandant en chef des troupes; elles furent toutes rassemblées à la Motta dans le Frioul, et se jetèrent de là sur Padoue, qu'elles assiégèrent; de victoire en victoire, elles poussèrent leurs opérations jusqu'à Trévise.

Padoue fut abandonnée aux Vénitiens par Mar- 1337
silio de Carrare, ancien seigneur de cette ville, et Albert, frère de Mastino della Scala, fut fait prisonnier. La République confia le gouvernement de la ville à Marsilio même. Este, Montagnana et Cittadella tombèrent, elles aussi, au pouvoir des confédérés, pendant que Scaligero perdait Brescia et Bergamo qui s'étaient rendues aux Visconti.

Feltre et Bellune étaient tombées a leur tour, et Roland de Rossi, qui avais pris le commandement des troupes, à la place de son frère Pierre mort peu de temps avant à Monselice, se prèparait a menacer Luque.

Les choses allant au plus mal, Scaligero se ré- 1338
solut à demander la paix. Il signa un traité, par le- 1339
quel il s'engageait à céder Pescia, Buggiano, Colle et Altopascio à Florence; Trévise, les territoires de Castelbaldo et Bassano à la République, qui abandonna les derniers à Ubertino de Carrara; il promettait en outre de réparer tous les dommages qui avaient été faits avant la guerre. Feltre et Bellune passaient aux Princes de Bohême et de Carintie. Il ne restait aux Scaligeri que Vérone, Vicence, Parme et Lucque.

La République entra en possession de Trévise où elle envoya Marc Foscarini en qualité de Recteur, et Jacob Trévisan avec la charge de Capitaine. Les alliés de Venise, c'est-à-dire les Este, les Carrare, les Gonzague, ainsi que les Scaligeri furent inscrits au livre de la noblesse vénitienne.

En cette même année mourut Dandolo, à la place duquel on nomma Barthélemi Gradenigo. On mit

alors de nouvelles restrictions au pouvoir du doge; il lui fut défendu de renoncer à sa charge sans le consentement de ses Conseillers et du Grand Conseil, et même de porter des habits de deuil dans les occasions solennelles.

Ce doge vit se succéder, pendant son administration, deux terribles inondations. La première, en 1340, faillit submerger la ville toute entière; la seconde, l'année suivante, ne fut pas moins désastreuse.

André Dandolo surnommé Cortesia ou Conte di Virtù, l'auteur des Chroniques de Venise, fut appelé à succéder au doge Gradenigo.

Une ligue se forma alors entre Venise, le pape Clèment VI, le Roi de Cypre et le Grand Maître de Rhodes afin de s'opposer aux invasions des Turcs. La victoire sourit aux alliés, Smyrne fut prise et la flotte turque incendiée. Peu de temps après la ligue se rompit, et Smyrne fut reprise par les Turcs: mais les Vénitiens signèrent avec l'Egypte des traités par lesquels leur commerce acquit une importance encores plus grande.

Cependant Zara, avec l'aide de la Hongrie, s'était soustraite de nouveau à la domination de la République. Pierre Canale et Marino Faliero furent chargés de soummetre la ville rebelle. La guerre fut
1346 longue et sérieuse, mais à la fin les Hongrois furent si bien battus que Zara retomba aux mains des Vénitiens, et jura, (pour la septième fois sélon quelques historiens), fidélité et obéissance à la République.

5. Guerre avec les Gênois. – Bataille du Bosphore et de Lòiera.

Dès les dernières années du XIII siécle les Vénitiens et le Gênois avaient établi des comptoirs dans la presqu'île de Crimée, où florissait le commerce des pelletteries les plus recherchées. Nous avon déjà

vu en 1296 les Gênois et les Vénitiens prendre les armes, et ne les déposer qu' après la destruction des comptoirs. Les Gênois ne se tinrent pas pour battus cependant, et dès ce moment les deux peuples ne cessèrent de rivaliser en tout ce qui pouvait leur procurer de plus gros bénéfices. Dans le but de prévenir des querelles sérieuses, on signa, en 1342, un traité; mais peu après, Gênois et Vénitiens se virent depouillés, massacrés et mis enfuite par les habitants. Le danger commun rapprocha les deux républiques rivales, qui s' allièrent entre elles contre les Tartares avec lesquels tout trafic fut dès lors interdit: les Tartares commencèrent bientôt à ressentir 1345
les fâcheuses consèquences de cette détermination. Cependant cela ne laissait pas de nuire aussi aux Gênois et aux Vénitiens; ce qui donna naissance à un commerce de contrebande, qui amena des querelles suivies de quelques actes de piraterie de la part des Gênois. La République envoya à Gênes Marino Faliero afin de se plaindre de ces faits; mais dans l' intervalle Scio était prise par les Gênois pendant que les Vénitiens s' occupaient eux aussi de cette même entreprise. La supériorité de la République de Gènes en Orient était désormais un fait 1347
avéré, et la République de Venise, afin de l'abattre, signait des conventions avec les Tartares et se préparait à lui faire la guerre à outrance.

Mais une terrible tremblement de terre, qui ren- 1348
versa un grand nombre de maisons et d' églises, puis la fameuse peste qui à cette époque porta la désolation et la mort dans toutes les contrées de l' Europe et enleva les trois cinquièmes de la population de Venise, suspendirent toute pensée belliqueuse. Tirant profit de ces désastres, la ville de Capo d'Istria se révolta, chassa le maire Marc Giustinian et en brûla le palais. La République réoccupa bientôt la ville et châtia sévèrement les chefs de la rébellion.

Avant de reprendre les hostilités contre les Gênois, la République signa un traité de paix avec le roi de Hongrie avec qui elle avait interrompu toute relation depuis qu' en 1346 il avait favorisé la révolte de Zara; elle força le comte Albert de Goritie à lui faire ses excuses pour les dommages et les ennuis qu'il avait causés aux Vénitiens; elle décréta
1350 un emprunt public et nomma une *Giunta dei savii;* ayant ainsi pourvu à sa sécurité au dedans comme au dehors, la République envoya contre les Gênois une flotte sous les ordres de Marc Ruzzini. La rencontre eut lieu à Négroponte, et les Vénitiens eurent le dessus; mais peu après arriva une autre escadre gênoise qui brûla la ville, et captura bon nombre de navires vénitiens.

Venise s' alia alors avec Pierre, roi d'Aragone,
1351 et avec Jean Cantacuzeno empereur d'Orient; puis elle envoya une flotte considérable sous les ordres de Nicolas Pisani, qui prit d'abord plusieur bâtiments gênois, et se replia ensuite sur Négroponte
1352 qu' il savait menacé. Mais l' année d' après, eut lieu dans les eaux du Bosphore une bataile sanglante où prirent part aussi les Grecs et les Aragonais. La victoire finit par rester aux Gênois, quoique ils eussent souffert aussi des pertes considérables.

Pisani reçut bientôt des secours, et se mit à cou-
1353 rir les mers. Enfin une sanglante bataille fut livrée à Loiera, dans les eaux de la Sardaigne par les flottes vénitienne et catalane à la flotte gênoise, conduite par Grimaldi; cette dernière fut complètement défaite et dispersée; apres un tel revers, la République de Gênes se vit forcée de se livrer à Jean Visconti, seigneur de Milan à condition qu'il l'aiderait à combattre les Vénitiens. Mais ces derniers ne manquèrent point de puissants alliés: Cane della Scala, les Marquis de Ferrare et de Mantoue, les seigneurs de Padoue, de Faenza et le Roi de Bohême s'unirent à eux: Visconti effrayé de cette im-

posante ligue sollicita la paix, par l' intermédiaire de François Pétrarque; mais elle lui fut refusée.

Les Gênois cependant avaient armé une autre flotte qu' ils envoyèrent dans l' Adriatique, oû elle pilla et dévasta le littoral et les îles que les Vénitiens y possédaient, malgré les quelques navires que ces derniers y avaient expédies à leur secours. Mais le capitaine gênois, Pagano Doria, fut assez habile pour se soustraire à toute porsuite et continua à inquiéter la Dalmatie et l' Istrie.

Afin de protéger la capitale contre tout danger, on nomma Capitaine Paul Loredan, qui fut ainsi chargé de veiller sur la ville; on barricada avec des chaînes le port du Lido, et l' on fit un nouvel appel a toute la population capable de porter les armes.

Mais la mort du doge Andrée Dandolo vint détour- 1354
ner un peu les esprits de leurs pensées belliqueuses.

6. Destruction de la flotte vénitienne. – Conspiration et mort du doge Marino Faliero.

On mit encore de nouvelles restrictions au pouvoir du doge; on décida qu' il ne pourrait plus dorénavant donner audience ni aux ambassadeurs ni aux orateurs, qu' en présence de 4 conseillers et de 2 chefs de la Quarantia; et il lui était défendu de vendre ses créances ou de céder ses dettes.

Le nouvel élu fut Marino Faliero, qui avait dejà occupé plusieurs charges importantes, vieillard de soixante seize ans remarié avec Ludovica Gradenigo et père de deux enfants, Lucie et Pinola.

Faliero continua la guerre avec Gênes. Elle ne fit que traîner d' abord sans résultats définitifs. L'approche de l' hiver obligea la flotte vénitienne, conduite par Nicolas Pisani, à se rendre a Portolungo, vis-à-vis de l' île de Sapienza, pour hiverner. Pagano Doria qui la suivait de près, l' atteignit à l' impro-

viste et la força à livrer bataille. En quelques heures, l'armée vénitienne fut totalement défaite.

Un si grand malheur jeta Venise dans la consternation; ou craignait que les Gênois enhardis ne pénétrassent dans la lagune. Au chagrin causé par ce désastre s'ajoutaient les menaces du roi des Hongrois, prêt à envahir de nouveau la Dalmatie, et la faveur dont les Gênois jouissaient, particulièrement auprès de Jean Paleologue, qui devait à leur aide puissante d'être monté sur le trône d'Orient.

Mais comme si quelque chose manquait encore à la ruine complète de Venise, ou découvrit une conspiration ourdie par le doge lui-même, dans le but de transformer la République en une Principauté absolue.

Il y avait à peine sept mois que Faliero était au
1355 pouvoir, et l'on célèbrait le jeudi gras; le doge avait convié à un festin une troupe de gentilshommes et de dames, et pendant que la gaieté était à son comble, un jeune homme, appelé Michel Steno, se permit une telle liberté avec la femme du doge, ou, suivant d'autres, avec une de ses demoiselles, que Faliero se vit forcé de le faire chasser de la salle. Steno, pour se venger de cet affront, écrivit sur le siège du doge, dans la salle du Conseil les mois suivants: *Marin Falier dalla bella mujer, altri la gode e lu la mantien* (Marino Faliero a une belle femme qu'il nourrit, pendant que les autres s'amusent avec Elle). L'auteur de cet écrit fut bientôt découvert, condamné à la prison pour six mois et à l'exil pour deux ans. Faliero trouva trop légère cette punition d'une injure qui lui était personnelle, a lui chef de la République; indigné contre les nobles, il songea à se venger.

Quelques jours après, un certain Marc Barbaro, patricien, se querella à l'Arsenal avec l'Amiral Etienne Ghiazza, surnommé Gisello, le frappa au visage et lui fit une égratignure. L'amirail se présenta

au doge pour lui demander justice. Ils se comprirent alors l' un l' autre, et mûs par leur haine commune contre les patriciens, ils conçurent le projet d' une conspiration ayant pour but d' abattre la noblesse et de faire proclamer Faliero seigneur de Venise. On appela tout d' abord à prendre part au complot Bertucci Faliero, neveu du doge, Philippe Calendario, architecte, et son beau-père Bertucci Isarello de la marine. En peu de temps, les conjurés se trouvèrent en nombre suffisant pour tenter l'entreprise. Le 15 avril était déja fixé pour l'exécution du complot; tous les ordres avaient été donnés, lorsque deux des conjurés, Beltrame et Nigro, révélèrent le secret au Conseil des X. Les premiers soupçons tombèrent sur le doge, car les deux délateurs n' étaient pas bien au-courant de la manière dont la conspiration avait pris naissance; le Calendario et plusieurs autres ayant été arrêtés, confirmèrent les Dix dans leur supçons. La ville s' arma, de sérieuses précautions furent prises et l' on ouvrit une enquête criminelle. Philippe Calendario, Bertucci Isarello et quelques autres furent condamnés a mort et pendus aux fenêtres du palais, à partir de celle dont l' arcade est soutennue par deux colonnes en marbre rouge, et d' où le doge avait coutume d' assister à la fête du jeudi gras. Bertucci Faliero fut condamné à l' exil perpétuel.

Le doge, interrogé par le Conseil des X et par un Comité de 20 nobles, avoua tout, et fut condamné à être detrôné et décapité; l' exécution eut lieu au sommet du grand escalier de pierre (qu' il ne faut pas confondre avec celui des Géants), où les doges recevaient le *Corno ducale*. Il mourut le 17 avril 1355, demandant pardon au peuple et louant la justice qui allait être faite. Son effigie fut rayée de la serie de celles des autres doges. A la place de son portrait l'on peignit un voile noir avec ces simples mots: *Hic est locus Marini Faletri decapitati pro criminibus.*

M. Selvatico rapporte que l'on a tout récemment ouvert, sous le vestibule de la Chapelle de la Madone de la Paix à SS. Jean et Paul, un sarcophage renfermant un squelette humain tenant sa tête entre ses genoux. C'étaient probablement les restes de Faliero; l'urne a été convertie depuis en évier. Elle est maintenant au Musée.

Ainsi qu'elle l'avait fait après la conspiration de Bajamonte Tiepolo, la République récompensa les délateurs; Beltrame ne fut toutefois pas satisfait de sa pension annuelle de 1000 ducats; il ne cessait de décrier le gouvernement et de manifester d'étranges prétentions. Il ne réussit qu'à se faire jeter en prison, d'où il fut envoyé en exil à Raguse; il y fut tué par un des conjurés qui se vengea ainsi de la délation.

7. Guerre avec les Hongrois. – Paix humiliante. – Guerre de Candie. – Soumission de l'Ile.

Quatre jours après l'exécution de Faliero, on élut son successeur Jean Gradenigo. Ce Doge tâcha de mettre un terme à la guerre qui durait depuis si longtemps avec les Gênois, et il réussit en affet à conclure un traité de paix avec Gênes et avec le Duc de Milan. Nicolas Pisani fut privé de la charge de capitaine général et condamné à un an de prison.

Venise commençait à se remettre des malheurs qui l'avaient accablée; une nouvelle flotte armée allait bientôt sortir de son port, et le commerce recouvrait son activité; mais la paix ne fut guère de longue durée. Le roi de Hongrie Ludovic, secondé par le comte de Goritie et le patriarche d'Aquileja, envahit la Dalmatie, et à la tête d'une puissante armée menaçait l'Italie. Il entra dans le Frioul, et
1356 après avoir occupé Sacile et Conegliano, il poussa jusqu'à Trévise.

Les choses en étaient là lorsque le doge mourut. Son successeur Jean Delfino, se trouvait juste-

ment alors occupé à la défense de Trévise. Le roi Hongrois refusa au nouveau doge un saufconduit pour qu' il pût passer librement à travers ses milices et s' en retourner à Venise.

Delfino fit alors une sortie avec des forces suffisantes et put se rendre à Mestre et de là passer dans la capitale.

Pendant ce temps les Carrare de Padoue s' étaient ralliés aux Hongrois contre la Rèpublique. Le maire Marino Morosini fut rappelé de Padoue ; on défendit toute relation commerciale avec cette ville, et l' on envoya Marc Giustinian ravager son territoire.

La guerre cependant devenait désastreuse pour Venise. Serravalle et Asolo étaient tombées, Ceneda s' était révoltée, et dans Trévise même, il se formait un gros parti contraire à la République.

Innocent VI qui nourrissait l' espoir de pousser Venise à faire la guerre aux Turcs, s' efforça de fléchir le roi de Hongrie, jusqu' à ce qu' il en obtint
une trêve de 5 mois ; cependant on maintint la dé- 1356
fense de tout commerce avec les Carrare.

Mais au bout des cinq mois, la guerre recom-
mença et fut poursuivie avec peu de succès. Traù, 1357
Spalato, et ensuite Zara étaient tombées aux mains des Hongrois. Trévise résistait encore, mais elle était à bout des forces, car les Vénitiens avaient été battus dans une sortie à Narvesa.

Poussée par ce triste états de chosès, Venise envoya des ambassadeurs au Roi Ludovic de Hongrie pour solliciter la paix. Le roi y consentit, mais
à ces dures conditions : que Venise céderait la Dal- 1358
matie et renoncerait à toute sorte de droit et de prétentions sur ce pays ; qu' on lui rendrait en échange les lieux occupès par le roi de Hongrie, le patriarche d' Aquileja et les comtes de Goritie, tant sur le territoire de Trévise qu' en Istrie.

La République, aprés beaucoup d' hésitation, se vit forcée de souscrire aux pretentions du roi Ludo-

vic. La paix, quoique fort humiliante pour les Vénitiens, fut signée.

On fit aussi la paix avec les Carrare, mais peu de temps après, les querelles recommencèrent, au sujet de deux forts qu'ils avaient élevés, l'un sur le Canal du Bacchiglione conduisant à Chioggia, l'autre sur le canal de la Brenta conduisant à Venise. Les Vénitiens opposèrent à ces forts un chateau qu'ils construisirent à St. Hilaire de Lizza-Fusina, mais les Carrare en firent un suiet de plaintes, prétendant que l'emplacement du châteaut était à eux;
1360 la querelle s'envenima à tel point que l'on craignit un moment qu'elle n'engendrât la guerre, mais heureusement Carrare préféra traiter.

Sous le doge Delfino, on poursuivit les travaux du Palais ducal et l'on construisit en pierre le pont de la Paglia.

1363 A Delfino succéda Laurent Celsi, capitaine du Golfe, qui mit tous ses soins au maintien de la paix, tant avec les princes du Continent, qu'avec les empereurs d'Orient. Mais il fut détourné de ces occupations par une nouvelle révolte qui éclata dans l'île de Candie. Elle fut provoquée par un impôt dont on avait chargé les habitants pour subvenir aux frais du creusement du port et de la réparation du môle. A la tète du mouvement se trouvaient Marc Gradenigo, Tito Venier, qui espéraient par là satisfaire leur ambition, et Jean Calergi, qui conduisait les indigènes. Les révoltés ayant assailli le palais du Duc firent prisonnier Léonard Dandolo, ainsi que Jacob Diedo et Etienne Gradenigo. La République, à la nouvelle de ces évènements, envoya des messagers de paix, qui ne furent pas entendus; alors elle arma une flotte de 43 navires qui, sous les or-
1364 dres de Dominique Michiel, fit voile pour l'île révolté; les milices de terre étaient conduites par Luchino dal Verme, noble véronais.

La bataille fut courte mais sanglante; les rebel-

les, battus sur terre et sur mer, durent se rendre, d'autant plus que la discorde s'était mise parmi eux. La fermeté de Michiel sauva la ville et l'île des horreurs du pillage auquel les troupes victorieuses voulaient se livrer.

Cette victoire fut célebrée à Venise quatre jours de fêtes, de joutes et de tournois auxquels le doge assista de la loge de marbre couronnant le vestibule de l'Eglise de St. Marc, là où se trouvent actuellement les quatre chevaux de bronze. François Pétrarque, qui se trouvait alors à Venise, fait dans une lettre à Pierre Bolognese, le récit de cette grande solemnité.

Cependant Candie se révolta de nouveau, sous 1365
le commandement de deux fréres Calergi ; les rencontres entre les insurgés et les milices de la République se succédèrent sans interruption pendant une année, au bout de laquelle (1366) les insulaires furent enfin domptés; les deux Calergi et plusieurs autres chefs de l'insurrection furent pris et condamnés à mort. On démolit alors les fortifications et les murs de la ville; on bannit les personnes suspectes, et le gouvernement de l'île fut confié a un Capitaine.

C'est vers cette époque que Pétrarque fit cadeau à la République d'un certain nombre de livres, afin qu'on fondât une Bibliothèque publique. Mais rien ne fut fait pour le moment; il parait même que les livres n'ont pas été livrées, ou que s'ils les furent, ils ont été perdus, car il n'en reste aucune indication.

8. Nouvelles restrictions à l'autorité du doge. – Guerre de Trieste.

Lorsque après la mort du doge Celsi, on eut élu Marc Corner, celui-ci dut prêter serment de renoncer à sa charge, dès que 6 conseillers et la majorité du Grand Conseil le jugeraient convenable, et de sortir du Palais dans les trois jours, sous peine de la

confiscation de ses biens. Il ne pouvait cependant non plus renoncer à sa charge sans le consentement du Grand Conseil. De plus il devait être surveillé, épié dans chacun de ses actes, afin qu'il ne franchît point les limites de l'autorité illusoire qui lui était attribuée.

Dans la première seance du Conseil, le doge annonça publiquement que son prédécesseur avait été accusé, après sa mort, de machination contre la République, mais qu'il résultait de l'enquête ouverte à ce sujet, que ces accusations étaient absolûment fausses. Il est donc permis de supposer que Celsi essaya de tramer un complot semblable à celui de Faliero et que sa mort en empêcha sans doute l'exécution; cependant les preuves et les papiers relatifs à cette accusation n'existent plus; ils ont été détruits par ordre du Conseil des X.

Sous le gouvernement de Corner un mouvement
1366 fut apaisé dans l'île de Candie. Les Vénitiens prêtèrent ensuite quelque secours de navires et d'argent au Duc de Savoie qui faisait la guerre contre les Turcs; ceux-ci, pour se venger de l'appui donné à leurs ennemis, emprisonnérent tous les Vénitiens qui se trouvaient à Alexandrie, et en confisquèrent les marchandises.

Mais les Vénitiens se souciant peu de se faire des Turcs des ennemis déclarés, signèrent un traité de paix, par lequel le Sultan d'Egypte promettait aux Vénitiens une entière liberté de commerce.

1368 André Contarini fut élu doge à la mort de Corner. Il avait en vain essayé de se soustraire à la charge qui lui était offerte, il dut l'accepter sous peine de l'exil et de la confiscation de ses biens.

Les Triestins s'étaient alors révoltés de nouveau; une de leurs barques, chargée de marchandises de contrebande, fut arrêtée par une galére venitienne; mais les Triestins, l'attaquérent pendant la nuit et en massacrèrent l'equipage. Le Conseil de la ville

de Trieste désavoua cette représaille, et envoya a Venise des ambassadeurs pour faire la paix. Mais la République, outre la restitution de la galère demandait des dommages-intérèts, et exigeait de Trieste un serment de fidélité à perpétuité en lui imposant le drapeau de la République. Les Triestins aimèrent mieux faire la guerre. Venise envoya Dominique Michiel avec une flotte pour assiéger la ville; les citoyens firent plusieurs sorties avec quelque succès. Mais on serra la ville de plus près et l' on y envoya de nouvelles troupes sous les ordres de Paul Lorédan et de Taddée Giustinian; les Triestins s'adressérent a Léopold, duc d'Autriche, offrant de se donner à lui en échange de prompt secours. Les Autrichiens ne se firent pas attendre, mais ils furent battus et mis en déroute. Trieste resta seule, sans secours, sans vivres; elle fut ainsi forcé de se
rendre le 28 novembre 1369. La remise de la ville 1369
se fit entre les mains de Paul Lorédan, gouverneur de l' Istrie; le serment de fidélité fut renouvelé; on maintint les Statuts de Trieste, excepté ceux qui étaient contraires aux intérèts de Venise. Dominique Michiel fut nommé Capitaine de la ville, et sur l' ordre de la République, il entreprit immédiatement la construction du château de St. Just, destiné à détenir les habitants turbulents.

On conclut aussi un traité avec les Ducs d' Au- 1370
triche a Lubiana; ces derniers remettaien à la République tous leurs droits et prérogatives inhérents à la possession de Trieste et de ses dépendances, et la République déboursait en échange 75,000 ducats.

9. Guerre avec les Carrare de Padoue. - Guerre avec l' Autriche. - Avant-coureurs de la guerre de Gênes.

Cependant la paix ne fut pas de longue durée. François de Carrare, seigneur de Padoue, avait érigé

deux forts, l'un à Castellaro, l'autre à Oriago, et coupé des chaussées près de la Brenta pour y établir une saline. La République protesta, mais inutilement; on prit les armes de part et d'autre. Mais des le début, François Carrare voulut s'assurer le succès en recourant à la trahison. Il se mit en rapport avec quelques nobles vénitiens, et ourdit un complot contre le parti qui lui était ennemi; mais la conspiration fut découverte, et l'on condamna au dernier supplice ceux des chefs que l'on put surprendre et arrêter.

1373 Carrare sollicita et obtint l'alliance du roi de Hongrie et du Duc Albert d'Autriche. Le sort des armes ne se montrait pas favorable à la République, car en plusieurs rencontres, surtout à la bataille de Fossanuova, les Vénitiens eurent le dessous. Mais l'armée s'étant grossie de troupes nouvellement arrivées, livra une seconde bataille qui fut longue et sanglante et se termina par la victoire complète et décisive de la République. Le Gouverneur de la Transylvanie, neveu du roi de Hongrie, fut même fait prisonnier.

François de Carrare demanda la paix, et signa un traité par lequel il s'engageait à payer 250 mille ducats, outre les frais de guerre; à se rendre en personne au à envoyer son fils à Venise pour implorer le pardon; à céder aux Vénitiens la Calamatta, la Chiusa di Quer, la tour de St. Boldo et celle de Curan, et à démolir certains donjons et châteaux qu'il avait fait construire.

François son fils surnommé Novello se rendit à Venise et y demanda pardon à genoux au Doge.

On fit ensuite quelques tentatives de paix avec les Ducs d'Autriche, mais elles furent fructueuses
1376 et la guerre recommença dans le Trévisan. Trévise se défendit vaillamment, pendant que Marin Soranzo poussait jusqu'à Feltre et enlevait la Chiusa di Quer. La guerre ne fit que trainer en longueur: la

paix fut enfin conclue, et les Vénitiens y gagnérent les forts de St. Victor et de la Chiusa.

Mais une guerre bien plus terrible était sur le point d'éclater.

Le trône de Constantinople était occupé par l'Empereur Andronico; il était redevable de sa fortune aux Gênois par lesquels son père Jean Paléologue, surnommé Caloianni, avait été détrôné et mis en prison; Andronico leur avait promis l'île de Ténédos en échange de ce service.

Charles Zéno, jeune homme audacieux et entreprenant, qui se trouvait justement alors à Constantinople, se mit sécrètement en correspondance avec l'empereur déchu et en obtint un acte de donation à la République vénitienne de l'île de Ténédos, à la condition qu'on le tirerait de sa prison.

L'acte de donation à la main, Marc Giustinian commandant la flotte vénitienne qui se trouvait alors en Orient, et Charles Zeno se dirigèrent a Ténédos, dont le gouverneur, ami de Caloianni, céda immédiatement de l'île et les forts.

Les Gênois excitèrent alors Andronico à chasser leus rivaux. Les Vénitiens résidant à Constantinople furent retenus prisonniers, et une flotte de bâtiments grecs et gênois se dirigea sur Tenedos. Mais Charles Zeno vint à sa rencontre, et dirigea le combat avec tant d'habileté et de valeur qu'elle fut complètement battue et dispersée.

Vers la même époque, à l'occasion du couronnement du roi Lusignano, une bataille avait eu lieu à Chypre entre les Gênois et les Vénitiens, qui protégés par le roi et les insulaires eux-mêmes, massacrèrent les Gênois et les expulsèrent de l'île.

La République de Gênes, après avoir conclu des alliances avec le Seigneur de Padoue, le roi de Hongrie, le Patriarche d'Aquileia, et le Comte de Ceneda, envoya contre les Vénitiens une puissante armée. Mais Venise n'était point demeurée inactive;

elle avait contracté alliance avec Bernabò Visconti, duc de Milan, et avec le roi de Chypre, et elle se hâta d'envoyer Victor Pisani contre les Gênois.

10. Guerre de Chioggia. - Paix de Turin.

1378 Le 22 avril 1378 Pisani sortait de Venise, investi du commandement supréme de la flotte, et se dirigeait vers le golfe de Gênes. Il atteignit, à la hauteur du Cap d'Antium, le capitaine gênois Louis Fieschi, et il engagea un combat serieux pendant lequel les Vénitiens s'emparèrent de cinq navires, sur un desquels se trouvait Fieschi lui-même.

Pisani se rendit ensuite dans l'Adriatique afin d'empêcher les navires gênois, qui se réfugiaient en Dalmatie, d'inquiéter le commerce de Venise. Il prit Cattaro, Sebenico, et Arbe; tenta de prendre Traù, endommagea Zara, et, à l'approche de l'hiver, reçut l'ordre du Senat de faire halte dans lex eaux d'Istrie. Charles Zeno, de son côté, poursuivait les Gènois.

Mais pendant que l'on guerroyait sur mer, on se battait aussi sur le continent. Le seigneur de Carrare, de concert avec les Hongrois, avait assiégé Mestre; mais les Vénitiens firent une sortie dans laquelle ils battirent complétement les ennemis.

1379 En mars de l'année suivante, on envoya à Victor Pisani, qui se trouvait a Pola, un renfort de onze galères. Il eut alors une deuxième rencontre avec la flotte ennemie dans les aux d'Ancône; Pisani fut vainquer et retourna ensuite à Pola.

Dans les premiers jours du mois de mai, l'armée gênoise forte de 25 navires, se présenta sous les ordres de Lucien Doria, devant le port de Pola. Le sort du combat parut tout d'abord favorable aux Vénitiens. Lucien Doria avait été tué et la flotte gênoise allait se retirer, lorsque, profitant d'un moment de confusion dans la flotte Vénitienne, elle revint à l'attaque, et resta complétement victorieu-

se. Pisani put à grand'peine se sauver avec six galères à Parenzo, d'où on le rappela à Venise. Sa défaite lui fut imputée, et on le condamna pour imprévoyance à six mois de prison et à la privation de toute charge politique pendant cinq ans.

La République s'occupa alors de défendre la ville menacée. On tendit les chaînes dans le port du Lido, des navires furent coulés à fond à son embouchure, et l'on y disposa des troupes pour le défendre.

Pendant ce temp les Gênois, conduits par Pierre Doria, tentêrent de prendre Pola, mais ils furent repoussés; ils occupèrent toutefois Rovigno, Umago, Grado et Caorle. Ensuite, après avoir dispersé les quelques troupes que les Vénitiens avaient laissées à Cattaro et à Sebenico, ils essayèrent d'occuper l'île d'Arbe, mais ce fut sans succès.

Carrare et les Hongrois, de leur côté, après avoir pris le château de Romano, mirent le siège devant Trévise, mais ne poussèrent pas plus loin; la campagne se passa en petites escarmouches sans aucun résultat positif pour les combattants.

Sur ces entrefaites, Doria avait brulé Pelestrina et s'approchait de Chioggia défendue per Pierre Emo. Les Hongrois et les Carrare s'étaient aussi avancés vers Chioggia du côté de la terre. Le 11 août, les ennemis marchèrent à l'assaut, mais ils furent repoussés; quatre autres assauts successifs furent donnés dans l'espace de quatre jours, mais avec le même succès; ils n'en avaient pas moins épuisé la garnison de Chioggia. Le 16 août on tenta un dernier assaut; il fut si terrible que les Vénitiens malgrè des prodiges de valeur se virent accablés par le nombre, les Gênois pénétrèrent dans la ville qu'ils livrèrent au pillage. Pierre Emo fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté qu'en payant une rançon de 3 mille ducats.

La prise de Chioggia jeta la consternation et la

terreur dans Venise. Le danger était pressant, Venise pouvait être occupée et n'avait pas de forces suffisantes pour détourner ce malheur. La République ne laissa pas de faire tous les armements possibles, et comme le peuple acclamait Victor Pisani, il fut tiré de prison et reçut le commandement de la flotte à la place de Taddée Giustinian. La joie fut universelle. Pisani ordonna de suite de nouveaux travaux pour la défense du Lido et de Malamocco, afin d'empêcher l'ennemi de s'avancer davantage, car il avait déjà occupé Loreto et Cavarzere. — En même temps la République essayait la voie des accords, tant auprès des Gênois qu'auprès des Padouans, mais elle n'en reçut que des refus orgueilleux et insultants; elle s'adressa ensuite au prince hongrois, mais celui-ci proposa des conditions si ignominieuses pour la République qu'il ne fut guère possible de les accepter.

Pendant ces négociations, Venise ne restait pas oisive; la ville et ses environs étaient fortifiés; on fit des emprunts considérables, et les femmes mêmes s'empressèrent d'offrir au trésor public leurs objets les plus précieux. On arma une flotte de 34 galères. Le doge André Contarini, veillard octogénaire, prit le commandement en chef, et la nuit du 21 au 22 décembre 1379 la flotte sortit de Venise. Elle se dirigea vers Chioggia, où les travaux militaires avaient été conduits avec tant d'activité que la flotte gênoise se vit enfermée dans l'intérieur de la lagune; les ennemis n'avaient plus devant eux que l'alternative de se rendre ou de périr.

1380 Cependant Charles Zeno, après avoir remis Caloianni sur le trône d'Orient, s'était rallié à la flotte devante Chioggia. Il amenait un secours de 18 galères, et il se mit, d'un commun accord, avec Pisani, à perfectionner la palissade qu'on avait deja commencé a ériger devant le port de Brondolo. Il donna en cette occasion plus d'une preuve de cou-

rage d'énergie et de profonde taticque militaire. Malheureseument, dans une des nombreuses mêlées auxquels il prit part, il resta grièvement blessé et fut mis pour quelque temps hors de combat.

Cependant la lutte continuait. Loredo et la tour de Bebbe furent recouvrés par les Vénitiens. Tout allait pour le mieux du côté des Vénitiens: Charles Zeno, remis de ses blessures, reçut le commandement en chef des troupes de terre. Avec huit mille hommes, il battit complètement les Gênois au port de Brondolo, en occupa le fort et enleva plusieurs navires aux ennemis. Le capitaine Pierre Doria fut trouvé parmi les morts dont le nombre s'élevait à près de trois mille.

Sur les entrefaites, une armée gênoise toute fraîche était arrivée dans l'Adriatique sous les ordres de Mathieu Marufto; mais les Vénitiens refusèrent la bataille et se contentèrent de quelques combats de peu d'importance. Le blocus de Chioggia continuait et cette ville était aux dernières extrémités; elle manquait de vivres et n'avait même plus d'eau. Les Gênois essayèrent de jeter le trouble et de semer la discorde parmi les milices de la République, qui avait alors à ses gages des mercenaires anglais et allemands, mais cette tentation ne leur réussit pas, grâce à la fermeté de Zeno. Il n'était donc plus possible de prolonger la résistance, et le 24 juin 1380 Chioggia se rendit aux Vénitiens.

Mais tout danger n'avait pas disparu; Mathieu Marufto avait occupé Trieste, Arbe, Pola, Capodistria et s'approchait de Venise. On envoya à sa rencontre Pisani, qui reprit Capodistria en engagea un combat avec la flotte gênoise qui fut obligée de s'enfuir; mais Pisani avait été blessé et il mourut peu de temps après à Manfredonia (13 août). Le commandement en chef passa à Charles Zeno, qui se rendit à Parenzo, et ravagea Segna, Veglia et Bucari; arrivé à Zara, il essaya de provoquer au combat la

flotte gênoise qui s' y trouvait, mais celle-ci refusa le défi.

Le Sénat ordonna alors à Zeno d' aller faire le siége de Marano, afin de s' y ouvrir une issue dans le territoire du Patriarche. Zeno s' efforça en vain de montrer au Sénat les difficultés de ce siége et les dangers qui menaçaient la flotte pendant une saison rigoureuse. Il dut obéir, mais l' entreprise eut une issue malheureuse, et le sènat rappela la flotte à Venise pour y passer l' hiver.

Les Carrare, malgré la saison défavorable, poursuivaient avec succès leurs opérations, et occupaient successivement Castelfranco, Noale, Sacile, Serravalle, Motta et Conegliano. La Province de Trévise était désormais perdue pour Venise; la République
1381 la céda au duc d' Autriche afin d' opposer aux Carrare un puissant adversaire. Le Duc Léopold en agréa la cession et envoya une puissante armée qui repoussa les troupes du seigneur de Padoue.

Au retour du printemps, Zeno se mit de nouveau à la poursuite des navires gênois; il s'avança jusque dans la voisinage de la côte de Gênes, et rencontra plusieurs fois la flotte ennemie, mais sans jamais engager une bataille décisive. Les deux Républiques, épuisées et de guerre lasses, acceptèrent la médiation du Duc Amédée de Savoie. On tint un congrès à Turin, auquel prirent part les ambassadeurs du roi de Hongrie, ceux des Républiques de Venise et de Gênes, du seigneur du Padoue et du patriarche d' Aquileja.

Le résultat de ce congrès fut un traité de paix dont voici les principales clauses: La République confirmait la renonciation à la Dalmatie en faveur du roi de Hongrie; — Tenedos était cédé au duc Amédée de Savoie; — Carrare rendait Capodargine, et le bastion de' Moranzani, en gardant les fortins (Casamatta), St. Boldo et la Chiusa de Quer; — la République renonçait en faveur du Patriarche d' A-

quileia à ses domaines de Trieste, Muco et Mulano, qui cependant devaient continuer à payer au doge un tribut en natura.

Ainsi finit cette guerre entre les deux républiques, qui avait duré six ans et quatre mois.

11. Guerre avec le seigneur de Padoue et le Patriarche d'Aquileja. — Guerre avec Jean Galeace Visconti.

La République avait déja décrété, en décembre 1380, qu'à l'issue de la guerre, on inscrirait au livre de la noblesse vénitienne trente de ceux qui se seraient le plus distingués par leurs services rendus à la patrie. Dès que la paix fut conclue, on ne songea plus qu'à exécuter cette promesse, et l'on donna à cettes occasion des fêtes, des régates et des touruois.

Peu de temps après, mourut le doge André Contarini, auquel succéda Michiel Morosini. Ce dernier 1382
ne resta au pouvoir que quelques mois; il fut en effet atteint de la peste qui éclata cette année même et dont près de 19,000 personnes furent victimes. Le nouveau doge fut Antoine Venier, capitaine de Candie.

Il songea d'abord à repeupler la ville que la guerre et la peste avaient rendue déserte; c'est dans ce but qu'il fit doter toutes les jeunes fille orphelines.

A la mort de Ludovic, roi de Hongrie, les Vénitiens signèrent des traités d'alliance avec son successeur Sigismond de Brandebourg qui, a cause des guerres civiles qui éclatèrent dans son royaume, cessait d'être dangereux pour Venise.

Cependant les affaires du continent commençaient de nouveau à se troubler. Le duc d'Autriche, ne pouvant pas envoyer de secours pour la défense du Trévisan, que convoitat François de Carrare, céda à celui-ci pour 100 mille ducats les villes de Trévise, Ceneda, Feltre et Belluno.

Mais ce n' est pas tout. Les habitants d'Udine étaient en désaccord avec le patriarche d' Aquileja, Philippe d' Alençon; la querelle s' etait envenimée de telle sorte que l' on était sur le point de prendre
1384 les armes, lorsque Carrare fut prié de se faire l'arbitre du différend. Carrare se prononça en faveur du patriarche, et il en reçut la promesse qu'on lui livrerait Sacile, Portogruaro, Monfalcone et la Chiusa. Mais la République signifia à Frédéric Savorgnano, gouverneur de la ville d' Udine, qu' il eût à tenir bon contre les exigences du patriarche, et lui offrit en même temps des secours considérables en l' exhortant à former une ligue.

En effet Udine, Cividale, Feltre, Sacile, Marano, Venzone, Spilimbergo, Coloredo et plusieurs autres villes s' allièrent contre le patriarche et Carrare.
1385 On déclara bientôt la guerre, à laquelle prit part Antoine della Scala, seigneur de Vérone, qui avait conclu un traité d'alliance avec la Republique. Il y eut beaucoup de rencontres de plus on moins d' importance; mais la guerre ne prit de vastes proportions que lorsque les négociations eurent échoué;
1387 Jean Visconti se rallia à Carrare et ils entreprirent d' un commun accord le siége de Verone et de Vicence, qu' ils réussirent plus tard à prendre d'assaut. Mais ce fut précisement de ces victoires que naquirent les discordes qui divisèrent les deux alliés, car
1388 Visconti voulut garder Vérone ainsi que Vicence. La République profita de cette circonstance pour s'allier à Visconti contre Carrare. Celui-ci épouvanté des conséquences de cette alliance abdiqua en faveur de son fils François Novello et se retira a Trévise. Mais la guerre fut néanmoins poursuivie; Padoue fut assiégée et prise, et Novello fut forcé de céder cette ville, avec celles de Trévise, Feltre, Belluno c' est à-dire tous ses domaines. Padoue fut donnée a Visconti, et Trévise, Ceneda et autres localités échurent aux Vénitiens. Le patriarche Philippe d'A-

lençon renonça à son patriarcat; François Carrare fut relégué à Crémone, et mourut dans les cachots de Monza. François Novello, poursuivi par Visconti, après avoir erré longtemps en mendiant, se rendit à Florence au moment même où l'on s'y apprêtait à la guerre avec Jean Galéace.

Venise ne manqua pas de s'allier à Florence, car 1391
Visconti devenait pour elle un voisin trop formidable. Les Bolonais, Gonzague, le prince de Mantoue, et le Duc Robert de Bavière entrèrent aussi dans la ligue. François Novello alla alors dans le Frioul pour rassembler des armées, puis il se dirigea sur
Padoue qu'il occupa sans obstacles. Quelque temps 1392
après, la paix fut conclue à Gênes entre les parties
belligérantes, mais elle fut de courte durée, car Vi- 1398
sconti n'interrompit les hostilités que lorsque, vaincu à Gouvernolo, il demanda à faire la paix qui fut
signée en effet le 21 mars 1400. 1400

La République, sous le gouvernement de Venier étendit ses domaines d'outre mer. L'île de Corfou, Argos, Naples de Roumanie, Scutari et Durazzo tombèrent en son pouvoir.

Les dernières années de ce siècle furent attristées par la peste qui reparut trois fois successivement faisant partout de grands ravages.

XV.me SIÈCLE.

1. Bataille de Modone contre les Gênois. – Guerre avec les Carrare de Padoue. – Victoire de la République.

Antoine Venier mourut vers la fin de 1400, et Michel Stèno fut appelé à lui succéder. C'est du commencement de ce siècle que datent les guerres

féroces entre les Turcs et les Tartares. Tamerlan, le chef des Tartares, appelé par l'empereur grec que les Turcs menaçaient, arrivait et inspirait la crainte et la terreur même à son imprudent ami.

Les Vénitiens et les Gênois mirent tous leurs soins à défendre contre les Turcs et les Tartares leurs possessions en Orient. Mais les Vénitiens avaient encore un autre but caché : les Gênois, qui vers la fin du XIVme siècle s' étaient soumis à la France, profitaient de l' appui de celle-ci pour menacer les possessions que Venise avaient dans l'Archipel. Ainsi pendant que
1403 Gênes envoyait en Orient une flotte sous les ordres du gouverneur francais Boucicault, Venise en envoyait aussi une sous le commandement de Charles Zeno.

La flotte gênoise se dirigea sur Beyrouth, dont elle prit le château et pilla les magasins des Vénitiens qui se trouvaient dans cette ville. Zeno, ayant appris la chose, se mit à la poursuite de la flotte ennemie, et l' atteignit dans les eaux de Modone, où fut livrée une sanglante battaille qui se termina par la victoire complète de Zeno.

1404 Peu de temps après on conclut de nouveau la paix, par la quelle les Gênois s' engageaient à débourser aux Vénitiens 18,000 ducats, en dédommagement des pertes qu' ils leur avaient causés.

Cependant la guerre se rallumait sur le continent. Jean Galéace Visconti était mort, et laissait ses vastes domaines à ses trois fils, Jean Marie, Philippe Marie, et Gabriel Marie; mais la régence, pendant la minorité des princes, était confiée à la veuve Catherine. Ces évènements enhardirent les Florentins et les Padouans à combattre les Visconti. La guerre commença; la fortune sourrit tout d' abord aux Carrare, si bien que la duchesse Catherine craignant la ruine totale de son état, s' adressa à la République de Venise, et lui offrit en échange de son alliance, les villes de Feltre, Cividale, Bassano et Vicence. Venise accepta et l' on commença les

hostilités contre Carrare qui avait dejà occupé Vérone, et s'était rendu au siège de Vicence. Le Marquis de Ferrare se rallia à ce dernier, tandis que le Marquis de Mantoue s'alliait aux Vénitiens. La guerre resta d'abord sans avantages ni d'un côté ni de l'autre, mais le sort se déclara bientôt pour les Vénitiens. Plusieurs forteresses du Véronais étaient tombées en leur pouvoir, Vérone même avait subi plusieurs assauts et se trouvait à la dernière extrémité. Le Pievato de Sacco dans le Padouan
était perdu aussi pour Carrare. Enfin les Vénitiens 1405
avaient mis le siége devant Ferrare, qui fut obligée de traiter. Le Marquis céda à la République tout le Polesine de Rovigo, et promit de ne plus prêter de secours aux Carrare.

Padoue était entourée de tous côtés. Le fort de Castelcaro, après un combat acharné, tomba aux mains des Vénitiens ; Bovolenta, le château de Pendice et d'autres encore eurent le même sort. Vérone même, après avoir soutenu un long siège, capitula, et Gabriel Emo en prit possession au nom de la République. Jacob Carrare, fils de François II, fut fait prisonnier et conduit à Venise.

Ainsi toutes les forces vénitiennes se tournaient contre Padoue, le dernier asile de Carrare. La peste vint s'ajouter à la désolation de la guerre. On dit que dans l'espace de cinq mois 40,000 personnes périrent.

Les choses en étaient arrivées à un tel point que l'on s'empressa de traiter. François Carrare cédait, contre une somme arrêtée, la ville et tous les châteaux que les Vênitiens n'avaient point encore occupés ; et de leur côté ces derniers rendaient le prisonnier Jacob Carrare. Cette convention allait être signée, lorsque Carrare apprit que les Florentins avaient été vainqueurs contre les Pisans et s'apprêtaient à lui porter secours ; il résolut donc de résister encore. A l'issue de la trêve accordée

pour les négociations commencées, les Vénitiens s'emparèrent de Montagnana, Monselice, Stra, Cittadella, Castelbaldo; ils se rassemblèrent de nouveau sous les murs de Padoue qu'ils attaquèrent impétueusement, en causant de grand pertes aux assiégés. Mais les Padouans, las d'un si long siège et convaincus que les secours promis par Florence n'arriveraient point à temps, se portèrent en foule devant le palais de Carrare et le prièrent de céder Carrare demanda quelques jours pour se décider; mais les évènements se succédaient avec une rapidité extraordinaire; la tour prés de la porte Santa Croce fut livrée aux Vénitiens; la Municipalité de Padoue envoya à Venise pour traiter la reddition de la ville; le Seigneurie répondit qu'elle acceptait la ville, mais seulement des mains de la Municipalité et non de celles de Carrare. Les conditions arrêtées, les envoyés de la République entrêrent a Padoue le 29 novembre 1405.

François Carrare et son fils François III furent emmenés prisonniers à Venise, et renfermés dans l'île de St. Georges Majeur. On ouvrit contre eux une enquête; on les enferma ensuite avec Jacob, qui se trouvait aussi prisonnier depuis longtemps,
1406 dans les cachots du Palais Ducal, et le 17 janv. 1406 ils furent étranglés secrètement dans leurs prisons par ordre de la Signoria.

Ainsi finit la seigneurie de Carrare; en même temps la République étendait ses domaines par l'acquisition de Vérone, Padoue, Vicence, les sept Communes, Este, Montagnana, Monselice, Camposampiero, Cittadella, Piove et de plusieurs autres villes.

2. Guerre contre les Hongrois.

L'éclat glorieux dont brillait alors la République de Venise enfaisait encore plus craindre et respecter la domination. Obizzo da Polenta rechercha et

obtint sa protection, et lui céda même tous les droits de succession à ses propres domaines dans le cas où il mourrait sans héritiers mâles.

Venise signa des traités avec Emmanuel II empereur d'Orient, ainsi qu'avec Frédéric d'Autriche et Pandolfo Malatesta, seigneur de Brescia. — Elle 1407
acheta en Morée le château de Lépante; elle fit en- 1408
suite l'acquisition de Patrasso, et en vertu d'une convention avec Ladislas de Naples, recouvra Zara et les autres villes de la Dalmatie. 1409

Mais sur les entrefaites, on proclama roi de Hongrie Sigismond, qui en 1411 devint aussi empereur. Celui-ci ne voulut point se résigner à la perte de la Dalmatie, et encouragé d'ailleurs par les larges promesses de Marsilio de Carrare et de Brunoro della Scala, il déclara la guerre à la République. 1410

Les Carrare et della Scala essayèrent de faire insurger Vérone et Padoue, mais il n'y reussirent point. Cependant dans le mois d'avril de l'année suivante les Hongrois passèrent le Tagliamento et 1411
s'emparèrent de Feltre et de Bellune. Ils furent ensuite battus à la Motta mais non d'une manière décisive, la guerre continua sans résultats importants et avec des grandes pertes de part et d'autre.

Pendant ce temps l'on découvrit à Venise une conspiration, dont le but était de massacrer tous les nobles et de livrer la République a l'ennemi. Le chef du complot, François Balduino fut pendu.

Les Hongrois ayant reçu des renforts, dévastérent l'Istrie et la Dalmatie, et s'avancèrent jusqu'à St. Nicolas du Lido, d'où ils furent repoussés. Ils 1412
essuyèrent ensuite une nouvelle défaite à la Motta. La lutte se continua néanmoins sans donner lieu à aucun fait important, jusqu'à ce que les belligérants épuisés de part et d'autre demandèrent a traiter. Une trêve fut conclue pour cinq ans. 1413

Pendant l'administration de Steno (1404) on acheva la galerie du Palais Ducal ayant vue sur la

mer, et l' on commença la construction de la Salle du Grand Conseil.

A peine la trêve eut-elle été signée que le doge mourut. Avant d' élire son successeur on mit encore de nouvelles restrictions à l' autorité du chef de l' Etat. Il lui fut défendu de convoquer les Conseils sans le consentement de ses conseillers ; — ses armes ne devaient point être peintes ou sculptées au dehors du Palais ; — il ne pouvait pas réunir l' assemblée populaire sans l' agrément des Conseils, dispositions par laquelle on tendait à diminuer de plus en plus la part que le peuple avait dans les affaires de l' Etat. C' était un pas vers la loi qui plus tard abolit définitivement ces sortes d' assemblées (*arrengo*).

3. Bataille de Gallipoli contre les Turcs. – Guerre du Frioul. – Acquisition de cette Province et de la Dalmatie.

1414 Le nouveau doge fut Thomas Mocenigo. Peu de temps après son avènement, la guerre éclata avec les Turcs, qui étaient devenus plus puissants encore par le passé, et inquiétaient le commerce de Venise. La flotte turque s' apprêtait déjà à occuper
1416 Negroponte, lorsque arriva la flotte vénitienne conduite par Pierre Loredan. Les Turcs la provoquèrent à un combat, qui fut accepté. Après de grands efforts et beaucoup de sang répandu, la victoire resta aux Vénitiens.

Dans ce combat, connu sous le nom de bataille de Gallipoli, les Turcs perdirent 15 navires et 1,0[illegible] hommes qui furent faits prisonniers. Le Sultan épouvanté par cet évènement sollicita et obtint la paix.

Cependant la République cherchait à conclure une paix durable avec Sigismond ; mais, comme celui-ci se refusait à tout accord, elle forma une ligue avec Philippe Visconti duc de Milan, et Jeanne II de Na-

ples, afin d' être prête à toute éventualité. Elle s'empara de Rovereto qui avait joui jusqu' alors de sa protection, et tâcha même de former entre les villes italiennes une ligue dont le but était leur commune indépendance; mais ces négociations n' eurent point de résultat favorable.

Les troupes hongroises de l'empereur Sigismond 1418
arrivèrent enfin dans le Frioul, où celles de Venise étaient sous les ordres de Tristan Savorgnano de Udine, de Dolfin Veniero et de Malatesta. Le Patriarche d'Aquileja, qui marchait à la tête de l'armé hongroise,
fut battu à plusieurs reprises. Sacile, Cividale, Por- 1420
togruaro, Belluno et Feltre tombèrent au pouvoir des Vénitiens. Udine, ayant été assiégée, se rendit après une courte résistance. Le Patriarche s' était enfui à Gorizia, d' où il envoya d'ambassadeurs pour traiter; il proposait de céder le Frioul à la République tout en se réservant une indennité annuelle de 3,000 ducats, et la propriété de Saint Vito, Saint Daniel et Aquileja, qui avait été tout récemment occupé par les Vénitiens. Les villes de l' Istrie relevant du Patriarche se rendirent aussi.

Ces villes comme celles qui dans le passé avaient été soumises par la République conservèrent leurs statuts; Venise n'y envoyait que des *Rettori*.

Mais là ne se bornèrent pas les victoires dont la République put alors s' enorgueillir. La Dalmatie fut enlevée au roi de Hongrie; et en Albanie les villes de Scutari, Drivasto, Antivari, Dulcigno et Alessio passèrent sous la domination de Venise. Corynthe lui fut livrée par Centurion Zaccaria.

Pendant que Venise devenait de plus en plus riche et puissante, Gênes voyait tomber misérablement son ancienne grandeur et perdait encore une fois son indépendance. Déjà Visconti l' avait soumise, mais elle avait pu se dérober à leur domination: Philippe Maria Visconti vint l' assiéger et la soumit de nouveau. L' ancienne rivale de Venise

était désormais dans l' impuissance de faire une grosse guerre; elle s' était adonnée a la piraterie. Jean Ambroise Spinola avait sous ses ordres trois navires avec lesquels il harcelait les bâtiments Vénitiens.

Mai Jacob Trévisan l' atteignit à Gaète, où il le défit complètement.

Cependant Visconti devenait toujours plus puissant. Non content de Gênes il avait soumis Brescia et Forlì; les Florentins craignant d' être à leur tour victimes de ses projets ambitieux, implorèrent l' al-
1422 liance de la République; celle-ci dut répondre que cela lui était impossible, car elle avait déja conclu alliance avec le duc Visconti. L' amour que le doge Mocenigo avait pour la République, qui selon lui, ne pouvait continuer à prosperer sans une paix durable tant au dedans qu' au dehors, fut sans doute la cause du refus qu' il fit aux Florentins. Le Doge en effet ne cessait de recommander la paix, et représentait les avantages qu' elle avait procurés à Venise sous son gouvernement. Venise exportait annuellement des marchandises pour 10. millions des ducats, ce qui produisait environ 6 millions de bénéfice: elle avait 3,345 bâtiments marchands montés par 36,000 hommes d' équipage. Ses maisons étaient estimées a 7 millions et les loyers annuels à un demi-million. Le doge mourant ne craignait qu'une chose, c'est qu' à sa mort on ne vint à élire François Foscari qui jouissait d' une grande considération et avait un grand nombre de partisans. « Il est » orgueilleux et menteur, disait Mocenigo; il n' y a » pas de fond raisonnable dans ses actions; il a un » exprit exaltè; il embrasse beaucoup, mais il ne » saisit presque rien; s' il est doge vous serez pres» que toujours en guerre. »

1423 Mocenigo mourut en faisant cette prédiction. Sous son gouvernement les coupoles de St. Marc avaient été plusieurs fois la proie des flammes, et

l'on avait poursuivi avec activité les travaux d'embellissement du Palais Ducal.

4. Abolition de « l'arrengo ». – Dédition de Salonicchio. – Carmagnole. – Guerre avec Philippe Marie Visconti. – Conquête de Brescia.

Avant de procéder à l'élection de François Foscari, qui fut en effet élu comme l'avait presenti Mocenigo, on abolit tout à-fait l'*arrengo ;* les délibérations du Conseil devaient désormais être valides sans l'intervention du peuple. La République était devenue tout-à-fait aristocratique. L'ancienne dénomination de *Comune venetiarum* fut supprimée et l'on adopta celle de *Signoria.* Le peuple content de l'aisance extraordinaire dont il jouissait, et des fêtes données par le gouvernement ne s'aperçut même pas qu'on lui enlevait jusqu'au dernier fantôme de son ancienne autorité.

Ce fut pendant le gouvernement du doge Foscari que l'on inaugura la nouvelle salle du grand Conseil, dans laquelle se trouvèrent rassemblés en ce jour solennel 911 nobles.

Cependant les Turcs s'avançaient sans relâche en menaçant l'Europe. Ils avaient déjà plusieurs fois assiégé Constantinople, quoique sans résultat, mais laissant assez entrevoir que cette ville était le but de leurs entreprises guerrières, et que cette capitale tomberait tôt ou tard dans leur mains. L'empereur d'Orient Jean s'était adressé à Venise pour négocier un emprunt de 1500 ducats, car il se trouvait réduit à la dernière extrémité. Pendant ce temps les Turcs s'avançaient dans le Péloponnèse et en Albanie. Salonicchio se voyant menacée pria Venise de la prendre sous sa protection ; la République se hâta d'y envoyer deux *Provveditori.* Les relations avec les Turcs devinrent encore moins amicales, mais plus tard (1426) les Turcs declarèrent

abandonner Salonicchio à la République, en se réservant le droit d'en exiger un tribut annuel.

Durant la première année du règne Foscari, la peste éclata de nouveau à Venise. Dans le but d'en circonscrire les ravages, on choisit des lieux écartés pour y enfermer les malades (Lazzaretti). L'île de St. Marie de Nazaret fut destinée à cet usage.

Philippe Maria Visconti poursuivait ses entre-
1424 prises guerrières; il occupa Imola, et peu après
1425 Faenza; il battit les Florentins dans le voisinage du château de Zagonara, et les défit successivement à Val di Lamona, à Rapallo, à Anghiari et à la Faggiuola. La République, qui voyait de mauvais œil les heureux succès de Visconti, tâcha plusieurs fois de mettre la paix entre les combattants, mais voyant qu'elle prenait une peine inutile, elle se détermina à accepter l'alliance que les Florentins lui avaient offerte.

Pendant ce temps, d'autres évènements avaient eu lieu.

François Bussone de Carmagnole, l'auteur principal de la grandeur de Visconti, avait été nommé gouverneur de Gênes (1422); il était allié a Visconti par son mariage avec Antonia Visconti. Carmagnole avait amassé d'immenses richesses, et avait gagné le cœur de ses soldats, si bien qu'il commença à porter ombrage à son seigneur et maitre; celui-ci retira sa charge, et Carmagnole, irrité de ce procédé, se retira dans le Piémont où il travailla à exciter le comte Amédée de Savoia contre Visconti, qui cette fois se vengea par la confiscation de ses biens. Carmagnole se rendit alors à Venise afin de pousser la République à une guerre contre Milan; il lui offrit ses services et quatrevingts hommes d'armes (1425).

Le 3 décembre, fut signée pour dix ans une alliance avec les Florentins. On convint que les terri'oires que l'on occuperait en Toscane et dans

la Romagne appartiendraient à la République de Florence, et ceux que l'on occuperait en Lombardie, à Venise; — on devait rendre à Gênes son indépendance.

L' année d' après, le duc de Savoie entra dans 1426
la ligue à la condition que les pays occupés du côté du Piémont, au-delà du Tessin, ainsi que Milan et Pavie lui seraient abandonnés.

François Bembo fut nommé commandant du Pô, et Carmagnola commandant en chef de l' armée de terre, avec l' assistance de deux *Provveditori.*

Les hostilités éclatérent enfin. Carmagnole marcha sur Brescia, qui ouvrit ses portes, tandis que les trupes du Duc se retiraient dans le château dominant la ville. Les Vénitiens entreprirent alors le siège de la place et essayèrent plusieurs fois de l'enlever, jusqu' à ce que le 20 novembre, à la suite d'un assaut rigoureux, elle tomba enfin au pouvoir de la République.

La flottille avait pendant ce temps pénétré dans l' Adda, avait enlevé d' assaut deux forteresses et menaçait Pavie.

Mais la République avait aussi à se prémunir contre les menées secrètes de Visconti qui tentait de faire incendier l' arsenal de Venise et excitait les Hongrois à envahir le Frioul. Mais ces ruses ne lui réussirent pas et les Vénitiens occupaient déjà Salò et la Riviera.

Visconti désirant faire cesser les hostilités, le pape Martin V s' interposa en qualité de pacificateur, et le 30 décembre 1426 on signa un traité de paix, en vertu du quel Brescia et son territoire étaient cédés à la Rèpublique. Visconti devait en outre rendre à Carmagnole sa femme et ses filles qui avait été retenues à Milan, ainsi que les propriétés qui lui avaient été confisquées.

5. Suite de la guerre avec Philippe Marie Visconti. – Conquête de Bergamo. – Perte de Salonicchio. – Nouveaux apprêts de guerre.

La paix ne dura que peu de temps, car Visconti ayant repris des forces, déclara de nouveau la guer-
1427 re à la République. Carmagnole opposait des retards et cherchait une foule de prétextes pour ne pas se mettre tout de suite en campagne. Cependant Visconti s' était emparé de Casalmaggiore et de Torricelle et tentait d' envahir Brescello. Mais, après un combat acharné, l' armée du Duc fut complétement défaite. Carmagnole, qui s' était enfin decidé à agir essuya une défaite à Gottolengo; il soutint ensuite un terrible assaut à Casalsecco, et occupa depuis Binate, S. Giovanni a Croce et reconquit Casalmaggiore.

Après ces exploits, il resta de nouveau, dans l' inaction, de sorte que le Sènat dut à plusieurs reprises l' exciter au combat. Il marcha enfin, s'avança sur le lac d' Iséo et assiégea Montechiari, puis il se dirigea vers Maclodio, près de l' Oglio, où le 11 octobre les troupes de Visconti éprouvèrent un échec complet; les Vénitiens firent prisonniers huit mille cuirassiers et s' emparèrent d' immenses richesses. La journée de Meclodio devint fameuse et Carmagnole fut comblé de louanges et de faveurs.

Il occupa ensuite Montechiari et plusieurs autres bourgades du Brescian; à Pontiglio il mit de nouveau enfuite les troupes de Visconti, mais il ne voulut point aller plus loin; il sollicita même la permission de retourner à Venise.

Le pape Martin V s' interposa de nouveau afin de mettre la paix entre les parties belligérantes. Les pourparlers trainèrent en longueur, mais à la fin Vi-
1428 sconti dut se plier et signer la paix, le 19 avril 1428. Il fut convenu que la République garderait Bergame

et les forteresses, ainsi que les territoires de Palazzolo, Martinengo ed Iseo. — Carmagnola recevait à titre de fief Chiari et Roccafranca.

Pendant ce temps le Bolonais s'étaient insurgés contre le gouvernement du pape et s'étaient adressés plusieurs fois à Venise en sollicitant sa protection. Mais le Sénat répondit que la République étant dévouée au Pontife ne pouvait point accepter leurs offres. Bologne abandonée à elle même, ne put résister longtemps et le gouvernement papal y fut rétabli de nouveau.

En 1430 les Turcs renvirent sous les murs de 1430
Salonicchio qu'ils serrèrent daprès. Les Vénitiens se défendirent vaillamment, mais force fut de traiter; Salonicchio passa au pouvoir du Sultan, qui de son côté s'engagea à faire respecter le commerce de Venise et à ne porter préjudice en aucune manière aux propriétés de la République.

Pendant que ces événements s'accomplissaient Visconti recomençait les hostilités. Malgré les conventions qui avaient été stipulées, il érigait des forts, et dans la guerre entre Florence et Lucque il soutenait cette dernière. Il n'avait même aucun égard envers la République; il en inquiétait le commerce, il imposait de nouvelles taxes sur le Pô, et arrêtait les courriers partant de Venise pour le Monferrat. Il y avait de quoi s'alarmer; la République se prépara de nouveau à prendre ses armes. François Carmagnole fut encore désigné pour commander les forces de terre, et la flottille fut confiée a Nicolas Trevisan.

6. Lenteurs de Carmagnole. – Sa condamnation. – Paix. – Guerre dans la Romagne. – Mort de l'Empereur Sigismond.

La guerre était commencé depuis longtemps, 1431
que Carmagnole n'était pas encore sorti de son inac-

tion; il recevait au contraire des lettres et des messagers de la part de Visconti. Forcé d' en venir aux mains il fut battu, pendant que la flotte essuyait aussi de son côte une défaite. Trévisan prit la fuite et fut banni de son pays; lorsque le Sénat écrivit à Carmagnole de mettre un terme à ses lenteurs et de passer l' Adda, il lui répondit en demandant de pouvoir rentrer dans ses foyers.

On apprit alors la nouvelle d' une victoire remportée à Rapallo, par Pierre Loredan, commandant en chef des forces maritimes, sur la flotte gênoise dont le capitaine François Spinola avait été fait prisonnier. Cet évènement ne fut pas non plus capable de tirer Carmagnole de son mertie; aussi, la République comença-t-elle à concevoir des forts soupçons à son égard; elle le rappela de la Lombardie et l' envoya dans le Frioul où les Hongrois s' étaient montrés de nouveau. Dès son arrivée, Carmagnole les battit à Rosazzo et les repoussa hors du pays. De retour à Venise le Sénat lui promit de la faire seigneur de Milan dès qu' il aurait conquis cette ville. La République agissait ainsi dans l' espérance que ses largessers et ses promesses lui attacheraient sincèrement Carmagnola et le pousseraient à quelque entreprise décisive. Le Sénat le supçonnait, mais il ne possédait aucune preuve pour procéder contre lui; d' ailleurs c' était un capitaine trop brave et trop craint pour qu' on crût prudent de le faire périr ou de le bannir sur de simples soupçons.

1432 Mais Carmagnole continuait malgré tout d' entretenir des relations avec Visconti et malgré les splendides promesses que lui avait faites le Sénat, il ne se décidait point à entrer en campagne. Le Conseil des X crut alors arrivé le moment de procéder à une enquête contre lui. Comme la chose était assez grave, il s' adjoignit un comité de 20 conseillers. Sous prétexte de traiter de choses relatives

à la guerre, Carmagnole fut éloigné de l'armée et appelé à Venise où il fut mis en prison. Les intelligences qu'il avait eues avec l'ennemi dans le but de trahir la République ne laissant plus aucun doute, on prononça contre lui la sentence suivante :

« François Carmagnole, reconnu publiquement » coupable de haute trahison envers notre pouvoir » sera conduit avec un baillon dans la bouche et » les mains liées derrière le dos, selon la coutume, » aujourd'hui (5 mai) après none, à l'heure habi- » tuelle, entre les deux colonnes de la place de St. » Marc, au lieu ordinaire des exécutions, pour avoir » la tête tranchée. »

La sentence fut exécutée immédiatement. La femme et les filles de Carmagnole, auxquelles la République avait décrété un revenu sur les biens du comte qui avaient été confisqués s'enfuirent plus tard dans le Milanais et perdirent ainsi tout droit à cette rente.

Le corps de Carmagnole fut d'abord enterré dans l'Eglise de S. Francesco della Vigna, d'où il fut ensuite transféré à Milan.

Ce fut Jean François de Gonzague Marquis de Montoue, qui succéda a Carmagnole dans le commandement en chef des troupes ; on lui promit, pour le càs où la guerre aurait une heureuse issue, les villes de Guastalla, Mirandola, Crema, Caravaggio et Treviglio. Le pape Eugéne IV (Gabriel Condulmer, vénitien) entra aussi dans la ligue avec la République, qui vit en peu de temps ses étendards flotter dans la Valtellina et dans la Val Camonica. Bordellano, Romanengo, Fontanella et Soncino tombèrent en son pouvoir.

Visconti, poussé à bout par les victoires des Florentins, demanda à faire la paix ; après des négociations qui demandèrent beaucoup de temps, elle fut conclue et signée le 26 avril 1433. 1433

François Foscari était las des longues guerres

qui avaient été faites sous son gouvernement; André Contarini pour se venger de ce qu'il n'avait pu obtenir le grade de capitaine du golfe, avait attenté à sa vie (1430); le doge avait reçu plusieurs blessures au visage, et Contarini fut condamné à avoir la main droit coupé. Cet attentat fut pour le doge une nouvelle source de chagrins.

Son dégout pour les affaires s'accrut encore à la découverte d'un complot ourdi par quelques nobles et qui avait pour but de leur faciliter, en cas de ballottages, l'accès aux charges le plus hautes de la République. Plus de trente nobles furent bannis ou exclus des charges publiques et du grand Conseil.

Foscari exprima le désir de renoncer au pouvoir, mais les six conseillers s'y opposèrent et force lui fut de rester.

Cependant le Concile de Bâle, assemblé depuis 1424, poursuivait ses travaux, quoique Eugène IV lui fût contraire à cause de l'esprit d'indépendance qu'il avait laissé entrevoir. Les Vénitiens avaient essayé de concilier les choses, mais n'avaient pu y réussir. Pendant ce temps le nombre des ennemis du Pape augmentait; Ancône s'était révoltée; Phi-
1434 lippe Marie Visconti envoyait des troupes dans les état pontificaux; Rôme même s'insurgeait et forçait le pape a se réfugier à Florence. La République se déclara pour le pape, quoique le patriarche d'Aquileja ne fût pas avec elle dans les meilleurs termes et tâchat de lui créer partout des ennemis. Elle envoya des forces en Romagne sous les ordres de Erasme de Narni, surnommé Gattamelata, et de Brandolino. Mais avant d'entrer en campagne elle conclut un traité d'alliance avec l'empereur d'Allemagne.

Sur ces entrefraites, les troupes de Visconti occuperent Imola. Les Vénitiens et les Florentins accoururent, mais ils furent battus à Castelbolognese.

1435 Profitant de ces circonstances, Marsilio Carrare

cherchait à rentrer en possession de Padoue; et tout allait bien pour lui, lorsque ses prétentions furent découvertes. Marsilio et plusieurs autres chefs de la conspiration furent arrètes et exécutés entre les deux colonnes sur la place de St. Marc.

La guerre prit plus d' importance encore par la révolte des Gênois, qui trouvant insupportable le joug des Visconti, en chassèrent les troupes et s'adressérent à Venise pour les aider à reconquérir leur indépendance. La République y consentit.

Lorsque Philippe vit que l' Empereur allait aussi se mettre en campagne contre lui, il signa la paix avec le pape, rendit les villes qu'il avait occupées en Romagne, et demanda à traiter avec la ligue elle-même; pendant les négociations, la guerre continuait, et devenait toujours de plus en plus sanglante. Le sort ne se montrait pas favorable à la 1437
République, les Visconti étaient entrés sur le territorie de Bergame et le menaçaient sérieusement. Gonzague ne montrait aucun empressement, et il renonça même plus tard au commandement des milices vénitiennes. Gattamelata prit sa place.

Vers la fin de 1437 mourut l'empereur Sigismond, qui venait de délivrer à la République, quelques mois auparavant, un diplôme d'investiture des pays qu'elle possédait sur le continent. Venise s' était engagée en retour à envoyer tous les ans à l'Empereur une pièce de drap d' or du prix de 1000 sequins, en témoignage de sa soumission.

7. Siége de Brescia. – Une flotte sur les montagnes. – François Sforza repousse les troupes de Visconti. – Acquisition de Ravenne.

Après la mort de l' Empereur, Visconti profitant 1438
des nouveaux différends qui s'élevèrent entre le Concile de Bâle et le pape, envahit de nouveau la Romagne, et occupa Forlì, Imola, Bologne et d'autres

villes, et s' allia ensuite au seigneur de Ravenne et au marquis de Mantoue.

En Lombardie aussi les chances tournaient du côte des Visconti; ils avaient occupè Casalmaggiore, puis envahi le territoire de Brescia et pris Rivoltella, Chiari, Pontaglio et Soncino. Le siége de Brescia fut un siége mémorable, car les Brescians se défendirent avec une constance et une bravoure sans exemple. François Barbaro en dirigeait les opérations et survellait la défense. Les femmes mêmes prirent part aux combats et parmi elles se distinguèrent Brigitte Avogadro et Bona Lombarda. La résistance fut si énergique et si opiniâtre que Piccinino, qui commandait les troupes de Visconti, dut se retirer; ne pouvant pas soumettre la ville par les armes il crut pouvoir la vaincre par la famine. Il en fit donc le blocus.

Gattamellata qui avait exécuté une belle retraite sur le Véronais, tâcha de venir au secours de Brescia, mais ayant rencontré Piccinino il fut obligé de rebrousser chemin. Brescia ne pouvait désormais espérer aucun secours que du côté du lac de Garde, mais le Vénitiens n' y avaient point de navires tandis que les Visconti avaient une flottille à Peschiera. On accueillit alors avec empressement le dessein audacieux proposé par Nicolas Sarbolo, de transporter sur le lac de Guarde, par la voie de terre, au delà des montagnes, la flottille de l' Adige, qui se composait de 25 barques et de 6 galères; on y employa 2000 bœufs. En moins de 15 jours cette entreprise hardie fut menée à bonne fin.

Elle ne fut toutefois d' aucun secours à Brescia, car ses opérations furent entravées par la flotille en-
1439 nemie. Cependant Piccinino s' avançait toujours et s' emparait de Legnago, Lonigo et d' autres localités, et il ravageait les territoires de Vérone et de Vicence.

Mais la République avait pris à ses gages François Sforza qui rallia ses troupes à celles de Gat-

tamellata, repousse l'armées des Visconti et s'approcha de Brescia pour la délivrer du blocus. Les Brescians ayant appris son arrivée, sortirent à sa rencontre, et arrivés au sommet des montagnes ils firent tomber sur les ennemis une grêle de pierres. La confusion devint générale, et l'armée des Milanais fut dispersée. Cependant Piccinino réussit en peu de jours à se rallier de nouveau, et à occuper Vérone. Mais cette occupation ne fut que momentanée, car il fut encore battu par Sforza, qui approvisionna en même temps Brescia de vivres et de soldats.

Mais les victoires de Sforza ne se bornèrent point là. L'année suivante il passa le Mincio, re- 1440
conquit Rivoltella, Lonato, Salò et défit de nouveau les ennemis à Soncino. Brescia, après un siége de trois ans, redevint ainsi parfaitement libre, en même temps que Venise recouvrait ses possessions de Lombardie, et que les Florentins remportaient à Anghiari une victoire complète.

Visconti s'adressa alors à Sforza pour traiter; 1441
la paix lui fut accordée, à la condition que les domaines respectifs des parties belligérantes seraient remis dans les conditions où ils se trouvaient avant les hostilités, à l'exception de Riva, sur le lac de Garde, qui fut abbandonnée à la République, et de Gênes qui fut déclarée indépendante.

Sforza épousa Blanche, fille naturelle du Duc Philippe, et obtint de la République, à titre de fief, la ville de Crémone.

Ravenne, qui dès le commencement du siècle s'était mise sous la protection de la République, avait déclaré dèchu du trône Ostasio de Polenta, l'avait relégué avec sa famille à Creta, et s'etait tout-à-fait soumise à la République. Le pape se plaignit de ce procédé, mais le differend fut apaisé, lorsque les Vénitiens eurent consenti à recevoir en fief des mains du pape la ville de Ravenne, et à payer une redevance annuelle.

8. Nouvelles guerres dans le Romagne et en Lombardie. – François Sforza duc de Milan. – La paix. – Le patriarcat de Venise.

1445 Ce fut en 1445 que cessa le mésintelligence entre le patriarche d'Aquileja et la République; cette dernière reconnut la suprématie du patriarche en matière spirituelle, et lui accorda Aquileja, St. Vito, et St. Daniele avec 5000 ducats par an. Le patriarche promit de son côté de ne plus s'occuper de questions politiques.

La paix était encore loin d'être rétablie. Dans les Romagnes, on se battait avec acharnement pour la possession de la Marche d'Ancône, que le pape avait cédée jadis aux Sforza et que maintenant il leur disputait. Les Vénitiens s'étaient presque toujours tenus à l'écart pendant qu'on guerroyait, mais lorsque le duc de Milan poussa jusqu'à Crémone, la République envoya une parties des ses milices sous les ordres de Michiel Attendolo da Cotignola. Les
1446 troupes de Visconti se retirèrent, mais rejointes sur les bords du Pô, elles furent battues. Attendolo, s'étant assurè le Crémonais, franchit l'Adda, défit de nouveau les troupes milanaises et s'avança jusque sous les murs de Milan.

1447 Pendant que ces évènements se succédaient, Angelo Simonetta secrétaire de Sforza qui s'était allié à Visconti, ourdissait à Venise une conspiration qui fut heureusement découverte. Simonetta fut rélegué à Candie et ses biens furent confisqués. Mais plus tard les évènements politiques changèrent le sort de Simonetta.

Pendant que Sforza marchait à grandes journées vers Milan pour la défendre, Visconti vint à mourir tout-à-coup (13 août); plusieurs villes, Côme, Alexandrie, Novare etc. donnèrent alors leur adhésion au gouvernement républicain que le peuple milanais avait rétabli, tandis que Lodi, et Plaisance faisaient

acte des soumission aux Vénitiens; ceux-ci essayèrent d' engager les Milanais à entrer dans la ligue contre Sforza, qui s' avançait en Lombardie, occupait Pavie, et un peu plus tard Plaisance à la suite d' un assaut meurtrier. De là Sforza envahissait tou- 1448
tes les possessions que les Vénitiens avaient en Lombardie, excepté Caravaggio; il détruisit ensuite la flottille vènitienne dont le commandant Quirini fut alors arrêté et conduit prisonnier à Venise sur l' imputation d' imprudence dans la conduite de la flotte. Plus tard les Vénitiens furent battus à Mozzanica et les Sforza restèrent maîtres de Caravaggio et s' avancèrent jusqu' à Brescia.

Toutes ces victoires de Sforza portèrent ombrage aux Milanais; ils entreprirent de lui susciter de continuels obstacles. Le Comte Sforza se vit alors forcé d'accepter les propositions que la République lui avait faites plusieurs fois; on signa à Revoltella un traité par lequel le Comte s' engageait à servir la République, qui de son côte promettait de l' aider à devenir seigneur de Milan, et de lui payer jusqu' à cette époque 13 mille ducats par mois. Il tourna donc ses armes contre Milan, et marchant de victoire en victoire, il arriva jusqu' aux murs de la ville pour 1449
en faire le siège.

Milan s' adressa pour avoir des secours à Frèderic III, au roi Alphonse d' Aragon, au duc Louis de Savoie, à Charles VII roi de France, au Daufin, et au Duc de Bourgogne; elle rassembla des troupes et s' apprêta à faire une résistance opiniâtre. Alphonse d' Aragon déclara la guerre à la République, qui, pour éloigner les fâcheuses conséquences de cette ligue formidable et mettre un terme aux exigences toujours croissantes de Sforza, accepta les offres de paix que Milan lui faisait et signa un traité, le 24 semptembre 1449; Crema et son territoire avec tout le pays jusqu' à l'Adda restèrent à la République; Lodi et Côme furent rendues à Milan;

Crèmone, Pavie, Plaisance, Parme et d'autres villes occupées au delà du Pô et du Tessin furent assignées à Sforza. Celui-ci cependant n' adhéra point au traité et continua le siège de Milan. Les milices
1450 de la République se rallièrent alors à celles de Milan, mais Sforza était déjà entré dans la ville, appelé par le peuple lui-même qui las des horreurs du siége et fidèle à son incostance, le proclama prince et duc de Milan (26 mars).

Les Florentins s' en retirèrent de la ligue avec Venise parcequ' ils voyaient de mauvais œil son agrandissement trop rapide; mais Venise fit alliance avec Alphonse roi d' Aragon et de Naples, avec Louis duc de Savoie, avec le Marquis de Montferrat et avec la République de Sienne. La guerre se ral-
1452 luma. Gentil da Lionessa, commandant des troupes vénitiennes marcha contre Barthelemy Colleoni, qui après avoir jusque là combattu pour la République était passé en cette circonstance au service de Sforza. Le capitaine milanais fut défait, les Vénitiens passèrent l' Adda et occupèrent Soncino et d'autres villes. Charles Fortebraccio pénétra avec une autre armée vénitienne dans le territorie de Lodi, pendant que le Marquis de Montferrat ravageait les campagnes d'Alexandrie, de Tortone, de Pavie et s' approchait de Milan; en même temps les troupes du roi Alphonse entraient en Toscane.

Cependant la guerre ne se poursuivait pas avec vigneur, et lorsque arriva la nouvelle de la prise de Constantinoples, les parties belligérantes tombèrent toutes d' accord et firent la paix. Les négociations durèrent assez longtemps, et ne furent closes
1454 que le 9 avril 1454. Le traitè, qui fut ratifié l' année suivante, garantissait à la République la seigneurie de Brescia, de Bergame et de Crémone.

Peu après Sforza et les Vénitiens conclurent une alliance, s'engageant à défendre leurs états respectifs contre quiconque voudrait troubler la paix.

Nous signalerons ici qu' en 1451 le pape Nicolas V, cédant aux sollicitations de la Répubblique, transférait à Castello la chaire patriarcale de Grado, qui était notablement déchue. Le premier patriarche fut l' évêque de Castello, Laurent Giustinian. — Le patriarcat ne fut que plus tard transféré a St. Marc.

9. Chûte de Constantinople. - Paix avec le Sultan Mahomet II.

Pendant que les évènements que nous venons de rapporter se passaient, les Turcs s' étaient avancés victorieux sans rencontrer une forte opposition de la part des Puissances Chrétiennes. La Hongrie seule put les arrêter pendant quelque temps, mais aprés les victoires de Varna (1444) et de Kossova (1448) les Turcs ne rencontrèrent plus d' obstacles à leur fièvre de conquêtes. Venise occupée dans le guerres de Lombardie, n' avait pu, malgré des appels réitérés, venir au secours de l' empire grec en danger. Elle ne pouvait pas d' ailleurs supporter toute seule le poids d' une guerre si importante. Elle avait, à plusieurs reprises, engagé les Puissances chrétiennes à accourir en Orient et leur promettait de s'unir à elles, dans le cas où elles accepteraient de prendre part à cette expedition. Mais ses sollicitations n' eurent aucun résultat.

Cependant l' empereur Constantin XI, se voyait dépouillé de son vaste empire dont il ne lui restait à la fin que la seule ville de Constantinople. Mais celle-ci après une lutte désespérée, à la quelle prirent part 400 nobles vénitiens, succomba à son tour, et dut se rendre au Sultan Mahomet II (1453).

La République ne pouvait plus que songer à assurer ses possessions et son commerce en Orient. Dans ce but elle conclut le 18 avril 1454 un traité qui accordait aux Vénitiens une entière liberté de commerce dans tout le territoire Turc à la condi-

tion de payer 2 % sur leurs affaires commerciales; la République s'engageait en outre a payer 246 ducats, comme par le passé, pour la propriété de Balsa, Scutari, Alessio et Nepanto; les nobles vénitiens qui avaient reçu en fief les îles grecques restaient investis de leurs domaines; on stipula en outre que les îles de Scio, Schiate et Scopulo resteraient sous la protection de la République.

Le commerce des Gênois sur la mer Noire put continuer avec succès, pendant quelque temps encore, mais les Vénitiens virent le leur cesser presque tout à coup: ce qui porta un coup violent aux affaires.

Le pape se plaignit de ce que l'on avait fait la paix avec les Turcs: mais le Sénat répondit que la République avait de graves intérêts à protéger en Orient, et que lorsque le pontife et les princes chrétiens auraient formé une ligue assez pouissante pour combattre les Turcs, les Vénitiens ne manqueraient pas d'y prendre part et de travailler de toutes leurs forces au succès de cette entreprise.

10. Les deux Foscari.

Quittons pour un instant la politique afin de parler des peines domestiques dou fut affligé le doge Foscari, et qui eurent pour conséquence sa déposition.

Ce doge avait un fils nommé Jacopo, qui avait épousé Lucrèce Contarini. C'était un jeune homme instruit, mais si amoureux des plaisirs et de la dépense qu'en 1445 il fut accusè d'avoir accepté des cadeaux de plusieurs citoyens pour leur faire obtenir des charges et des bénéfices, ce qui était sévèrement défendu. Le Conseil de X se rassembla sous la présidence de François Loredan, Jean Memo, et Ermolao Donato et décida de procéder à l'arrestation de Jacopo, qui soupçonnant le danger qui le menaçait avait fui à Trieste. Le procès fut poursuivi

par contumace, et Jacopo, convaincu du crime dont il était accusé fut condamné au ban de tout le territoire de la République et relégué à Naples de Roumanie. Deux domestiques de Jacopo avaient aussi trempé dans l' intrigue : l' un deux, nommé Gaspard, fut exilé pour deux ans, l' autre Pierre Varoter, fut dépouillé de ses charge.

Une galère fut envoyée à Trieste pour prendre à bord Jacopo et le conduire au lieu de son exil. Il refusa d' abord d' obéir, puis il prétexta une maladie sérieuse pour excuser sa résistance; le Conseil des X changea alors le lieu de sa relégation et lui assigna Trévise et la campagne (1446).

Un an aprés, le doge sollicita et obtint pour Jacopo la permission de rentrer à Venise; mais un autre malheur vint frapper la famille de Foscari.

Dans le courant du mois de novembre 1450, fut assassiné Ermolao Donato qui avait été l'un des chefs du Conseil des X, à l' epoque du procés de Jacopo. On ouvrit immédiatement une enquête, on promit des récompenses à ceux qui découvriraient le coupable, mais pendant deux mois toutes les recherches furent infructueuses. Au commencement de 1451 une dénonciation sécrète fut porté contre Jacopo Foscari, qui fut arrêté immédiatement; dans le courant du procès, la famille Loredan, adversaire des Foscari, fit tout pour aggraver les charges qui pesaient sur l' accusé. L' inimitié qui existait entre les Loredan et les Foscari avait eu différents motifs dont voici les principaux : Pierre Loredan avait été un des compétiteurs au siége ducal lors de l' élection de François Foscari ; — ensuite un mariage projeté entre une fille de François et un fils de Pierre ne s' était pas réalisé ; — Marc Loredan, frére de Pierre, avait fait arrêter André Trevisan, gendre du doge, à propos de certaines vexations qu' il avait exercées à Legnago ; Marc mourut peu de temps après, et l' on soupçonna qu' il avait été empoisonné; on

pensa même que Pierre Loredan avait eu le même sort. Jacques Loredan, fils de Pierre, avait inscrit, dit on, dans son livre de compte, les deux décès à la charge du doge, en jurant d'en tirer vengeance; lorsque il l'eut obtenue, il y aiuta en effet ces mots: *Il a payé sa dette.*

On avait rassemblé beaucoup d'indices à la charge de Jacopo, et le verdict qui le condamna au ban dans l'île de Candie le déclarait réellement coupable du meurtre de Donato, quoique la tourture à laquelle il avait été soumis ne lui eût arraché aucun aveu.

Le 29 mars 1451 Jacopo fut conduit à bord du navire de Luca Martello qui faisait voile pour l'île de Candie.

1456 Cinq annés après, il fut rappelé a Venise pour répondre de certaines lettres qu'il avait écrites au Sultan, et dans lesquelles il demandait qu'on lui envoyât une galère afin de le délivrer de son exil. On intruisit un nouveau procès et une nouvelle condamnation fut prononcée; il dut subir un an de prison pour être ensuite renvoyé à Candie. Jacopo Loredan, un des chefs du Conseil des X, avait proposé la peine capitale.

On permit à Jacopo de revoir plusieurs fois sa famille avant de partir. Le chroniqueur Georges Dolfin, parent de Foscari, rapporte que les derniers adieux furent échangés dans la chambre du chevalier du doge. Jacopo, au milieu des embrassements et des pleurs ne cessait de répéter au doge: Père, je vous en prie, faites tout vôtre possible pour que je puisse rentrer à mon foyer. Et le doge repondait: Va, mon fils, obéis aux lois de la terre, et ne cherche rien de plus. Mais dès que son enfant se fut retiré, le pauvre vieillard ne pouvant plus se contenir, éclata en sanglots et répétait sans cesse: *O pietà grande.*

1457 L'infortuné Jacopo, mourut le 12 janvier 1457 peu de temps après avoir remis les pieds sur la terre de son exil.

Tous ces malheurs avaient tellement accablé le vieux doge qu'il ne lui était plus possible de vaquer aux affaires de l'Etat. Le Conseil des X rassemblé pour délibérer à ce sujet, décida que l'abstension des affaires de la part du doge, et son incapacité étaient nuisibles à la Republique, et que Jacopo devait renoncer spontanément et de son plein gré à la charge doge. Le chefs des X, Jacopo Loredan, Jerôme Donato et Jacques Barbarigo instruisirent le doge de cette délibération; il leur répondit que la déposition du doge ne pouvait pas être decrétée par le Conseil des X, mais seulement par la majorité du Grand Conseil. Les X insistèrent cependant et comme une deuxième demande eut le même résultat que la précédente, ils décidèrent de signifier au doge sa renonciation (22 octobre) avec l'ordre de sortir du palais dans les huit jours. On lui offrit une rente annuelle de 1500 sequins jusqu'à sa mort, et on le menaça, en cas de résistance, de luis confisquer tous les biens.

Foscari obéit. Il fut dépouillé, dans la matinée du 23 octobres, des insignes du pouvoir, et le jour suivant, il quitta le palais pour rentrer dans la vie privée.

Le 30 octobre, on élisait le nouveau doge, Pascal Malipiero, et le premier jour de novembre le malheureux Foscari cessait de vivre. On ne fit de pompeuses funérailles, telles qu'il convenait à la haute charge qu'il avait occupée, et Malipiero suivit le convoi funèbre en simple habit de sénateur. Il fut enterrè dans l'église des Frari où on lui érigea un monument grandiose.

11. Nouveaux embellissements de la ville de Venise. - Calamités. - Guerre avec Trieste.

A l'époque de la mort de Foscari la Rèpublique était bornée d'un côté par l'Adda et de l'autre par l'Isonzo. C'était le fruit de tant d'années de guer-

res, qui d'ailleurs n'avaient pas empêché que la ville de Venise ne reçût de continuels et progressifs embellissements. On construisit la façade du Palais ducal du côté de la Piazzetta et la porte appelée *della Carta*; la façade fut decorée de plaques carrées de marbre blanc et rouge; on avait mis la dernière main à la salle du Grand Conseil et construit un portique au Rialto. Outre ces travaux importants, on en avait achevé beaucoup d'autres, parmi lesquels il faut noter l'érection de plusieurs églises.

On institua de nouveaux magistrats, et on fit des réformes dans la magistrature dejà existante de manière à faciliter l'administration des affaires.

De nombreuses calamités avaient attristé la République sous le gouvernement de Foscari. Six fois la peste dépeupla les villes de la Vénétie, et sept fois on vit la capitale inondée. Le débordement de 1442, qui fut le plus désastreux, causa un dommage de plus d'un million. En 1431 et 1442 la lagune gela, de sorte que les chars pouvaient venir de Mestre jusqu'à Venise. Plusieurs ouragans extrêmement violents causérent aussi d'immenses dégats; celui de 1430 fit couler à fond 75 navires.

Le trèsor avait été épuisé par des guerres incessantes; et pour faire face aux dépenses énormes qu'elles entraînaient la Rèpublique dut recourir à des moyens exceptionnels faire des emprunts, recourir aux taxes, aux impôts, surseoir au paiement des intérêts, et faire des retenues sur les appointements des employés.

Sous le gouvernement de Malipiero la paix ne fut pas troublée, de sorte que l'on put réparer une grande partie des maux qu'avaient causés les guerres précédentes. Les relations avec le sultan étaient à vrai dire quelque peu tendues, et l'on pouvait prévoir déjà que le temps n'était pas loin où la République aurait à faire une guerre acharnée contre cette nouvelle Puissance qui s'était désormais éta-

blie en Europe. Pie II avait imaginé de former une ligue contre elle, mais ses efforts n'eurent aucun résultat; l'union en effet était loin de régner entre les princes chrétiens; une ligue était impossible.

Dans le courant des quatre années du règne de Pascal Malipiero, on construisit la porte de l'Arsenal et l'on rebatit les portiques de la place de St. Marc (vieilles Procuraties).

A peine Christophe Moro fut-il au pouvoir, que 1462
l'on commença les hostilités contre les Triestins à propos des ennuis qu'ils avaient causés au commerce vénitien dans l'Istrie. Mais le pape Pie II, qui, comme nous l'avons dit plus haut, nourrissait le projet
d'une ligue contre les Turcs, exhorta les parties à 1463
faire la paix, qui, en effet, ne tarda pas à être signée.

12. Guerre avec les Turcs. – Chûte de Negroponte. – Paul Erizzo. – Exploits de Pierre Mocenigo.

Pendant ce temps, les Turcs s'étaient préparés à tenir tête aux Vénitiens. Metelino et Argo ayant été occupées par eux, la République ordonna à Alvise Loredan de commencer les hostilités. Ayant reçu des renforts de Laurent Moro, duc de Candie, il prit le châteu de Vatica, et s'étant ensuite rallié à Bertoldo d'Este qui commandait les troupes de terre, il marcha sur Argo qu'il reprit aux Turcs.

Après avoir fortifié l'isthme de Corynte, il mit le siége devant la ville de ce nom. Ce fut là que dans une rencontre avec les ennemis, fut tué Bertoldo d'Este; événement qui força les troupes vénitiennes à se retirer. Les Turcs reprirent Argo et s'avancèrent jusque sous les murs de Naples de Romanie, d'où ils furent vigoureusement repoussés.

Orsato Giustinian, successeur de Loredan, occu- 1464
pa l'île de Mételin, mais les assauts, qu'il fit contre la ville elle même n'eurent aucun résultat. L'issue

malheureuse de cette entreprise affecta tellement Giustinian qu' il en mourut de chagrin à Modone.

Cependant le pape avait réussi à pousser Philippe de Bourgogne, dans la ligue des Vénitiens contre l' ennemi commun, et avait obtenu que le doge Moro en personne commanderait l' expédition. La flotte vénitienne était déjà partie, mais quand elle arriva à Ancone, on apprit que le pape qui s' y était aussi rendu de son côté, venait de mourir subitement. Le doge retourna à Venise pour y attendre l' élection du nouveau pontife, qui fut le Vénitien Pierre Barbo, et qui prit le nom de Paul II.

L' expédition avait échoué encore une fois, mais la République n' en poursuivait pas moins les hostilités contre les Turcs. Jacob Loredan, qui avait remplacé Giustinian dans le commandement de la flotte, continuait à inquiéter le pays soumis au Sultan; Sigismond Malatesta, qui conduisait les troupes de terre, en faisait autant de son côté. La chance toutefois n'était guère favorable aux Vénitiens, et Jacques Barbarigo fut même battu en vue de Patrasso.

Pendant ce temps, de nouveaux troubles avaient éclaté en Italie et une guerre générale était sur le point de s' allumer. Les querelles avaient été excitées, d' abord par l' ambition de Barthélemy Colleoni, qui convoitait la seigneurie de Milan, et puis par la tentative que le pape avait faite de s' emparer de
1468 la ville de Rimini; mais la République dut se dispenser de prendre part à la lutte en Italie, pour faire de grands apprêts de guerre contre le Sultan, qui se disposait à occuper Negroponte.

Une flotte turque de 300 navires se dirigeait réellement vers cette île en même temps qu'une grosse armée conduite par le Sultan se mettait en mar-
1470 che vers le même but. Le 14 juin 1470 la flotte était entrée dans le canal de Negroponte, et le 20 une moitié de l' armée de terre avait pénétré dans l' île au moyen d' un pont de bateaux. Plusieurs rencon-

tres eurent lieu d'abord, et le 5 juillet on donna le premier assaut dans lequel les Turcs furent repoussés. Un deuxième assaut eut le même résultat; mais les assauts se repétèrent avec tant d'impétuosité que la ville se vit bientôt réduite aux dernières extrémités. Nicolas da Canale, commandant des forces maritimes, se tenait à l'écart; quoique il reçut plusieurs envoyés qui le sollicitaient de venir au secours de la ville, il ne voulut point marcher disant qu'il n'était pas de force à s'engager dans une lutte si chanceuse. La ville résista encore pendant quelques jours, mais dans le matinée du 12 juillet, les Turcs y pénétrèrent. Un combat des plus terribles s'engagea dans les rues de la ville, les femmes mêmes y prirent part; mais ces derniers efforts du désespoir ne pouvaient durer longtemps, et les Turcs rendus féroces par tant de résistance livrèrent tout au plus impitoyable carnage.

Paul Erizzo, bailli de Negroponte, s'était retiré dans un donjon; perdant tout espoir de résister plus longtemps, il se rendit à la condition d'avoir la *tête sauve*. Le Sultan, dès qu'il l'eut en son pouvoir le fit scier par le milieu du corps, en lui disant que sa promesse de ne pas lui toucher la tête restait ainsi scrupulensement tenue.

Quelques renforts de navires étant arrivés, Canale essaya de reprendre Negroponte, mais il fut repoussé, non sans avoir essuyé de graves pertes.

Le gouvernement de Venise nomma Pierre Mocenigo capitaine général et l'envoya en Orient avec la mission d'arrêter et de reconduire à Vénise Nicolas da Canale dont l'inaction avait été la cause de la perte de Negroponte, et dont l'imprudence avait causé aux Vénitiens des pertes notables lorsqu'il avait tenté de reprendre l'île aux Turcs.

Le Sénat le condamna à la rélegation dans la ville de Portogruaro et à la restitution de tous les appointements qu'il avait touchés jusqu'alors.

A la suite d'une ligue qui se forma entre les Vénitiens, le pape, le roi de Naples et les Chevaliers de Rhodes, la flotte confiée à Mocenigo reçut quelques renforts ; il essaya alors de prendre Satalia,
1472 ville de la Pamphilie ; il y réussit, mais les Turcs ayant reçu des secours, il fut forcé de se retirer. Il entreprit ensuite l'expédition de Smyrne, battit l'armée turque, pénétra dans la ville et y mit le feu.

13. Catherine Corner. – Suite de la guerre avec les Turc. – Résistance héroique de Scutari. – La paix.

Dans les premiers jours de novembre 1471 le doge Moro était mort ; on lui donna pour successeur Nicolas Tron. L'année d'après Catherine Cornaro, épouse de Jacob Lusignan, roi de Chypre, partait pour cette île, suivie de la bénidiction du Sénat qui, pour lui marquer son affection l'avait *déclarée enfant de*
1473 *la République*. Mais peu de temps après, Jacob mourut, laissant le trône à sa femme. Le Sénat chargea alors le capitaine général Mocenigo de veiller à la sécurité de la reine dans le cas où elle serait menacée. Une conspiration ne tarda pas à éclater, et la reine tomba entre les mains des révoltés, qui voulaient élire prince héréditaire un fils naturel du roi de Naples. Mocenigo arriva pourtant encore à temps, et put apaiser la rébellion ; la République envoya François Minio et Alvise Gabriel, avec les tîtres de conseillers de la reine, et Jean Soranzo avec la charge de Provveditore (1474). C'est ainsi que l'île de Chypre tomba petit-à-petit sous la domination de la République ; la Reine ne l'ètait plus que pour la forme, et bientôt même, comme nous lə verrons dans la suite, Catherine Corner renonçait à la royauté.

Le doge Tron venait de mourir : son successeur Nicolas Marcello, dut, au moment de son élection, s'engager à ne choisir ses serviteurs que parmi les

vénitiens et sujets de la République, et il lui fallut promettre que ni lui ni aucun autre membre de sa famille ne solliciteraient de faveur ou de grâce pour personne.

Les expéditions des Turcs allaient toujours se rapprochant du territoire de la République; défaits à l'Isonzo, ils pénétrèrent dans le Frioul par une autre route. Ils s'avancerent jusqu'à Udine, mais craignant d'être attaqués, il se retirèrent, emportant ancore une fois un riche butin.

Toutes les négociations entamées par la République dans le but de former une ligue de princes chrétiens, n'eurent aucune issue; Venise n'avait point d'autre allié que le roi de Perse; la Hongrie même négociait la paix. Cependant les hostilités continuaient de la part des Vénitiens. Mais les Turcs ne prenaient point de relâche, et dans les mois de
Mai 1474, ils assiégèrent Scutari, ville forte et riche 1474
située au sommet d'une montagne. Antoine Loredan soutint vigoureusement le siège. A l'arrivée de la flotte vénitienne, les Turcs essuyèrent une défaite, mais ils n'abandonnèrent pas pour cela leurs positions. Scutari résistait et continuait à se défendre bravement, tout en causant de graves dommages aux assiégeants. Enfin le Pacha qui commandait l'armée turque, désespérant de réussir à prendre la ville, se retira.

Le capitaine général Pierre Mocenigo, après être resté pendant 4 années entiéres à l'armée, put retourner enfin à Venise; le doge Marcello étant mort peu de temps après, Mocenigo fut élu à sa place, mais il ne resta que peu de temps au pouvoir, car il était d'une santé délicate et d'un âge avancé. Sous son gouvernement on poussa avec vivacité les armements contre les Turcs, et l'on profita d'un riche legs de 100,000 ducats que Barthélemy Colleoni
laissa très à propos à la République, en le destinant 1475
à la guerre contre les Turcs; il demandait en retour

qu'on lui érigeât une statue sur la place de St. Marc; mais le gouvernement crut toutefois plus convenable de la faire élever sur la place de SS. Jean et Paul où on la voit encore de nos jours. En même temps Mocenigo, d' après les propositions que fit transmettre au gouvernement la belle-mère du Sultan, entama des négociations de paix; mais elles n'eurent aucune suite à cause des prétentions exorbitantes des Turcs.

1476 Sous le rêgne de André Vendramin la guerre suivit son cours, mais avec un malheureux succès.
1477 Les Turcs firent de nouvelles marches dans le Frioul; ils y battirent le général Jérôme Novello, et purent à leur aise ravager et incendier tout le pays qui s' étendait depuis l' Isonzo jusqu' au Tagliamento. Ils se retirèrent ensuite, chargés d' un riche butin.

On reprit alors les négociations, mais on les
1478 suspendit bientôt de nouveau pour les mêmes raisons que la prèmiere fois. La guerre fut continuée après la mort du doge Vendramin et sous son successeur Jean Mocenigo. Croja, qui était dêjà depuis longtemps serrée de près dut se rendre.

Alessio et Drivasto tombèrent au pouvoir des Turcs; Scutari se vit assiégée de nouveau et attaquée avec vigneur; elle serait certainement tombée aussi, malgré les prodiges de valeur de ses habitants, si les opèrations militaires n'eussent pas été suspen-
1479 dues par les négociations. Le 25 janvier 1479 un traité fut conclu entre la République et Mahomet II; la première s' obligeait à payer 10,000 ducats par an en échange des franchises commerciales qui lui étaient accordées, et de plus 100,000 ducats, pour les prétentions précédentes du Sultan; — elle livrait en outre Scutari, Stalimene, Brago de Maina et autres villes de la Morée, apres en avoir fait sortir les habitants avec leurs effets. De Scutari on ne vit sortir que 450 hommes et 150 femmes, miserables, restes de la population détruite par la guerre et par

la famine. La République leur assigna le territoire de Gradisca.

Ainsi finit une guerre malheureuse qui avait duré près de seize ans.

14. Conspiration de' Pazzi. – Guerre de Ferrare. – Incendie du Palais Ducal.

Sur les entrefaites, éclata à Florence la conspiration des Pazzi, qui aboutit à l' assassinat de Julien de Médicis. Laurent de Médicis qui avait réussi à se sauver, condamna les conjurés à la peine capitale. Il n' épargna même pas l archevêque de Pise, François Salviati, qui avait trempé dans le complot, et il le fit pendre aux fenêtres du palais; le cardinal Riario, fut pour le même motif emprisonné. Le pape Sixte IV lança l' interdiction contre Florence que défendait la République de Venise. L'animosité en vint à un tel point, que le pape s' étant allié au roi de Naples déclara la guerre aux Florentins, qui de leur côté s' étaient assuré le concours des Vénitiens, des Milanais, de l' empereur Fredéric et du roi de France. Les troupes napolitaines entrèrent en juin 1479 sur le territoire de Florence et remportèrent une victoire sur les Florentins et les Vénitiens. La guerre traina encore pendant quelque temps, mais avec peu de succès pour les Florentins qui se virent obligés de signer la paix. Venise fit avec le pape un traité d' alliance défensive.

Mais une guerre n' était pas finie qu' il en éclatait bientôt une autre. Hercule I, duc de Ferrare, créa des difficultés à la République, au sujet des limites des deux Etats et des embouchures du Pô. A celà vint s' ajouter l' interdiction lancée par le Vicaire de l'évêque de cette ville, contre Jean Victor Contarini, représentant de la République à Ferrare, qui avait fait arrêter pour dettes un prêtre. Contarini, ayant inutilement eu recours au duc, quitta 1481

Ferrare. L'evêque envoya de Rome la révocation de l'interdiction, mais le duc ne permit pas qu'elle fut publiée ainsi que l'exigeait la République, de manière que, pendant que les rapports s'amélioraient avec le pape, il se tendaient de plus en plus avec le duc.

1482 La République renouvela avec le Sultan Bajazet II, successeur de Mahometh, la paix qu'on avait conclue en 1479, afin de mettre un terme aux ennuis que lui causaient les Turcs en Dalmatie; elle se prépara ensuite à faire la guerre avec Ferrare. Les préparatifs furent gigantesques, car la République savait qu'outre le duc de Ravenne, elle comptait aussi parmi ses ennemis le roi de Naples, les Florentins, Milan, Mantoue et Bologne. Du côté des Vénitiens se rangeaient le pape Sixte IV, Forlì et Imola, le marquis Boniface de Monferrat, Gênes, et Pierre Marie de'Rossi comte de S.t Secondo, dans l'Etat de Parme.

Robert de Sanseverino, lieutenant dans l'armée vénitienne, entra dans le Polesine, conquit Rovigo, et marchant de victoire en victoire, il était arrivé jusque sous Ferrare. Robert Malatesta, envoyé au secours du pape contre le roi de Naples avait aussi remporté quelques avantages. Mais Sixte IV renonçant tout à coup à l'alliance de la République condamna la guerre de Ferrare et se rallia aux ennemis de Venise, qui, s'obstinant dans l'entreprise
1483 commencée, fut frappée d'interdiction.

La République répondit en redoublant d'energie, et envoya une flotte dans les eaux de la Pouille. La flotte napolitaine fut défaite en plusieurs rencontres, et celle de Venise assiégea et prit d'assaut Gal-
1484 lipoli. On envoya de là des troupes qui pillèrent la contrée, et occupèrent en peu de temps 25 forteresses.

Sanseverino, pendant ce temps, s'était tourné contre Milan, mais tandis qu'il s'avançait a grandes journées vers cette ville, les ennemis pénétré-

rent par une autre route dans le Bergamasque, dans le Bressan et dans le Véronais.

Mais la guerre devenait trop onéreuse pour toutes les parties belligérantes; la lassitude avait envahi tout le monde, de sorte qu' on entama des négociations pour faire la paix, qui fut en effet signée à Bagnolo le 7 août 1484; elle assurait la restitution réciproque des pays occupés, excepté Polesine et Rovigo qui restaient au pouvoir de la République. A l'égard de Ferrare, les Vénitiens rentrèrent dans leurs anciennes jurisdictions. Le sucesseur de Sixte IV, 1485
qui fut Innocent VIII, leva l' interdit lancé précédemment contre la République.

Peu de temps après mourut de la peste le doge Jean Mocenigo, sous le régne duquel eut lieu le grand incendie du palais ducal (1479). Les chambres du doge et la salle des deux *mappes*, furent la proie des flammes. La Signoria transféra sa résidence dans le palais Duodo, au delà du Rivo di Palazzo. On se hâta d' aviser au moyen de réparer ce désastre, et la partie incendiée fut reconstruite telle qu'on la voit aujourd' hui.

Le successeur de Mocenigo fut Marc Barbarigo,
qui ne resta au pouvoir que pendant neuf mois. Il 1486
mourut à la suite d' une violente querelle qu'il eut en plein Sénat avec son frère Augustin, son adversaire acharné.

15. « Les maisons vieilles et les maisons neuves ». – Guerre dans le Tyrol. – L'île de Chypre et la reine Cornaro. – Les Indes Orientales.

Les factions des *Case vecchie* et des *Case nuove*, reprirent de plus belle à propos de l' élection d'Augustin Barbarigo, frère du précédent.

Depuis 1450 seize familles de noblesse récente (*Case nuove*) s' étaient liguées entre elles pour ne laisser arriver à la dignitè ducale aucun individu

appartenant à l'ancienne noblesse (*Case vecchie*). Or à l'occasion de l'élection du nouveau doge, le parti de ces dernières avait tout fait pour parvenir à l'élection de Bernard Justinian, l'un des leurs. Mais ce fut Barbarigo qui fut élu et ce triomphe de la noblesse récente donna un nouvel essort au mouvement qui s'était déjà manifesté.

Pendant que cela se passait à Venise, toute l'Italie était en feu. A Naples, la conspiration des Barons contre le roi Ferdinand fit éclater la guerre entre celui-ci et le pape, qui était du parti des Barons; Florence guerroyait avec Gênes pour la possession de Sarzana; Forlì, Faenza et Bologne se révoltaient contre leurs signeurs. Venise ne cessait de conseiller la paix à tous, mais elle fut elle même poussé à la guerre par Sigismond, arciduc d'Autriche et prince du Tyrol. Il avait pris ombrage des domaines que la République possédait dans le Tyrol,
1487 tels que Roveredo, Torbole, Riva, etc.; il lui déclara donc la guerre, et commença par s'approprier les mines de fer et d'argent qu'elle exploitait sur les frontières à Primiero et à Valsugana, et par arrêter les comméрçants vénitiens qui se trouvaient à Bolzano.

Les troupes vénitiennes s'avancèrent alors jusque sous les murs de Trente, en repoussant celles de l'Archiduc; celui-ci, ayant rassemblé de nouvelles forces, les dirigea contre Roveredo, qui, après une héroïque résistance, dut céder au nombre des ennemis. A Calliano eut lieu une terrible bataille où les Vénitiens furent complètement battus et perdirent leur commandant, le preux Robert Sanseverino. Mais comme les troupes de l'Archiduc se trouvaient aussi de beaucoup réduites, on trouva bon, de part et d'autre, d'en venir aux négociations. La paix fut conclue le 13 novembre 1487 à la condition qu'on rétablirait les limites telles qu'elles étaient auparavant, et que l'on rendrait tout ce qui avait été usurpé.

Sur les entrefaites, l'île de Chypre se trouvait

menacée tant au dedans qu'au dehors. La République y envoya alors Marc Cornaro, père de la reine Catherine, pour veiller à la défense de l'île. On envoya aussi des troupes, et l'on rappela à Venise la mère du roi défunt Jacob, sa fille et ses fils naturels, afin d'éloigner toutes nouvelles machinations. Mais comme le danger subsistait toujours au dehors à cause de l'attitude des Turcs et des tentatives du roi de Naples, la République persuada à Catherine de renoncer au trône et de se rendre à Venise. 1488

Après une longue résistance, la reine céda, et le drapeau de St. Marc fut arboré sur l'île avec une grande solennité.

Catherine revint à Venise et la République lui fit présent du château de Asolo. Elle passa le reste de sa vie à Venise et à Asolo et mourut en 1510. Elle fut enterrée d'abord dans l'église de SS. Apôtres, puis déposée dans un tombeau élevé au-dessus de la porte de la sacristie, dans l'Eglise S. Salvatore.

La République retint sous sa jalouse surveillance les fils naturels du roi Jacob ; la fille mourut de la peste dans le château de Padoue ; les deux fils (Jean et Eugéne), après avoir plusieurs fois inutilèment tenté de fuire, y réussirent enfin, mais leurs machinations contre l'île de Chypre n'eurent aucun résultat.

Vers cette époque l'île de Veglia, située dans le golfe du Quarnero, tomba sous l'administration directe de la République, car les contes Frangipani, qui la possédaient à titre de fief s'étaient plusieurs fois révoltés et avaient appelé à leur aide les Hongrois.

Outre ces deux îles, la République acquit encore dans l'Archipel, Nasso et Paros.

Pendant que Venise s'occupait des choses de l'Orient et avait l'œil sur les évènements qui se succédaient en Italie, on découvrait Madère, les îles Canaries, puis l'Amérique et le Cap de Bonne Espérance, par lequel on arrivait, par mer, aux Indes

Orientales. Cette découverte effraya la République, car elle prévoyait qu'il allait être pour elle la cause d'un dommage irréparable. Toutes les marchandises qui de l'Indoustan arrivaient à Venise par la voie de terre, payaient des droits énormes, de manière qu'à leur arrivée elles coûtaient un prix exorbitant. Le transport par mer les affranchissant de ces taxes. Le Portugal pouvait les livrer à un prix bien plus modéré. Le chiffre des affaires diminua donc de beaucoup à Venise; le gouvernement pour remédier à ce préjudice, engagea le Sultan du Caire à conclure des traités avec les princes Indiens afin de mettre obstacle au commerce des Portugais. Mais ces négociations ne réussirent pas. Venise dut se résigner et chercher d'autres moyens d'y remédier. Mais le commerce avait dejà pris une autre direction, et ce fut le premier pas de la République vers la décadence.

16. Charles VIII en Italie. – Ligue des Italiens contre lui. – Bataille de Fornovo. – Louis XII à Milan. – Guerre avec les Turcs.

A la sollicitation du pape Alexandre VI (Rodri-
1493 gue de Borgia) et du duc de Milan, la République conclut avec eux une ligue pour vingt-cinq ans, ayant pour but de maintenir la paix en Italie, et surtout de tenir en respect le roi de Naples qui alors était en désaccord avec le pape. La ligue fut annoncée aussi au roi de France Charles VIII, afin qu'il pût y entrer quand il lui plairait.

1494 Mais Charles, que poussait la manie des conquêtes, vint en Italie pour s'emparer du royaume de Naples sur lequel il faisait valoir d'anciens droits. Il entra en Piémont, il descendit en Toscane,
1495 passa par Rome et s'empara de tout le royaume de Naples sans rencontrer de résistance.

Les Vénitiens, dès le commencement de ces évè-

nements s'étaient tenus à l'écart, en suivant une politique d'incertitude et de lenteur. Lorsque plus tard il s'aperçurent des dangers dont l'entreprise de Charles VIII les menaçait, ils essayèrent tous les moyens de l'en détourner; mais il était trop tard. La conquête du royaume de Naples tira la République de son oisivité, et poussa les autres princes d'Italie à prendre une prompte détermination. Une ligue fut formé entre Venise, le pape, Ludovic le Moro (qui avait d'abord favorisé l'entreprise de Charles), l'empereur Maximilien, et le roi Ferdinand d'Espagne. Plus tard Ferrare et Bologne entrèrent aussi dans cette ligue, dont le but était de forcer Charles à évacuer l'Italie. Alarmé par ces préparatifs formidables, il laissa à Naples le Sire de Montpensier avec l'autorité de Vice-roi, et la moitié de ses troupes; il s'acheminait avec l'autre moitié, sans coup férir, vers Rome et la Toscane. Mais le Duc d'Orléans, qui était resté à Asti, ayant imprudemment occupé Novare, la guerre devint inévitable. Les Vénitiens envoyèrent un gros corps de troupes sous les ordres de Bernard Contarîni, afin qu'il reprit la ville avec le Milanais. Une autre armée marchait en même temps contre Charles. C'est à Fornovo qu'eut lieu la rencontre des Français avec les Vénitiens et les Milanais, et où les premiers furent battus. Ils laissèrent sur le champ de bataille 2000 morts; 800 prisonniers, parmi lesquels se trouva le bâtard de Bourbon, tombérent aux mains des alliés. Charles se sauva à grand'peine, et par Plaisance put gagner Asti.

En même temps la guerre se poursuivait dans le royaume de Naples. L'armée vénitienne, conduite par Antoine Grimani, reconquérait avec les Espagnols le royaume de Naples. Le roi Ferdinand était rentré dans sa résidence et le duc de Montpensier avait été fait prisonnier.

Novare ne put résister plus longtemps. On con-

clut la paix, en vertu de laquelle les Français devaient sortir d'Italie; et afin d'ôter au roi de France toute occasion d'y revenir, la République signa
1496 avec le roi de Naples un traité, par lequel elle s'engageait à lui prêter armes et argent, et elle recevait en caution Brindisi, Otrante et Trani.

A la nouvelle du retour des français en Italie, une seconde ligue se forma entre Venise, Milan, le pape, l'empereur Maximilien, l'Espagne et l'Angleterre. L'empereur prit le commandement de sa flotte composée de navires vénitiens et gênois. Mais six bâtiments français étaient déjà entrés dans le port de Livourne; les alliés bombardèrent alors la ville, mais ce fut sans succès, car l'armée dut bientôt se retirer à cause d'une terrible ouragan qui la surprit. Maximilien abandonna tout-à-coup la ligue et retourna en Allemagne.

Dans le royaume de Naples, la guerre contre
1497 les Français n'avait pas été interrompue. Tarante se soumit volontairement aux Vénitiens, qui, après quelquels pourparlers, acceptèrent la dédition de la ville.

1498 A la mort de Charles VIII, Ludovic le Moro se déclara ennemi de la République, et s'allia aux Florentins, qui ne pardonnaient pas à Venise d'avoir soutenu la ville de Pise, défendant sa propre indépendance contre Florence.

1499 La République conclut alors une alliance avec Louis XII de France, qui prétendait au dûche de Milan. Les hostilités commencérent; pendant que les Français s'avançaient du côté du Piémont, les Vénitiens marchaient vers le Cremonais. Les villes de la Lombardie se donnaient de bon gré aux Français; Milan même se souleva et chassa Ludovic le Moro qui se sauva en Allemagne. Les Français entrèrent à Milan et les Vénitiens à Cremone.

Pendant ce temps, les Turcs, malgré leur traité de paix avec les Vénitiens, continuaient à courir les mers et à inquiéter la Dalmatie, l'Istrie et les îles

vénitiennes. La République tâcha d'abord d'y apporter remède sans prendre les armes, mais la flotte turque finit par rencontrer, près de l'île de Sapienza, celle des Vénitiens, commandée par Antoine Grimani. La flotte turque comptait 267 navires, les Vénitiens n'en avaient que 110. Le combat ne put être évité; il fut long et terrible, mais les Vénitiens durent succomber. Une deuxième bataille fut aussi perdue, faute d'ordre, peu de jours après. Lépante, privée ainsi de secours de l'armée se rendit aux Turcs, qui s'emparèrent aussi de Modone, Corone et Navarin. 1499

Antoine Grimani, fut accusé de lâcheté et jugé responsable des deux défaites navales; il fut condamné à la relégation dans l'île de Cherso en Dalmatie.

La République tenta de faire la paix; elle n'y put réussir, et la guerre continua, toujours avec de fâcheux résultats.

17. Nouvelles magistratures. – Edifices. – Historiens de la République.

Ainsi finit le XVme siécle à la fin duquel les domaines de la République s'étendaient jusqu'à l'Adda; elle possédait encore Tarante, Cervia, Ravenne, Cesena, Roveredo, sans compter l'Istrie, la Dalmatie et plusiurs îles en Orient; enfin elle avait sous sa protection Faenza, Rimini et Urbino.

Dans le courant du siècle, on avait organisé et affermi les *Conseils dei Savii.* Les six *Savii du Sénat* (Savii Grandi) devaient faire leurs propositions au Sénat pour tout ce qui se rapportait à l'administration de l'Etat. Cinq *Savii agli ordini* étaient chargés de la surveillance de l'Arsenal et des constructions navales ainsi que de tout ce qui avait trait au commerce. Cinq *Savii di Terraferma* inspectaient les possessions sur le continent. Ces trois magistratures réunies formaient le *Collège*, qui redigeait les lettres d'Etat, les Décrets du Sénat, et

avait voix consultative dans les affaires relevant du Sénat.

Le *Pieno Collegio* était formé du doge, du Collége, du petit conseil, et de deux chefs de la *Quarantia.* Il donnait audience aux ambassadeurs, aux recteurs, aux officiers de terre et de mer; délibérait au sujet de l' ajudication des octrois, des impôts etc.

Les *Governatori delle Entrate* avaient la surintendance sur les rentes publique.

La *Quarantia* fut partagée en *criminelle*, *civile* et *civile nouvelle.* On augmenta le nombre des *Auditori*, auxquels revenaient les appels der sentences civiles en première instance.

On prit différentes précautions contre la peste et l' on institua le *Magistrato alla Sanità.*

Dans la seconde moitié de ce siècle, on érigea la partie de l' Arsenal qui fut appelée *Arsènale nuovissimo;* on construisit l' escalier des Géants, la porte de la Carta, l' église de la Madone des Miracles; on acheva l' horloge de la place, et le campanile de St. Marc; on fonda plusieurs imprimeries.

Ce siècle fut illustré par les historiens de la République; Bernard Justinien, Sabellico, Malipiero, Sanuto et quelques autres; Marin Sanuto occupe a juste titre la première place, car il laissa les fameux *Diari* qui comprennent toute la periode de Janvier 1495 à Septembre 1533.

XVI.me SIÈCLE.

1. Guerre avec les Turcs. – Ligue de Cambray. – Guerre. – Paix de Bruxelles.

Les mauvais traitements dont les Français ac-
1500 cablaeint les Milanais poussérent ces dérniers à la
révolte: ils rappelèrent Ludovic le Moro, mais ce-

lui-ci ne put se soutenir longtemps, car le Français, ayant reçu des renforts, marchèrent sur Novare où il se trouvait et le firent prisonnier. Le roi Louis poursuivit alors son expédition de Naples à laquelle la République donnait son assentiment.

Les négociations entamées par la République pour faire la paix avec les Turcs ayant échoué, elle s' adressa au roi de Hongrie, au pape, aux rois de France, d' Espagne et de Portugal afin de former une ligue contre l' ennemi commun. Mais l' Espagne seule accepta sérieusement l'invitation et envoya sa flotte se rallier à celle de Venise que commandait Benedetto Pesaro. Les deux flottes réunies réussirent à reprendre Cefalonie et Navarin, mais cette dernière ville fut peu après perdue de nouveau. La Hongrie et le pape entrèrent aussi dans la ligue, mais il n' en résulta rien de favorable; en effet les Turcs 1501
envahirent la Hongrie et la mirent à feu et à sang.

Le doge Augustin Barbarigo avait été remplacé par Léonard Loredan, sous le gouvernement duquel on tenta de nouvelles négociations de paix; après de très-long pourparlers, elle fut enfin conclue, le 20 1503
Mai 1503; dans le traité, il fut convenu que l'on restituerait aux Turcs S. Maura, qui leur avait été enlevée par la flotte hispano-vénitienne, et que l' on continuerait à payer le tribut annuel de 500 ducats pour la possession de l' île de Zante.

En Italie cependant, tout n' était pas tranquille. Le Duc Valentino, fils du pape Alexandre, inquiétait la République qui voyait d' ailleurs d' asséz mauvais œil l'accroissements continuel de ses possessions en Romagne. Par suite de négociations entamées par la République même le duc Guidobaldo d' Urbin lui céda cette ville. Elle ajouta ensuite à son territoire Bertinoro, Fano, Montefiore, Rimini et enfin Faenza, mais cette dernière par la force des armes.

La puissance du duc Valentino fut ainsi considérablement affaiblie. Mais le pape Jules II, exigeant

la restitution de ces territoires, qu'il prétendait appartenir au domaine de l' Eglise, les réclama à plusieurs reprises à la République qui était bien décidée à la résistance. Le pontife voyant que toutes ses démarches demeuraient inutiles, s' adressa aux princes chrétiens, et après de nombreuses négociations,
1505 il reussit à conclure avec le roi de France et l' empereur d' Allemagne un traité par lequel ils s'engageaient à attaquer la République avec le droit de partager entre eux ses possessions.

Venise trouva bon de céder, et rendit au pontife les terres occupées, excepté Rimini et Faenza qu'elle s' adjugea à titre de vicariat. Elle tâcha également de maintenir ses bon rapports avec le roi de France et l' empereur d'Allemagne ainsi qu'avec le roi d' Espagne. Tout danger paraissait ainsi conjuré, mais l'empereur Maximilien, jaloux des acquisitions faites en Italie par le roi de France, résolut de descendre dans la péninsule afin de soutenir ses droits et de
1507 se faire couronner à Rome. Il demanda alors à la République la faculté de faire passer ses troupes sur son territoire; Venise refusa, et tâcha en même temps de s' attacher davantage la France et l' Espagne; elle mit ses frontières en état de défense et
1508 attendit l' ennemi. Il se présenta en effet, mais il fut battu à plusieurs reprises à Cadore, Codroipo, et S. Lorenzo, de sorte que les armées de la République s' emparèrent, dans un laps de temps trés-court, de Goritie, de Belgrado, de Trieste, de Fiume, et d' autres places. L' empereur sollicita une trêve qui fut signée pour 3 ans.

Mais ces victoires coutèrent assez cher à Venise; car l' empereur, le pape, le roi de France et celui d' Espagne se liguèrent à Cambray. Le traité, signè le 4 Décembre 1508, appelait toute l' Europe à se coaliser contre Venise. Les domaines de la République devaient être ainsi partagés: Ravenne, Cervia, Faenza et Rimini étaient livrés au pape au-

quel ces villes avaient jadis appartenu; — l'empereur obtenait Padoue, Vicence, Vérone, Roveredo, Trévise, le Frioul et l'Istrie; — le roi de France Brescia, Bergame, Crema et Cremone; — le roi d'Espagne et de Naples, Trani, Brindisi, Otrante et Gallipoli, villes que la République avait autrefois reçus en gage du roi Ferdinand; — la Dalmatie devait être donnée au roi de Hongrie s'il voulait prendre part à la ligue; — et l'île de Chypre au duc de Savoie.

L'exposé preliminaire du traité declarait que la ligue avait été formé, « afin de mettre un terme aux » pertes, injures, rapines et dommages que les Véni- » tiens avait causés non seulement au saint siège » apostolique, mais aussi au saint empire romain, » à la maison d'Autriche, aux ducs de Milan, aux » rois de Naples et à plusieurs autres princes, en » occupant et en usurpant violemment leurs biens, » leurs possessions, leurs villes et places fortes, com- » me s'ils eussent conspiré contre le bien de tous. »

Le 27 avril 1509, le pape lança l'interdit contre 1509
Venise, ainsi qu'il avait été convenu à Cambray. La République défendit la publication de la terrible Bulle pontificale; elle essaya par différents moyens de rompre la ligue et rassembla en même temps toutes ses forces pour tenir tête à l'orage qui allait fondre sur elle.

Les Français de concert avec le marquis de Mantoue, et François Marie della Rovere qui commandait les troupes du pape, commencèrent les hostilités; la guerre ne se termina qu'au bout de huit ans de luttes, après avoir épuisé toutes les forces et les ressources de la République.

Une grande bataille fut livrée a Vailate ou Ghiaradadda; les troupes vénitiennes y furent complètement défaites. La Lombardie tomba bientôt au pouvoir des Français pendant que l'empereur, venu en personne en Italie, occupait Vérone, Vicence et Padoue. Cette dernière ville fut cependant reprise par

la République, qui cherchait toujours à rompre cette ligue redoutable. Elle renonça aux villes de la Pouille en faveur de l'Espagne, et à Rimini, Ravenne, Cesena et Faenza en faveur du pape. Maximilien étant reparti pour l'Allemagne, la République put reprendre Vicence, Belluno, Feltre et quelques autres places qui étaient tombées au pouvoir des impériaux.

Heureusement pour Venise la discorde vint rompre les projets des alliés. Le pape révoqua l'interdit, fit la paix et conclut une alliance avec la République; l'Angleterre, l'Espagne et la Suisse se rangérent du côté de Jules II qui commença les hostilités contre les Français. Il proclama la sainte ligue contre Louis XII et ses alliés. Cependant les Français s'avançaient victorieux sur le territoire de la République, ainsi que sur celui du pape. On eut dès lors recours alternativement aux négociations et aux artifices. Les français, décimés par leurs victoires mêmes, se virent obligés d'abandonner leurs conquêtes; ils furent rappelés en France où un danger des plus graves les menaçait. Ils ne conservèrent que le château de Milan, Cremona et quelques autres places.

Mais Jules II étant mort, son successeur Leon X s'allia aux Espagnols, aux impériaux et aux Suisses, contre les Français et les Vénitiens. La guerre se ralluma ancore plus ardente que jamais pour la possession du dûché de Milan, l'objet principal de toutes les convoitises. Maximilien Sforza, fils de Ludovic le Moro, profitant de la confusion générale, s'en était emparé. Les Français et les Vénitiens furent battus à Novare; ceux-ci le furent encore
1513 près de Vicence. Mais François I, roi de France, était entré en Italie à la tête d'une formidable armée et avait gagné une grande bataille contre les Suisses
1515 à Marignan, de sort que tout le dûché de Milan retomba au pouvoir de Français. Les Vénitiens ren-

trèrent en possession de presque tout le territoire qu' ils avaient perdu.

Le pape se mit alors du côté des Français et des Vénitiens. L'Espagne et l'empereur déposérent
les armes, et conclurent à Bruxelles une trêve de 1517
huit mois qui fut ensuite prolongée pour cinq ans. L'empereur évacua le territoire de la République, excepté Riva, Roveredo et quelques villes du Frioul.

2. Charles V et François I. — Guerres du dûché de Milan. — Paix de Cambray et de Bologne.

La mort de l'empereur Maximilien avait occa- 1519
sionné de sérieuses contestations entre Charles de Espagne et François I roi de France, au sujet de la succession au trône d'Allemagne. Charles eut la préférence et prit le nom de Charles V. La guerre entre les deux rivaux devint inévitable.

Les choses en étaient là lorsque mourut le doge 1521
Léonard Loredan. On lui donna pour successeur Antoine Grimani, celui là même qui avait été relégué à Cherso, à la suite de la guerre de 1499 contre les Turcs. Grimani s'était enfui de Cherso et s'était rendu à Rome où il se signala par d'importants services pendant la guerre qui suivit la ligue de Cambray. La République reconnaissante le récompensa de ses bons offices, en le rappelant à Venise (1509).

Sous son régne qui fut de courte durée, l'Italie fut encore en proie à la guerre; les Milanais, las du mauvais gouvernement des Français, en chassèrent les troupes avec l'aide des impériaux, et rappelèrent François Maria Sforza. Les troupes vénitiennes qui s'y trouvaient mêlées à celles des français furent dispersées, et le drapeau français dut repasser les Alpes. 1522

La République tâcha alors de conclure la paix 1523

avec Charles V. Après d'interminables négociations, elle fut enfin ratifiée. Venise rentra dans la possession de tout son ancien territoire, mais à la charge de payer 200,000 ducats.

Ce traité de paix n'était pas encore signé quand le doge Grimani mourut. Avant de passer à la nouvelle élection, on soumit à la révision, comme de coutume, la *Promissione Ducale,* et les pouvoirs du doge furent encore une fois restreints.

André Gritti ne fut pas plutôt monté sur le siége
1524 ducal, que la guerre éclata de nouveau. Le sujet de cette guerre était le dûché de Milan que convoitaient en même temps Charles V et François I. La République ne savait auquel des deux s'allier et s'unit d'abord à l'Empereur. Mais lorsque François I parut en Italie avec une armée considérable, et eut repris Milan, elle passa du côté du vainqueur; le pape Clément VII et Florence en firent autant. Le triomphe ne fut pas de longue durée; François I
1525 fut battu et fait prisonnier à Pavie.

Apres s'être désisté de ses prétentions sur le Milanais, et moyennant une forte rançon, François
1526 fus remis en liberté.

Dès qu'il fut rentré en France, le roi se déclara dèlié de ses engagements et conclut à Cognac avec le pape, les Vénitiens et les Florentins, une alliance, dont le but était de mettre une borne à la puissance toujours croissante des impériaux en Italie.

Nous ne nous arrêterons pas ici à raconter les différentes rencontres qui eurent lieu entre les ennemis; il nous suffira de dire que les forces des alliés ne purent résister au choc de celles de Char-
1527 les V; les impériaux coururent l'Italie jusqu'à Rome, pendant que la République recouvrait ces anciennes possessions de la Romagne, et que Florence chassait les Médicis et restaurait son ancienne forme de gouvernement. Une autre armée envoyée par

François, sous les ordres de Lautrec, essaya une défaite complète dans le royaume de Naples.

Las de toujours combattre, les ennemis de Charles V demandèrent la paix. On ouvrit les négociations à Cambray et le 5 août 1529 la paix fut solen- 1529
nellement publiée; en vertu des traités, François Marie Sforza remonta sur le trône ducal de Milan; le roi de France renonçait à toute prétention en Italie; Charles V obtint du pape l'investiture du Royaume de Naples, et la République dut restituer les places qu'elle occupait dans la Pouille.

A l'occasion de la paix conclue cette même année a Bologne entre la République et l'empereur, Venise s'engagea à restituer au pape ses possessions dans les Romagnes.

Le traité de paix fut suivi d'un traité d'alliance entre l'empereur, la République et le duc de Milan, dans le but de sauvegarder leurs domaines respectifs en Italie.

Ce fut à Bologne que fut décrétée la ruine de la République de Florence, par l'engagement pris par Charles V de rétablir en cette ville l'autorité des Médicis.

3. Guerre malheureuse contre les Turcs. – Les Inquisiteurs d'Etat.–Acquisition de Marano.– Le premier secrétaire anglais à Venise.

La République eut recours à tous les moyens pour réparer les maux qui avaient été la conséquence de ces guerres continuelles. Cependant, l'état politique des affaires en Europe continuait à lui donner des sujets d'inquiétude. Les Turcs, vainqueurs en Hongrie, en Perse, à Alger, à Tunis, devenaient de plus en plus hardis. Ils inquiétaient sans cesse les côtes d'Italie et le commerce de Venise. D'un autre côté, les querelles au sujet de la possession

1535 du dûché de Milân se rallumaient avec plus de fureur que jamais après la mort de François Sforza.

La guerre éclata dans le Piémont entre la France et l'Empire; François I s'allia avec les Turcs, qui, pour se venger de ce qu'ils n'avaient pas réussi à s'associer la Rèpublique dans la ligue contre Charles V, recommencèrent à en inquiéter le commerce. Chaireddin Barberousse, qui avait été defait à Tunis par Charles-Quint envahit l'Italie méridio-
1537 nale. La flotte Turque se présenta devant Corfou, et en assiégea la forteresse; mais comme celle-ci était bien défendue par Louis da Riva, la flotte fut forcé de se retirer; cependant Scio, Patmo, Egine, Nio, Stampalia et Paros tombèrent en son pouvoir, et d'autres îles furent ravagées. La flotte venitienne se dirigea sur Scardona, en Dalmatie, et parvint à l'enlever aux Turcs, mais l'assaut de Ostrovizza n'eut aucun résultat.

La République essaya de mettre la paix entre la France et l'Empire: une trêve fut en effet con-
1538 clue. Après de nombreuses négociations, une ligue fut organisée a Rome contre les Turcs entre le pape, l'empereur et la République. Mais au moment d'entrer en campagne, Venise qui avait fait de grands préparatifs, se trouva presque abandonnée par ses alliés.

Chaireddin Barberousse qui commandait la flotte turque, s'empara de quelques îles de l'Archipel. Il se dirigea ensuite contre Candie, ma il fut repoussé par Jean Moro et André Gritti; un pareil sort l'attendait à Naples de Roumanie; mais il réussit cependant à occuper plusieurs villes de la Dalmatie.

Dans le même temps la flotte vénitienne conduite par Vincent Cappello, avec un renfort des galères du pape, de Doria et de l'empereur, marchait sur Prevesa où se trouvait alors Barberousse. On y livra une bataille, que la discorde des généraux alliés rendit infructueuse, et la flotte chrétienne, provoquée

par celle des Turcs, se retira à Corfou sans accepter le combat et dans le plus grand désordre. On tenta plus tard de prendre Castelnuovo en Dalmatie, mais à peine fut-elle occupée, qu' on la perdait de nouveau.

Ainsi se terminait l'an 1538. Le doge Gritti 1539
mourut au commencement de l'année suivante; il eut pour successeur Pierre Lando, qui entama des négociations pacifiques avec le Sultan. Les pourparlers trainèrent en longueur, car les prétentions de ce dernier étaient exorbitantes; mais Venise, se voyant délaissée par l'empereur et par le pape, envoya a Constantinople Alvise Badoer avec la mission secréte de conclure à tout prix la paix, dût-on même céder Naples de Roumanie et Malvasie que les Turcs convoitaient depuis longtemps. La nouvelle de cette mission fut révélée par Constantin et Nicolas Cavazza secrétaires, l'un du Conseil des dix, l'autre du Sénat à l'ambassadeur de la cour de France; celui-ci en informa la Porte, de sorte que la paix ne put être conclue qu'au prix de ces
grands sacrifices. 1540

Nicolas Cavazza, Augustin Abondio, et Jean François Valier, leurs complices, furent pendus; Constaatin Cavazza et plusieurs autres furent exilés. On remit en vigueur la loi qui défendait toute correspondance avec des ambassadeurs étrangers, et on organisa d'une manière définitive l'*Inquisition d'Etat.* Dès 1313, à la suite de la conspiration de Bajamonte Tiepolo, le Conseil des X avait nommé dans son sein une Junte appelée les *Trois Inquisiteurs des X.* Elle devait procéder avec énergie et promptitude dans les cas de trahison; mais, dès que le danger était éloigné, les attributions de la Junte cessaient aussi.

Au XVme siècle, afin d'éviter les cas assez fréquents de séduction et de vénalité, il était défendu à tout patricien faisant partie des Conseils, de trai-

ter de choses d'Etat avec des ambassadeurs étrangers, et à tous les patriciens sans exception de se rendre chez eux sans la permission des trois chefs. Les châtiments encourus étaient assez graves et en certains cas même, la peine de mort était appliquée.

Au 20 septembre 1539, le Conseil des X avait décrété que, pour empêcher que les affaires secrètes traitées au sein du Conseil ne fussent divulguées, trois Inquisiteurs spéciaux seraient institués. Deux des Inquisiteurs faisaient partie du Conseil des X, et l' autre était choisi parmi les Conseillers du doge. Ils restaient en charge un an.

Après la paix conclue avec les Turcs, Venise garda la neutralité dans les nouvelles dissensions qui surgirent alors, d' une part entre la France et l' empire, et de l' autre entre la Maison d' Autriche et la Turquie pour la possession de la Hongrie. Mais cela n' empêcha cependant pas la République de profiter de la rupture qui survint plus tard dans les relations de la France avec l' Empereur, pour pousser Beltrame Sachia, de Udine, à occuper, pour le compte de Venise, Marano, qui avait jadis appartenu à la République et qui maintenant était sou-
1542 mise à l' empereur. L' empereur s' en plaignit naturellement à Venise, qui répondit n' avoir pris aucune part à cette entreprise. Sachia, se voyant abandonné, livra Marano à Pierre Strozzi, gentilhomme florentin au service de la France. Les choses allaient devenir sérieuses; Français et Impériaux en étaient déjà venus aux mains, lorsque la République acheta Marano, l' objet du litige, et finit par s' entendre
1543 avec l' empereur.

Pendant ce temps la gnerre de religion suscitée par les doctrines de Martin Luther sévissait en Allemagne. Venise se tint à l' écart, malgré les sol-
1546 licitations des partis. Ce fut la première fois que les Anglais envoyèrent à Venise un chargé d' affaires. Le pape s' y opposa vivement s' appuyant sur

ce que l'admission d'un fonctionnaire protestant dans une ville catholique lui paraissait une offense à la religion. Mais la République répliqua qu'il ne s'agissait point de choses dogmatiques, mais bien d'affaires d'état, et retint près d'elle le secrétaire anglais.

4. Paix. — Premières incursions des Uscocques. — Concile de Trente. — Apprêts de guerre contre les Turcs.

Pendant qu'en Allemagne et en Italie la guerre n'avait point de trêve ni de relâche, la République sut entretenir la paix et se remettre des maux qui l'avaient accablée.

Sous le doge François Donato, qui arriva au pouvoir en 1545, on fit avec le Sultan un traité, par lequel il s'obligeait à restituer plusieurs bourgades du territoire de Zara, qui avaient jadis appartenu à 1550
la République.

La paix continua de régner sous le gouvernement des deux doges, Marc-Antoine Trevisan et 1553
François Venier. Mais Charles-Quint las des luttes 54
interminables qu'il avait eu à soutenir, renonçait alors à son vaste empire et le partageait en deux 1556
parties; il assigna à son fils Philippe l'Espagne, le royaume de Naples, le Dûché de Milan, les Pays-Bas, et les Indes Occidentales; à son frère Ferdinand l'Empire Germanique.

A François Venier succéda Laurent Priuli. Le pape Paul IV, qui était alors en guerre avec Philippe II, tenta plusieurs fois d'entraîner la République dans son parti; mais elle s'y refusa toujours. Les Français descendirent de nouveau en Italie au secours du pape; mais la bataille de St. Quintin où les Espagnols remportèrent une victoire sur les Français, força ces derniers à sortir de la péninsule italienne. Peu de temps après, les deux parties belligérantes

en vinrent aux accords, et grâce à l' intervention
1559 de la République la paix fut conclue à Château-Cambresis. C'est ainsi que finirent les guerres d'Italie après plus de soixante ans de luttes continuelles. La France cédait le pas à l'Espagne, qui conserva ses possessions en Italie.

Peu d'années avant cette époque (1548) le golfe avait commencé a être courue par les Uscocques, espèce de pirates qui avaient leurs principaux repaires à Segna. La République avait plus d'une fois porté plainte soit près de Charles V, soit près de Ferdinand, mais les corsaires n' avaient cessé ni leurs courses ni leurs pillages. La flotte turque exerçait aussi la piraterie, et quoique la République modérât son juste ressentiment, il ne fut cependant pas possible d'éviter quelques rencontres. Pandolfo Contarini poursuivit quelques bâtiments corsaires jusque sous les murs de Durazzo qu'il bombarda. Le fait était grave, mais la République paya une indemnité à la Porte, et put ainsi se soustraire à la nécessité d'une autre guerre.

En 1559, Jerôme Priuli succéda à son frère Lau-
1561 rent. On envoya au Concile de Trente, ouvert de nouveau par Paul IV, les deux ambassadeurs Nicolas da Ponte, et Mathieu Dandolo. La République s'appliqua à maintenir la paix, et insistait en même temps pour que les matières fussent traitées avec toute liberté au concile et pour que l'on introduisit une réforme capable d'enlever aux hérétiques toute occasion de décrier la religion catholique. Jalouse de son autorité, elle défendit courageusement ses privilèges et ses coutumes même devant le clergé.

1563 Après la clôture du Concile, on publia dans toute la Vénétie la Bulle Tridentine, mais sans que pour cela les protestants résidant sur le territoire de la République eussent à éprouver le moindre ennui de la part de celle-ci, tandis que partout ailleurs les bûchers de l'Inquisition semblaient brûler

à l'envi. L'amour avec lequel Venise chérissait son indépendance, la décida à repousser la Bulle *In Cœna Domini* publiée par Pie V, parcequ'elle visait 1569
à amoindrir les droits de l'autorité civile.

Les courses des pirates turcs le long des côtes de la Méditerranée n'avaient pas de relâche, et les rencontre entre les navires turcs et ceux de Venise se répétaient fréquemment. On doit citer entre autres celle qui eut lieu en 1562 dans la mer Ionienne, où plusieurs galères, sous le commandement de Mustafà, furent prises par Christophe de Canale après un combat des plus acharnés, dans lequel, le général venitien trouva la mort. Ces faits annonçaient pourtant, à ne pas s'y tromper, une guerre prochaine, d'autant plus que les Turcs, vainqueurs en Hongrie étaient à même de rassembler leurs forces et de s'abattre sur le territoire de la République.

Sous le régne de Pierre Loredan, qui succéda à 1567
Jérôme Priuli, les Turcs semblaient menacer l'île de Chypre. On arma et l'on fit des préparatifs de défense. Sur les entrefaites, le Sultan envoya un am- 1570
bassadeur à Venise pour y demander ouvertement la cession de l'île, en disant que c'était le seul moyen d'éviter la guerre. La réponse du Sénat ayant été négative, les hostilités devaient bientôt commencer.

5. Guerre avec les Turcs. – Chûte de Nicosie. – Ligue entre Venise, l'Espagne, et le pape. – Reddition de Famagosta. – Marc-Antoine Bragadin.

Pierre Loredan eut pour successeur Alvise, ou Louis Mocenigo; on avait élu Jérôme Zane commandant en chef de l'armée de mer, et Sforza Pallavicino général en chef de l'armée de terre. La République s'adressa au Pape Pie V, en le priant d'inviter les princes chrétiens à faire la guerre aux

Turcs. Le pape s' y prêta de bonne grâce mais il ne put obtenir que 50 galères du roi Philippe d'Espagne, auxquelles il en ajouta douze des siennes.

La guerre commença. Les Turcs envahirent en plusieurs points la Dalmatie, et tandis que la flotte vénitienne perdait inutilement un temps précieux à Zara et puis à Corfou, la flotte turque débarquait ses troupes à Limisso et à Saline dans l' île de Chypre. Les milices chargés de la defénse de l' île, commandées par Astor Baglioni se retirèrent a Famagosta et à Nicosie. Les premières escarmouches commencèrent, et les Turcs se présentèrent sous les murs de Nicosie dont Nicolas Dandolo était le *Provveditore*, et cernèrent la ville de manière a rendre impossible toute arrivée de secours. Le bombardement commença en causa d' immenses dégats. Les assiégés firent à l' improviste une sortie qui coûta beaucoup de monde aux Turcs; mais leurs forces étant trop inférieurs ils furent obligés de se retirer, après une lutte des plus acharnées. Les Turcs rendus plus féroces par les pertes qu' ils avaient souffertes, livrèrent un assaut général; malgré son héroique résistance la ville fut prise et saccagée. Pas un de ses défenseurs ne put se sauver.

Les Turcs s'emparèrent ensuite de Paphos, de Limasol et de Tusla, et marchèrent sur Famagosta que défendaient Marc-Antoine Bragadin et Astor Baglioni.

La flotte des alliés était, pendant ce temps, restée oisive à Candie; des difficultés continuelles avaient été soulevées par Jean-André Doria, qui commandait l' armée espagnole, et qui avait fini par se retirer. Jerôme Zane fut rappelé à Venise pour y rendre compte de son inaction, et on nomma pour la remplaçer Sébastien Venier. La peste qui avait éclaté dans l' armée poursuivait ses ravages. Pour remédier à ces revers et à ces malheurs, la République s' adressa au pape et à l' Espagne en les sol-

licitant de conclure avec elle une ligue offensive et défensive capable de tenir tête à l'ennemi. Après
une longue suite de pourparlers, la ligue fut signée, 1571
et l'on désigna comme général en chef des forces de terre et de mer D. Juan d'Autriche, frère naturel du roi d'Espagne, et à son defaut Marc-Antoine Colonna, duc de Palliano.

Pendant tout ce temps les Turcs infestaient la Dalmatie, et faisaient une descente à Corfoù, tandis que la flotte vénitienne s'était retirée à Messine afin d'y attendre l'arrivée des flottes alliées.

Quelques mélées avaient eu lieu déjà dans les environs de Famagosta, désormais livrée à elle-même Les défenseurs à peine en nombre de sept mille quatre-cent, résistèrent vigoureusement aux assauts des ennemis. Les mines et les boulets des Turcs avaient déja ouvert des brêches en plusieurs points, mais les assiégés, malgré leur petit nombre, les réparaient bientôt par des gabions et érigeaient des parapets dans les endroits menacés. Les femmes mêmes prirent part aux travaux de fortification et de défense. Mais les assauts se succédaient presque sans interruption ; les chrétiens avaient consommé toutes leurs munitions et tous leurs vivres, et dans l'état d'épuisement où ils se trouvaient, il était désormais impossible de prolonger la résistance. Bragadino et Baglioni encourageaient de tout leur pouvoir ces misérables restes de tant de combats el ils parvinrent même à repousser les Turcs au dernier assaut général. Mais comme tout espoir de salut était désormais perdu les habitants de Famagosta suppliérent Bragadino de capituler. On discuta et l'on arrêta les conditions de la reddition (18 août 1571): les troupes et les citoyens devaient être transportés sur des navires turcs dans l'île de Candie et l'on promettait la vie sauve à ceux qui resteraient dans la ville.

L'embarquement n'était pas encore chevé, que

Mustaphà pacha, s'étant emparé de Bragadino, de Astor Baglioni, de Louis Martinengo, de Jean-Antoine Querini, et de plusieurs autres notables, fit mutiler horriblement le premier et ordonna ensuite que les chrétiens qui se trouvaient à bord fussent massacrés, ainsi que ceux qui se trouvaient encore à terre; il fit décapiter et dépecer Baglioni, Martinengo, Querini et d'autres officier vénitiens en presénce de Bragadino. Après avoir suffert pendant plusieurs jours les tourments et les insultes les plus atroces, le malheureux Bragadino, conduit sur la place de Famagosta, y fut écorché vif. Sa peau, bourrée de paille et revétue des habits qu'il avait portés, fut promenée par toute la ville où elle fut l'objet des dérisions le plus inouïes. On la transporta plus tard à l'arsenal de Constantinople, d'où un nommé Jerôme Polidore réussit à l'enlever en 1580; elle fut en 1596 déposée dans un tombeau dans l'église des SS. Jean et Paul.

Ainsi tombait Famagosta, dont la perte entrainait pour la République celle de l'île de Chypre.

6. Bataille de Lepante. – Paix avec les Turcs. – Peste. – Incendie du palais Ducal. – Querelles avec les Triestins. – Différends entre la République et l'Empereur d'Allemagne et le pape.

Pendant qu'à Famamagosta le drapeau de la République tombait au milieu du carnage, les flottes alliées qui comptaient 250 navires se rénvirent à Messine. Elles se dirigèrent ensemble vers le golfe de Lépante où l'on savait devoir recontrer la flotte turque. Mais celle-ci avertie de l'approche de l'ennemi, marcha au-devant et le rencontra dans le voisinage des îles Curzolari le 7 octobre 1571. Un rude combat s'engagea; on se battait en plusieurs points

avec fureur; les chrétiens eurent le dessus au centre et s' émparèrent de la galère ennemie, qui portait le général en chef Muézinzade Alì que la mort était venu frapper. D' autres galères tombèrent au pouvoir des alliés. Sur l'aile gauche, la victoire semblait pencher aussi du côté des chrétiens. La droite était sérieusement engagée, mais secourue à temps par les navires victorieux, elle reprit le dessus, et la flotte ennemie dut enfin prendre la fuite. La victoire des chrétiens fut complète.

On pense généralement que dans cette fameuse battaille les chrétiens perdirent 8000 hommes et 15 galères. Les morts, du côté des turcs, montèrent à 30,000 ; un grand nombre de galères furent coulées et 117 tombèrent au pouvoir des alliés. Le nombre des prisonniers fut de 5000. On trouva sur les bâtiments turcs un nombre incalculable d'esclaves qui fûrent relâchés immédiatement.

Cette grande victoire fut célébrée à Venise par plusieurs jours de fêtes splendides. A Padoue l' on voua un temple à S.te Justine (le 7 octobre, jour de la victoire, est consacré à cette sainte) et une statue lui fut érigée à l'entrée de l'Arsenal.

Après ces évènements, les alliés, au lieu de pousser plus loin leurs opérations, se séparèrent. La flotte d'Espagne partit pour Messine, celle du pape se rendit à Naples, de sorte que Sébastien Venier resta seul avec ses navires. Il entreprit cependant
le siége du château de Margariti, qui, pris à l' im- 1572
proviste, fut forcé de se rendre. Les Vénitiens y entrèrent et le détruisirent de fond en comble. Sappotò, abandonné par les Turcs épouvantés, fut rasé par les Albanais.

La République essayait en même temps de pousser les alliés à reprendre les hostilités. Mais en France comme ailleurs, ses efforts demeurèrent inutiles : ne trouvant d' appui nulle part, et craignant une invasion des Turcs dans l' île de Candie, elle

1573 se hâta de négocier la paix avec la Turquie. Elle fut signée le 7 mars 1573. Les conditions en étaient onéreuses: la République devait payer 300,000 ducats dans l'espace de trois ans; et le tribut qu'elle payait pour Zante était porté de 500 à 1500 sequins.

A peine la paix fut-elle conclue, que la Republique s'appliqua à relever son commerce et sa prospérité à l'intérieur. On décréta à cet effet des primes et des encouragements, et les traces des dommages causés par les longues interruptions que les guerres avaient apportées au commerce, commençaient à s'effacer.

Mais deux grands désastres vinrent troubler la
1575 prospérité renaissante. Dans le courant de 1575 la peste éclata avec une fureur inouïe et dura jusqu'en 1577; elle emporta 51000 habitants, parmi lesquels fut Titien Vecellio. La République décréta qu'en mémoire de la délivrance du fléau, on éleverait un temple, dont les fondements furent alors jetés, et qui fut voué au Rédempteur. L'autre désastre fut un
1577 vaste incendie qui éclata en 1577 dans le palais ducal, et qui consuma l'habitation du doge, la salle des Pregadi, celles de l'Anticollegio et du Collegio, le salon des Quatre portes ainsi que celui du Grand Conseil. On entreprit les travaux de réparation, mais le palais ne fut achevé dans toutes ses parties tel qu'il est à présent que dans le cours de 1675. Le Grand Conseil se rassemblait provisoirement dans la *Sala dei remi* a l'Arsenal.

Sébastien Venier, qui s'était distingué à la bataille de Lèpante et plus tard à la prise du château de Margariti, fut le successeur du doge Alvise Mocenigo. A l'occasion de la cessation de la peste, on fit une procession solennelle. Un pont de bateaux fut jeté sur le canal de la Piazzetta à l'île de la Giudecca, et la procession se rendit jusqu'à l'emplacement destiné à la future église du Rédempteur, où la messe fut célébrée dans une chapelle provisoire.

Peu de temps après, le doge ètant mort, on procéda à l'élection de son successeur, Nicolas da Ponte, qui avait été orateur de la Rèpublique au Concile de Trente. 1578

C' est sous ce doge que Venise envoya une escadre contre Trieste afin de détruire les salines que les Triestins avaient établies en resserrant le lit du fleuve Rosanda.

Les relations politiques avec l' empereur Rodolphe étaient alors quelque peu tendues à cause des courses incessantes des Uskoks auxquelles il n'opposait aucun frein. La République jugea à propos d'y pourvoir elle-même et fit bloquer les mers avec la défense de laisser pénétrer aucune sorte de provision à Segna, repaire de ces pirates. L'empereur fit de vives remontrances, mais la République fit compendre qu'elle n' avait eu recours à ce moyen que pour sa légitime défense.

Mais les Uskoks n'étaient point les seuls qui infestassent l'Adriatique; les Maltais et les pirates de toutes les nations se livraient continuellement à des attentats contre l'autorité que la République exerçait sur le golfe.

Les juridictions ecclésiastiques de la République couraient aussi un danger sérieux. Le pape Grégoire XIII prétendait avoir le droit de visiter les monastères. La question fut longuement discutée, et il fut décidé que le pape pourrait exercer ce droit, mais avec l'assistance de l'évêque de Vérone.

La querelle entre Venise et le pape au sujet des prétentions du patriarche d'Aquileja qui voulait étendre sa jurisdiction sur le fief de Tagetto à St. Vito, fut beaucoup plus longue et plus vive. La mort de Grégoire XIII mit fin à ces débats. Tagetto fut donné au patriarche d'Aquileja, tandis que dans l' acte qu'on rédigea à ce sujet, le patriarche reconnaissait la juridiction de la République sur le territoire abandonné; et Sixte V approuva cette solution.

7. Blanche Cappello. – Erection de la forteresse de Palma. – Ferrare tombe au pouvoir du pape. – Les Uskoks – Controverses avec le pape.

L'autorité du Conseil des X s'était tellement étendue, qu'il régissait presque seul la Rêpublique. Le mécontentement était général, le grand Conseil s'occupa enfin de cette question, et résolut de ré-
1583 duire le pouvoir du Conseil des X à ses limites naturelles. L'administration intérieure retomba, pour le moment du moins, entre les mains des Magistrats ordinaires.

Vers cette époque, la fille d'un noble vénitien montait sur le trône de la Toscane, après une suite d'étranges aventures.

La nuit du 28 au 29 novembre 1563 Blanche, fille de Barthélemy Capello, fuyait, avec un jeune homme florentin, nommé Pierre Bonaventuri. Sa maison paternelle était située à St. Apollinaire, sur le *Ponte Storto.* Le Conseil des X ordonna que l'on fit une enquête, à la suite de laquelle Bonaventuri et la femme Cappello furent bannis. On promit de plus une récompense à celui qui mettrait entre les mains de la justice le ravisseur mort ou vif.

Les deux amoureux étaient cependant arrivés à Florence où ils s'épousèrent, et où Blanche se vit réduite à vaguer aux plus humbles travaux du ménage dans la maison de son mari, dont la position n'était rien moins qu'aisée.

François, fils du grand duc Cosimo, vit Blanche et en devint éperdûment amoureux. Il nomma Bonaventuri surintendant de sa garde-robe, et lorsque il succéda à son père au trône de Toscane (1574) il conduisit Blanche dans un de ses palais. Il la fit paraître publiquement à toutes les fêtes, quoique l'Archiduchesse Jeanne d'Autriche, sa femme, s' en

plaignit amèrement. Bonaventuri avait été tué par la famille d'une de ses maîtresses ; dès lors l'intrigue n'eut plus de réserve et Blanche se montrait en public comme si elle eut été réellement la femme du grand-duc. Lorsque la grande duchesse Jeanne vint à mourir (1578), Blanche fut assez habile pour se faire épouser par François. La Signoria de Venise en fut instruite avec toutes les formalités requises, et, sur la demande du grand-duc lui-même, elle fut proclamée *enfant de la République* (1579). Elle vècut haïe par les Florentins, auxquels elle avait essayé de donner pour héritier au trône granducal, un enfant d'une femme du peuple, qu'elle avait fait passer pour être le fruit de ses amours avec le grand-duc. Elle mourut à Cajano en 1587 et ne fut pas enterrée dans les tombeaux des Médicis. A Venise on défendit d'en porter le deuil.

Le doge Pascal Cicogna succéda à Nicolas da 1585
Ponte. La paix continuait à régner ; la République restait spectatrice des guerres intestines qui agitaient la France, de la décollation de Marie Stuart, des luttes entre l'Espagne et l'Angleterre, et des troubles que les innovations religieuses avaient suscités en Allemagne. La République s'interposa quelquefois par la voie diplomatique en faveur de la paix et ses bons offices furent en différentes occasions couronnés de succès.

Les Vénitiens pourtant ne restaient pas tout-à-fait oisifs. Les incursions des Turcs du côté de la terre-ferme firent naître l'idée d'ériger la forteresse de Palma et de fortifier Udine pour la défense du 1593
Frioul. L'empereur, alarmé, fit de vives remontrances à ce sujet, mais les travaux de fortification furent néanmoins conduits à terme.

Profitant de la grande influence qu'exerçait sur l'esprit de Mahomet III la sultane Baffo, fille du gouverneur de Corfou, qui avait été enlevée jadis par les pirates et conduite au harem impérial de

Constantinople, la République renouvela avec la
1595 Porte, le 20 décembre 1595, un traité de paix, par lequel Venise se vit assurée la possession de Parga.

En vain les Persans, les Moscovites et le Pape excitaient la République à former une ligue contre les Turcs, elle avait fermement adoptée une politique de neutralité.

A la mort de Pascal Cicogna, la charge de doge fut conférée à Marino Grimani, à la grande satisfaction du peuple, qui l'acclamait déjà doge avec enthousiasme pendant que les électeurs étaient assemblés en conclave pour délibérer. Sa femme, Morosina Morosini, fut aussi couronnée; honneur qui n'avait été accordé dans le passé, qu'à la femme de Pascal Malipiero (1457) et à celle de Laurent Priuli (1556).

1597 Alphonse de Ferrare avait nommé héritier de son trône son cousin D. César d'Este. Mais le pape Clément VIII ne voulut point le reconnaître et y prétendait lui-même. César résista pendant quelque temps, mais à la fin force lui fut de céder aux armes temporelles et spirituelles du pape. Venise voyait d'un mauvais œil l'agrandissement des états pontificaux dont le territoire était alors voisin du sien; mais son grand amour de la paix lui fit garder encore la plus stricte neutralité.

Afin de mettre une terme aux courses des Uskoks, on envoya en Dalmatie Benoit Moro avec le titre de Provéditeur, et Jean Bembo fut chargé en même temps de donner la chasse aux pirates. Bloqués dans le port de Rogosvizza, près de Sebenico, ceux-ci réussirent à s'enfuir, mais le succes-
1600 seur de Moro, Nicolas Donato, les assiégea de nouveau à Segna. L'empereur Ferdinand, cédant aux sollicitations de la République prit enfin de mesures sévères contre les Uskoks. Les pirateries cesserent et la mer redevint sûre comme auparavant.

Vers le même temps plusieurs différends s'étai-

ent élevés entre le pape et la République au sujet des limites territoriales et de la juridiction des tribunaux ordinaires sur les ecclésiastiques. La question de juridiction fut surtout grave et demeura même irrésolue relativement à Ceneda: le Sénat avait absolument défendu tout appel à Rome, tandis que le pape avait menacé de l'excomunication quiconque en appellerait ailleurs qu'à Rome et déclaré que la juridiction de Ceneda, au spirituel comme au temporel, relevait du Saint-Siége.

8. Commerce. - Edifices. - Désastres.

Les longues périodes de tranquillité dont nous venons de parler, permirent à la République de travailler au développement de la prospérité intérieure, et à l'embellissement de la capitale. Quoique le commerce avec les Indes eût pris une autre voie, et que la Republique eùt perdu plusieurs possessions dans le Levant, elle tâcha pourtant, par des traités et de sages mesures, d'assurer ses relations commerciales avec l'Orient et de les etendre même avec l'Allemagne. On donna une assiette définitive à la Magistrature des *Cinque Savii alla mercanzia.* Elle avait pour mission d'examiner les conditions du commerce et de proposer les mesures convenables pour lu donner un plus grand essort. On établit un entrepôt de commerce à Spalato, et un magasin à Alexandrie. On songea enfin sérieusement à la réorganisation des finances et à l'extinction de le dette publique.

Plusieurs magistratures furent instituées pendant ce siècle; nous citerons entre autres: Celle des *Tre Provveditori sopra le pompe*, qui prit une forme définitive en 1514, et qui était chargée de veiller à ce que le luxe ne dépassât pas certaines bornes; — les *Tre Riformatori dello studio di Padova* (1516) délégués chargé de remettre en honneur

les études littéraires; — *Magistrato dei Censori* (1517) qui devait empêcher la brigue; — les *Esecutori contro la bestemmia* (1537) et les *Tre Savii assistenti contro l' Eresia*, qui avaient pour mission, les premiers de punir les blasphémateurs et de veiller aux mœurs ainsi qu'à la presse; les seconds d'empêcher la diffusion des doctrines de Luther et de Calvin; — les *Provveditori alle fortezze* (1542) et le *Collegio della milizia da mar* (1545) chargés, les premiers, de l'entretien des murs et de forteresses ainsi que de l'approvisionnement de l'armée de terre, le second de l'armement des navires de l'état, de l'élection des commandants de forces navales, etc.

Les beaux-arts étaient à cette époque à l'apogée de leur splendeur, et un grand nombre d'églises et de palais surgirent à Venise comme par enchantement. Nous signalerons l'érection de la Confraternita de S. Rocco (1517), de celle de la Misericordia (1525), de l'église de S. Giorgio dei Greci (1539) et de son clocher (1592), de la Scuola di S. Fantino, aujourd'hui l'Athénée (1580), de l'église de S. Gallo (1581), de celle de S. Maurizio (1590). En 1517 on construisit le troisième ordre des vieilles Procuraties, et en 1582, le Sénat décrétait la construction des Procuraties neuves. On vit s'élever les palais Loredano, Cornaro, Dolfin, da Ponte, Grimani, Foscari, celui des Camerlenghi (1525), ceux de la Zecca et de la Libreria (1556); la Loggetta à la base du clocher de St. Marc (1540). Des travaux importants furent achevés dans le palais ducal, tels que la scala d'oro, la grande façade à l'intérieur, les deux statues de Sansovino en haut de l'escalier des Génts (1568), et la façade de l'Horloge (1569). L'Arsenal fut agrandì (1568); le Pont du Rialto fut rebâti en pierre (1589); on entreprit la construction des prisons, et la reconstruction du Fondaco dei Tedeschi, détruit par les flammes en 1505. Partout enfin on ne voyait que travaux de constru-

ction, et partout se distinguaient les célèbres pinceaux de Jean Bellini, de Cima da Conegliano, de Victor Carpaccio, de Giorgione, de Jacopo Palma, de Tintoretto, de Jacopo da Ponte, de Paul Véronèse, de Titien et de plusieurs autres artistes.

Nous avons parlé déjà du terribile fléau qui affligea Venise de 1575 à 1577. D'autres pestes non moins épouvantables avaient éclaté depuis le commencement du siècle; nous ne citerons que celles de 1511, de 1527 et de 1528; une épouvantable famine avait encore ajouté aux hourreurs de la dernière.

Trois incendies avaient éclaté à l'Arsenal; le dernier (1569) fut causé par l'explosion du magasin des poudres, et causa d'énormes dégats. En 1514 un incendie avait éclaté aussi à Rialto et causé une perte de plus de 200,000 ducats.

XVII.me SIÈCLE.

1. Craintes de guerre. - Démélés avec la Cour de Rome. - Question de l'enterdit.

Le siècle commença sous des auspices peu favorables. L'Espagne préparait à Milan une forte armée et à Naples une flotte considerable. Pour ces motifs et à cause des courses incessantes des pirates napolitains dans le golfe, la République prit 1601
des mesures pour sa défense. Ses craintes cessèrent pourtant dès que l'on vit la flotte napolitaine se diriger vers Alger. Afin de ne pas donner lieu à de nouveaux embarras, la République résolut de refuser les offres de soumission qui lui étaient faites par l'ile de Lagosta en Dalmatie et par l'Albanie; 1602
la première voulait ainsi se soustraire à la domination de Raguse, et la seconde désiderait se rendre indépendante de la Turquie.

Les guerres de Fuentes, gouverneur de Milan, contre Finale et Piombino, obligèrent la République à armer de nouveau. Elle rassembla des troupes en
1604 Lorraine et conclut un traité avec les Grisons, pour leur ménager un passage. Fuentes essaya de s' y opposer, et les choses prenaient un aspect menaçant; mais cette fois encore la question fut résolue à l' amiable, par les bon offices de Henry IV de France.

Mais d'autres querelles naquirent entre Venise et le pape; celui-ci prétendait que ses bâtiments qui entraient dans le Ferrarais par la Sacca di Goro devaient être exempts de toute taxe. A cela s'ajoutaient les plaintes de la Cour de Rome, plaintes basées, — sur ce que la Rèpublique avait éloigné de l' île de Lesina l' évêque qui y résidait, — sur ce qu' elle avait effecté une coupe dans le Po, — et qu' enfin elle persistait à conserver près d' elle un ambassadeur anglais. La question de la juridiction temporelle de Ceneda était de nouveau discuté; un décret de la République avait soumis le clerge lui-même à une taxe afin de pourvoir à la restauration des fortifications de Brescia.

1605 Lorsque Paul V monta sur le trône pontifical, à toute les causes de querelles déjà si graves, s'en joignirent d'autres non moins sérieuses. Un décret défendait de vendre, de donner ou d'aliéner sous une forme quelconque des biens-fonds ou domaines en faveur d' écclésiastiques, sans le consentement de l'autorité politique, consentement qui devait être préalablement obtenu, même pour fonder de nouveaux couvents, des églises etc. Mais ce n'était pas tout. — Le pape insistait auprès de la République afin qu'elle consentit à entrer dans une ligue contre les Turcs, tandis qu'elle renouvelait justement alors son traité de paix. — Il exigeait encore que le nouveau patriarche de Venise François Vendramin, se rendit à Rome pour y être examiné avant qu'il ne fût promu

au siége patriarcal; la République s'y opposait, et s'appuyait en cela sur ses anciens privilèges; — le Conseil des X s'attribua la compétence dans deux procès pour offense à l'honneur et affaires de mœurs, contre le chanoine Scipion Saraceni, et l'abbé Marc-Antoine Brandolino de Narvesa; le pape de son côté voulait qu'ils fûssent jugés par le tribunal ecclésiastique. Les relations entre Venise et Rome devenaient de plus en plus tendues; à la fin, le pape Paul V publia deux Brefs par lesquels il déclarait nuls les actes de la République, tant au sujet des biens ecclésiastiques qu'à l'égard de Saraceni et de Brandolino, sous peine de l'excommunication en cas de résistance.

Léonard Donato avait succédé à Marin Grimani. 1606
l'un des premiers actes de son gouvernement fut de nommer à la charge permanente de théologien et canoniste le fameux servite Paul Sarpi; on prévoyait que le différend avec le saintsiége ne serait pas de longtemps résolu. Outre le père Salvi, on consulta aussi d'autres théologiens et légistes célèbres, et il fut décidé que l' on résisterait à la Cour de Rome. Les cardinaux espagnols, surtout Zappata et autres agents de l'Espagne, ennemie de la Republique, firent tant auprès du Pape, que celui-ci lançait le 17 avril 1606 l'interdit contre la République.

Le Sénat défendit aux ecclésiastiques résidant sur le territoire vénitien de recevoir et de publier les Bulles ou les Brefs qui pourraient être envoyés de Rome; il déclara nulle et inefficace l'excommunication, pourvut à la sécurité intérieure, et protesta, par un édit adressé aux membres du clergé venitien, contre les procédés du pape, et les exhorta à continuer l'exercice de leur ministère. Les Théatins, les Capucins et les Jésuites rebelles aux ordres du Sénat furent expulsés de l'Etat.

Sarpi ne cessait d'écrire contre la Cour de Rome, protestait contre l'excommunication et reconnaissait

l'opportunité d'en appeler au Concile suivant. Il fut appelé à Rome pour se defendre, mais s'y étant refusé, il fut excommunié personnellement.

Cependant la République armait, afin d'être prête à tout évènement. Les Pays-Bas, la France, l'Angleterre et l'Allemagne se montraient favorables à Vénise; l' Espagne seule lui était hostile, et insistait auprès de la Cour de Rome par l' intermédiaire de Fuentes, pour que l'on prît les armes contre la République; mais l'Angleterre et la France essayaient tous les moyens pour calmer les esprits. On ouvrit des négociations, toujours troublées par les Espagnols, et auxquelles Rome, le Sénat et Henri IV, roi de France, prirent la plus grande part.

1607 Elles durèrent longtemps, mais on finit par s'entendre; l'excomunication devait être levée et la Protestation de la République révoquée; les Capucins et les Théatins étaient rappelés; les deux prêtres emprissonnés étaient remis à l'autorité ecclésiastique sans préjudice toutefois du droit de la Rèpublique de juger des prêtres. A la suite de cet accord François Contarini fut envoyé à Rome en qualité d' ambassadeur par la République.

Ainsi se termina la querelle appelée de l' *Interdetto*, dont l'issue fut la confirmation du droit de la République de régler les affaires relatives aux biens ecclésiastiques et de juger les prêtres.

Les autres démêlés dont nous avons dit quelques mots déjà, furent, résolus pacifiquement. Les Jésuites, malgrè les vives sollicitations du pape, ne furent point rappelés; et la question des appels à Ceneda, soutenue par Fra Paolo Sarpi, se termina en faveur de Venise.

D'autres contestations s'élevèrent pourtant peu de temps après. Le pape voulait donner à son ne-
1609 veu l'abbaye de Vangadizza dans le Polesine; mais la République soutenait que les bénéfices de l'Etat ne pouvaient être conférés qu'à des citoyens; et elle

insista tellement que le neveu du pape dut renoncer au titre qu'il convoitait.

La question des limites territoriale du côté du Pô était sérieuse; les Ferrarais avaient érigé des forts et exigeaient des impôts. Quelques rencontres avaient eu lieu déjà entre les Ferrarais et les troupes vénitiennes; mais on délégua de part et d' autre des commissaires, qui purent arranger les affaires à l'amiable.

2. Le père Paul Sarpi. – Guerre avec les Uskoks. – Guerre en Piémont. – Paix de Madrid.

Nous avons déjà vu comment Sarpi, appèlé par la République au poste de théologien, soutint les droits de celle-ci, et que pour ce fait il fut frappé d'interdiction. Il s'était fait à Rome des ennemis acharnés, qui pour se délivrer d' un si redoutable défenseur les droits de la République, eurent recours à l'assassinat. En effet, Alexandre Parrasio, après avoir reçu de magnifiques cadeaux du pape et du cardinal Borghèse, partit de Rome et arriva à Venise. Il s'y attacha Ridolfo Poma et le prêtre Michel Viti di Santa Ternita; le soir du 25 octobre 1607, il assaillit Fra Paolo au pont de Santa Fosca et le blessa griévement.

Lorsque le Conseil des X arriva à savoir les noms des sicaires, ceux-ci étaient déjà en sûreté sur le territoire de l'Eglise; on les vit plus tard se promener librement dans Rome.

Sarpi put heureusement guérir de ses graves blessures et la République décréta des peines sévères contre ceux qui dorénavant oseraient attenter d'une maniére quelconque à la vie du célébre théologien. Un nouvel attentat fu pourtant commis par les moines Antoine de Viterbe et Jean-François Graziani de Pérouse, en 1609, et un troisième en 1609

1610. Mais Sarpi, n' en menait pas moins une vie solitaire, occupé seulement des devoirs de sa charge. Il mourut accablé d' infirmités le 14 janvier 1623. Quelques heures avant sa mort, il répondit à trois questions que lui posait le Sénat relativement à une affaire d'une grande importance, et on délibéra ensuite selon son avis. Il fut enterré dans l' église des Servi, et lorsque celle-ci fu démolie, ses restes furent transferès dans l'église de St. Michel de Murano (1828).

1612 Le 12 juillet de l'année 1612, le doge Léonard Donato mourut; il eut pour successeur Marc-Antoine Memmo, de la *vieille noblesse*, qui depuis plus 230 ans n'avait point compté de doge. La paix fut maintenue pendant son règne qui fut de courte durée; cependant les Uskoks étaient encore une fois devenus très-importuns; la Turquie, inquietée par leurs courses, fit faire de graves remontrances, auprès de la République, à laquelle le golfe appartenait, et la pria d' y porter promptement remède. De nouvelles forces furent envoyées contre les pirates que le Provéditeur Pasqualigo battit à Lesina; mais peu de jours après, ils surprirent et tuèrent Cristophe Venier avec tout l' équipage de sa galère. Les Vénitiens assiégèrent alors Segna et en-
1613 suite Novi qui fut prise et brûlée; mais ce dernier fait irrita tellement l'Archiduc Ferdinand d'Autriche que l'on eut tout lieu de craindre une guerre prochaine.

Charles Emmanuel, duc de Savoie, avait, peu de temps après, envahi le Monferrât, appartenant alors au Cardinal Ferdinand, duc de Mantoue. La République armait et appuyait le Cardinal, pendant que le gouverneur de Milan se mettait en campagne contre Charles qui, avec des forces supérieures le battit et le força à se désister de son entreprise.
1615 La paix fut conclue le 25 juin 1615.

Quelques mois après, le doge Memmo mourait;

Jean Bembo qui appartenait aussi à la *vieille noblesse*, fut son successeur. Les Uskoks molestaient les possessions de la République; l'Autriche, ainsi que nous l'avons déjà dit, se préparait à la guerre, et avait même déjà pénétré dans le Frioul; les Vénitiens de leur côté mettaient le siége devant Trieste. En Istrie l'on se battait aussi, et le général Pompée Giustiniani avait occupé plusieurs places, entre autres Zara; il prenait ses mesures pour assiéger Gradisca, lorsque, sur les instances du pape et d'autres princes, le siége fut levé: on entra alors en négociations.

Cependant la guerre était sur le point d'éclater 1616
de nouveau entre Charles Emmanuel et les Espagnols; Venise tenta par tous les moyens de rétablir la paix, mais n'y réussissant pas, elle se décida en faveur du Duc. Elle lui envoya donc d'abord des secours en hommes et en argent, et ne se borna pas là. Sachant bien que l'Espagne convoitait la domination de l'Italie entière et conjurait sa perte, elle s'allia avec les Cantons de Berne et de Zurich, comme elle l'avait déjà fait avec l'Angleterre, la Suède, le Danemark et la Hollande.

Les Espagnols passèrent la Sesia; Charles Emmanuel soutint vaillamment le choc, mais la fortune ne lui souriait guère. Le sort se montrait plus propice aux Vénitiens qui combattaient contre l'Autriche et les Uskoks. Ils s'étaient emparés de la Pontebba, passage entre l'Allemagne et l'Italie, et avaient repoussé les Autrichiens jusque sous les murs de Gorizia. Gradisca se vit assiégée de nouveau et le château de Scrissa, repaire des Uskoks fut pris et détruit.

La chance des armes commençait à tourner aussi du côté du Duc Charles, mais toutes les parties belligérantes, lasses des longues luttes qu'elles avaient soutenues, désiraient la paix; elle fut en effet signée à Madrid le 26 septembre 1617. L'Espa- 1617

gne et la Savoie devaient restituer les territoires occupés: l'archiduc Ferdinand s'engageait à mettre une garnison à Segna, et d'accord avec les Vénitiens, à pourchasser les pirates; la République devait à son tour lui rendre les places qu'elle avait occupées.

3. Conspiration de Bedmar.

Cette paix ne put convenir à Don Pietro de Tolède, gouverneur de Milan, ni au marquis della Cueva ou Bedmar, ambassadeur d'Espagne, ni au duc d'Ossuna, Vice-roi de Naples. On n'en peut voir le motif que dans la haine que l'Espagne nourrissait contre la République qui contrecarrait vigoureusement ses projets de domination sur toute la péninsule. Philippe III et son ministre le duc de Lerma ne pouvaient pas en venir à une guerre ouverte, mais le vice-roi de Naples, duc d'Ossuna se chargea de parvenir à ébranler la puissance de Venise par des menées secrètes. Des 1612, Ossuna avait envoyé ses émissaires à Venise et faisait courir le Golfe par les Pirates. Plusieurs actes hostiles furent commis contre les commerçants vénitiens résidant dans le royaume et des négociations avaient été entamées dans le but de secourir l'archiduc d'Autriche au temps de la guerre avec les Uskoks. La République protestait, mais les ennuis ne cessaient point.

Un fameux corsaire normand, nommé Jacques Pierre, d'accord avec ses amis Renault, Langlade et Beraud, qui étaient jadis à la solde de Ossuna, instruisit l'ambassadeur vénitien à Naples des vastes dessins du duc. Ils demandèrent ensuit a passer au service de la République. Il se rendirent en effet à Venise dans le courant du mois de mai 1617. Mais le gouvernement de Venise avait conçu des soupçons à leur égard et ne pouvait se décider à leur donner un emploi.

Pendant ce temps Ossuna, poursuivait ses armements, recrutait des soldats et se mettait en correspondance avec tous les ennemis de la République. Il donnait à ses navires d'excellents pilotes, expérimentés dans la navigation du Golfe, du Quarnero, des ports de l' Istrie et même de celui de Malamocco. Il recevait sans cesse des communications de la part de l'ambassadeur d'Espagne à Venise, le marquis de Bedmar, dont la maison était devenue un repaire de bandits et d' émissaires qui s' appliquaient par tous moyens à détacher les soldats du service de la République.

Venise pressée par les sollicitations de Jacques Pierre, se décida à le prendre à sa solde; cet homme, qui était justement un émissaire d'Ossuna, trama une vaste conspiration, d'autant plus dangereuse qu'elle étendait ses fils même dans l'armée.

Pendant ce temps la flotte d'Ossuna était entrée dans le Golfe, tandis que celle de la République, sans accepter le combat, s'était retirée à Lesina en Dalmatie, après avoir perdu quelques navires (6 juillet 1617). Plus tard pourtant (10 novembre) Laurent Venier battait à S. Croce la flotte espagnole, et Ossuna exaspéré revenait avec plus de chaleur que jamais à son idée favorite de s'emparer de Venise.

Sur les entrefaites, le doge Jean Bembo vint à 1618
mourir: on lui donna pour successeur Nicolas Donato, qui lui-même, un mois plus tard, fut remplacé par Antoine Priuli.

La conspiration qui s'ourdissait depuis longtemps à Venise, et qui avait pu jusqu'alors demeurer secrète, fu tout à coup découverte. Un certain Balthazar Juven de Grenoble était venu à Venise pour se mettre au service de la République avec une compagnie de trois cents soldats; il eut l'occasion de lier connaissance avec un français nommé Moncassin. Celui-ci voulant attirer Juven dans le complot lui en fit la confidence. Juven feignit d' y

adhérer, puis il força Moncassin lui-même à tout révéler au doge. Les X procédèrent alors aux arrestations. Renault et les frères Bouleaux furent jetés en prison, puis étranglés et pendus par les pieds entre les deux colonnes sur la Piazzetta. Jacques Pierre et Langland, qui se trouvaient à l'armée, ainsi que leur secrêtaire Rossetti, furent tués par ordre des X. D'autres encore furent exécutés ou emprisonnés, mais un grand nombre des conspirateurs avaient eu soin de prendre la fuite, dès que le complot avait été découvert.

On découvrit en même temps une autre conspiration, par laquelle Jean Bérard, l'un des amis de Pierre, devait livrer la forteresse de Crema au gouverneur de Milan.

Cependant le peuple était dans une grande agitation et menaçait d'assiéger le palais de Bedmar ainsi que celui de l'ambassadeur de France, qui s'était aussi compromis. Les deux ambassadeurs donnèrent donc un prétexte quelconque pour quitter la ville. L'ambassadeur anglais en fit autant, car il était étranger aux manoeuvres de Bedmar et de Ossuna. Ce dernier ne voulut pourtant point s'avouer vaincu, et essaya de tramer une nouvelle conjuration, mais il échoua. Il tomba donc en di-
1619 sgrâce auprès du roi Philippe III; il voulut se révolter et sollicita dans ce but l'aide de la République qui lui répondit par un refus. Ossuna, ayant perdu tout espoir, se vit obligé de rentrer en Espagne, où il fut emprisonné; il mourut peu d'années après, au château d'Almeda (1624).

4. Antoine Foscarini.

La corruption s'était introduite dans les élections, et plusieurs nobles gagnés par l'argent de l'Espagne avaient même été jusqu'à trahir leur patrie. Le Sénateur Jean-Baptiste Bragadin instruisait

le successeur de Bedmar de tout ce qui se passait 1620
dans les assemblées de la République; il fut dénoncé, et emprisonné, puis pendu entre les deux colonnes. Plusieurs autres nobles furent condamnés pour délit de corruption; les délations et les accusations se succédaient si fréquemment que la justice tout en tombant le plus souvent sur les coupables, dut quelquefois frapper des innocents.

Antoine Foscarini avait occupé plusieurs charges importantes, entre autres celle d'ambassadeur auprès des Cours de France et d'Angleterre, où il demeura pendant six années. Foscarini avait pour secrêtaire un certain Jules Muscorno, homme au caractère caché et capable de tout, qui ne pouvant pardonner à Foscarini de lui avoir refusé une lettre de recommandation, se mit à le décrier, d'abord en Angleterre, puis à Venise où il s'était rendu justement dans le but de mettre à exécution ses mauvais desseins. En effet, il accusa Foscarini d'avoir confié à des étrangers les copies des lettres qu'il adressait à son gouvernement, en ajoutant qu'il menait une vie dérégée et irréligieuse. Le 25 juin 1615, Foscarini fut rappelé; arrivé à Venise vers le commencement de 1616, il fut emprisonné et jugé coupable. Longtemps après cependant, (en juin 1618), son innocence fut reconnue et il fut relâché, tandis que son calomniateur était condamné à deux années de réclusion dans la forteresse de Palma.

Foscarini recouvra toute la confiance du gouvernement, occupa encore d'autres charges importantes et fut plus tard nommé sénateur. Mais Muscorno, quoique prisonnier, avait juré de se venger, et avait dans ce but ourdi un complot, dont l'exécution était confiée à des tiers. Il faut surtout parmi eux citer Jérôme Vano, qui depuis plusieurs années était au service du gouvernement en qualité d'espion, et que les gros revenus qu'il tirait de son infâme métier rendaient peu scrupuleux.

Foscarini fréquentait la comtesse Anne d'Arundel, femme de Thomas Arundel of Wardour, maréchal d'Angleterre, qui s'était établie à Venise pour élever ses fils dans les moeurs et coutumes italiennes. Ses salons étaient fréquentés aussi par les ambassadeurs de Florence, d'Espagne et par celui de l'empereur d'Allemagne. Cette circonstance était plus que suffisante pour en faire le fond d'une accusation; en effet, Vano accusa Foscarini d'avoir instruit ces ministres étrangers des secrets d'état et d'en avoir reçu de l'argent. Le 8 avril 1622 Foscarini fut saisi et jugé. Sa faute parut évidente, et il fut condamné à être étranglé en prison et ensuite pendu par un pied entre les deux colonnes.

La sentence venait à peine d'être exécutée (20 avril), que le bruit se répandit que Foscarini était innocent. La comtesse Arundel, qui se trouvait à cette époque dans sa villa près de Dolo, instruite de ce qui venait d'arriver, accourut à Venise et déclara formellement n'avoir jamais eu que des relations de simple civilité avec les ministres étrangers ainsi qu'avec Foscarini; Vano fut soumis à une enquête, on lui fit son procès comme calomniateur, et il avoua alors que ce qu'il avait déposé contre Foscarini, était faux. Il fut à son tour condamné à être étranglé, avec Dominique de Venise, un de ses complices. Le 16 janvier 1623 le Grand Conseil déclara solennellement que Foscarini était innocent du crime qu'on lui avait imputé. Son corps fut exhumé du cimetière des SS. Jean et Paul; on lui fit de magnifiques funérailles et il fut déposé dans le sarcophage de sa famille dans l'Eglise de S. Stae.

5. Guerre en Valteline. - Renier Zeno.

Pendant que ces évènements se succédaient à l'intérieur, des faits non moins graves se produisaient au dehors. L'Espagne tentait de s'emparer de la

Valteline en profitant de l'émeute qui y avait éclaté et dans laquelle les catholiques avaient 1620
massacré les protestants. Les insurgés étaient appuyés par Feria, nouveau gouverneur de Milan. Les Grisons, qui étaient protestants, prirent les armes pour tenir tête aux catholiques. La guerre allait grossissant. L'Espagne envoyait ouvertement des secours aux Valtelinais, de même que la Republique en envoyait aux Grisons, et tâchait de leur faire obtenir l'aide de la France, de la Savoie, de l'Angleterre et de la Hollande. L'Arciduc d'Autriche favorisait les catholiques qui avaient dejà remporté quelques avantages; mais sur les vives instances de la Republique, de la France et du pape, on con- 1621
clut a Madrid un traité, par lequel on remit les choses sur le même pied qu'auparavant.

On ne déposa pourtant pas les armes. Les Grisons excités par Feria, pénétrèrent en Valteline avant que l'on eut exécuté le traité. L'Autriche et l'Espagne revinrent au secours des catholiques; la République prit à sa solde le général Mansfeld avec sa troupe, et non contente de cela, s'allia avec la France et la Savoie. Les Espagnols, vu le danger 1623
imminent, en vinrent aux négociations et proposèsèrent d'abandoner la Valteline au pape, jusqu'a ce que le différend fût réglé. La proposition fut agréée, mais les négociations n'aboutirent à aucun résultat. La guerre éclata de nouveau; les Français envahirent la Valteline et en chassèrent les troupes du pape; Venise y envoya aussi un corps de troupes. 1624
Bormio et Chiavenna furent conquises ainsi que Sondrio et Tirano. Toute la Valteline était donc au pouvoir des alliés, exepté la forteresse de Riva, qui, par sa résistance obstinée, prolongeait la guerre.

François Contarini avait été élu doge en septembre 1623, et Jean Corner en janvier 1625. Sous le gouvernement de ce dernier des troubles très-sérieux éclatèrent à Venise.

Renier Zeno, ambassadeur à Rome, avait accusé le cardinal Dolfin de recevoir un salaire de la France, et plusieurs Sénateurs de conjurer contre la République. Rentré dans sa patrie, Zeno parlait avec violence contre Antoine Donato, ambassadeur à Turin, et se faisait tous les jours de nouveaux ennemis. Il fut néanmoins élu conseiller du Doge, et cette nouvelle charge lui offrit l'occasion de s'acharner contre tous ceux qui méprisaient les lois. Ayant été un jour offensé en plein Conseil par l'un des Savii, il répliqua vivement et s'abstint depuis lors de reparaître à l'assemblée. Il fut pourtant rappelé par le doge, mais à l'occasion d'une nouvelle querelle, Zeno fut condamné à une année de relégation a Palma pour avoir manqué au respect dû au chef de l'Etat. Après quatre mois de prison, il fut rappelé et admis à faire partie du Conseil des X. Il accusa alors le doge d'avoir violé la Constitution jurée, en permettant qu'un de ses fils fût nommé cardinal et évêque, un autre primicier, et deux autres Senateurs, ce que les lois défendaient. Mais les reproches qu'il faisait au doge ne se bornaient pas là, et les querelles étaient devenues de plus en plus fréquentes, même au sein du Conseil des X et du Grand Conseil. Les ennemis de Zeno augmentaient tous les jours, et la haine qu'il s'était attirée avait atteint un tel point de violence, que par une soirée
1627 de décembre 1627, il fut assailli par Georges Corner, fils du doge, et par quatre autres individus qui le blessèrent grièvement. Corner réussit à se sauver, mais il fut banni à perpétuité avec ses complices.

1628 Zeno fut élu l'année suivante au nombre des chefs du Conseil des X, à la condition de ne plus se répandre en invectives contre des personnes revêtues d'un caractère public et de s'abstenir de toute discussion sur des affaires déjà conclues. Il ne put pourtant pas se taire ; il se plaignit en Conseil de ce que les lois étaient enfreintes, la Constitution

violée, et qu'on lui commandait le silence non seulement au sujet des blessures qu'il avait reçues, mais aussi à l'égard des fréquents abus qu'il découvrait dans les choses publiques. Il s'ensuivit une violente discussion, à la suite de laquelle les X ordonnèrent que l'on procédât à l'arrestation de Zeno. Mais il avait eu soin de s'enfuir, et on ne put prononçer contre lui qu'une sentence d'exil.

Tous ces faits avaient excité dans la population une vive indignation contre le Conseil des X, que l'on accusait ouvertement d'abus de pouvoir; on sollicita donc une réforme qui devait le subordonner au Grand Conseil. On élut en effet cinq Correttori qui devaient examiner les Statuts (*Capitolari*) du Conseil, et Zeno fut rappelé. Les débats au sujet de la réforme, furent longs et orageux; une décision de septembre 1628 règlait enfin les attributions du Conseil des X, dont l'autorité resta, dans le fond, à peu près la même. Aussi peu de temps après, le conseil franchit de nouveau les bornes qui lui avaient été imposées, et il s'ensuivit de nouvelles querelles.

Pendant ce temps la guerre en Valteline allait son train, sans toutefois apporter de résultats définitifs. La France et la Savoie, malgré l'opposition de la République tentèrent une expédition en Ligurie (1626). Elle n'eut cependant pas de suites, car de nouveaux troubles avaient éclaté en France. Sur les entrefaites, le comte de Fargis, ambassadeur français à Madrid, stipulait arbitrairement un traité qui reçut le nom de traité de Mouson, par lequel les affaires, en Valteline et dans le pays des Grisons étaient remises sur le même pied qu'avant la guerre. Le traité fut pourtant accepté par la France, l'Espagne, et même par Venise, quoique celle-ci se montrât froissée de ce que les négociations eussent été faites sans qu'elle en eût été avertie.

6. Guerre de la succession de Mantoue. – Terrible peste. – Guerre avec le pape au sujet du dûché de Castro.

En 1628, mourut le duc de Mantoue et de Monferrat, Vincent de Gonzague, qui ne laissait point d'héritier mâle. Plusieurs prétendants à l'héritage se présentèrent a lors, et parmi eux, Charles de Rethel héritier de la maison de Nevers, et Marie Gonzague duc de Guastalla. Charles était arrivé à s'emparer du dûché, lorsque l'Espagne et la Savoie se déclarerent contre lui. La guerre commença aussitôt; D. Gonzalo de Cordova, gouverneur de Milan, mit le siège devant Casale, pendant que Charles Emmanuel envahissait victorieusement tout le Monferrat. La République essaya d'abord de conserver la paix, mais voyant qu'elle prenait une peine inutile, elle s'allia à la France pour aller au secours
1629 de Charles de Nevers. Le duc de Savoie fut forcé de se séparer des Espagnols, et de faire adhésion à la ligue; Casale se vit délivrée du siége et le Monferrat fut évacué par les troupes du duc de Savoie. Mais le roi Louis XIII qui était venu en personne en Italie, dut bientôt retourner en France avec son armée afin d'apaiser une révolte suscitée en Gascogne par les Huguenots. Cet évènement déconcerta la République, d'autant plus qu'elle se trouvait menacée par l'empereur d'Allemagne qui s'étaiet allié aux Espagnols. Elle rassembla toutes ses forces, tâcha d'empêcher les négociations de trêve entre la Hollande et l'Espagne, et pressa de nouveau la France d'envoyer des renforts en Italie. Mais déjà les Allemands entraient dans la Valteline et dans le Milanais, apportant avec eux et répandant partout sur leur passage une peste terrible.

1630 Dans le curant de cette année, mourut le doge Corner, auquel succéda Nicolas Contarini. Au début

de son gouvernement la guerre était devenue désastreuse. Non seulement le territoire de Mantoue, mais encore plusieurs possessions de la République avaient été occupés par les troupes allemandes. Mais par bonheur, au mois de mars de cette même année le cardinal Richelieu entra en Italie avec un gros corps de troupes et envahit le Piémont qui s' était de nouveau alliè avec les Espagnols. Mais tandis qu' il s' arrêtait en Piémont, Casale et Mantoue, cernées qu' elles etaient par les forces espagnoles et impériales, se trouvaient dans une bien triste condition.

Le camp vénitien se trouvait à Valeggio, sous les ordres du Provéditeur Sagredo. Le dessins des généraux était d' occuper Villabuona, Marengo et Goito, afin de s' ouvrir une issue pour arriver au secours de Mantoue. Ce projet réussit assez bien à Villabuona, mais le génèral allemand Galasso ayant peu aprés battu les troupes vénitiennes, celles-ci se virent forcées de retirer vers Peschiera.

Le Provéditeur Zacharie Sagredo fut rappelé à Venise, et condamné à la perte de son grade de procureur de St. Marco et à dix ans de prison.

Les Allemands, encouragés par la victoire remportée à Valeggio, redoublèrent de vigueur dans le siége de Mantoue; ils entrèrent dans la ville le 19 juillet 1630, la mirent au pillage pendant trois jours et y commirent des barbaries sans exemple.

Le pape Urbain VIII s' interposa en faveur de la paix et fit tant que les puissances belligérantes adoptèrent, après de bien longues négociations, des préliminaires de paix qui furent ratifiés par les deux traités de Ratisbonne et de Cherasco. Charles 1631
conserva le dûchè de Mantoue avec une partie du Monferrat et en obtint l' investiture impériale. Le territoire de la République fut totalement évacué par les Espagnols et les impériaux.

La peste, que les troupes allemandes avaient ap-

portés dans le Milanais et dans le Mantouan se répandit aussi sur le territoire de la République et même dans la capitale. Malgré les sages et nombreuses mesures prises par le Sénat, l'épidémie faisait de rapides progrès. On décreta le 25 octobre 1630 qu'un temple serait élevé à Notre Dame de la Salute, et les travaux en furent commencés en septembre 1631. Les ravages occasionnés par cette peste furent immenses, et le nombre des victimes atteignit un chiffre inoui. Depuis le mois de juillet 1630 jusqu'à celui de novembre de l'année suivante le nombre des morts à Venise s'éleva a près de 46,489; il fut de 56,686 dans les îles environnantes et de 60,000 dans les provinces de terre-ferme.

Lorsque la ville fut déclarée délivrée de la contagion, on fit une procession solennelle qui, par un pont de bateaux jeté sur le Canalazzo de la Piazzetta à la rive opposée, se rendit à la place où l'on était en train de construire l'église de la Salute.

Au doge Contarini, mort en avril 1631, succéda François Erizzo.

Cependant la guerre sévissait en Allemagne, et la République, malgré les sollicitations dont elle fut l'objet, répondit par un refus tant à l'empereur qu'à la France, qui s'etait alliée aux ducs de Savoie, de
1635 Parme et de Mantoue et voulait reprendre la Lombardie aux Espagnols. Ainsi pendant que l'on guerroyait en Lombardie et en Piemont, que la paix
1640 venait d'être signée entre les Grisons et les Français, et que ces derniers occupaient Turin, Venise se tenait à l'écart; mais sa neutralité était attentive: la Republique était armée et prête a toute éventualité.

A cette même époque le duc Edouard de Parme fortifiait le duché de Castro, afin de résister aux menaces de Barberini, à la famille desquels appartenait le pape Urbain VIII; celui-ci répondait aux armements d'Edouard par l'excommunication et en

faisait occuper et mettre à l'enchère le dûché. Venise, la Toscane et Modène se rallièrent entre elles, décidées a marcher au secours de Parme, si elle était attaquée. Edouard, fort de cette alliance, envahit les Etats du pape, mais il fut retenu par les alliés eux-mêmes qui voulaient se tenir sur la défensive.

La République entama les négociations, mais les prétensions de chacun des princes belligérants causèrent tant de complications que toutes les tentatives de paix échouèrent. La ligue dont nous avons 1642
parlé tout à l'heure devint alors offensive. La République envoya Jean de Pesaro contre les Barberini qui voulaient ériger des forts à Lagoscuro et jeter un pont sur le Pô. Il occupa les deux rives du fleuve et repoussa les ennemis à Ferrare. La petite flotte vénitienne se hasarda jusque sous Goro et en assiègea la forteresse; Ariano, Primiera, et d'autres places fortes tombérent au pouvoir des Vénitiens. En même temps, les forces des alliés remportaient aussi des victoires de leur côte de sorte que, grâce aux bons offices de Mazarini, le pape 1643
consentit à traiter. Les négociation traînèrent en longueur, car les Vénitiens étaient peu pressés de déposer les armes; mais on finit par décider que Castro serai rendu à Edouard, et que les terres occupées par les alliés retourneraient au St. Siége. La 1644
paix fut publiée le 1er mai 1644.

7. Commencement de la guerre de Candie. – Victoire de Paros.

Pendant tout ce temps, les relations entre Venise et le Sultan n'étaient guère pacifiques. En 1638 peu s'en fallut qu'on en vint à une guerre ouverte, à cause de quelques corsaires d'Alger battus en mer par les Vénitiens. Le bailli de Costantinople fut emprisonné, le port de Spalato bloqué, et le commerce

avec la Republique interrompu. Le différend n' eut pourtant pas de suite.

Le sultan Ibrahim, qui succéda a Murad, convoitait la possession de Candie; sur un prétexte quelconque, il envoya une forte armée contre cette île, qui, prise à l' improviste, ne put s' opposer au
1645 débarquement qui eut lieu à Gognà. Les Turcs marchèrent ensuite vers le rocher de St. Théodore dans le voisinage de Canéa, et en auraient certainemeut occupé le fort, si Blaise Giuliani qui le défendait avec 75 soldats seulement, ne l'eût fait sauter, s'ensevelissant ainsi sous les ruines lui et tous les siens avec les ennemis. Canea fut ensuite assiégé par les Turcs.

Quand le Sénat eut reçu la nouvelle de ces revers, il renforça la flotte, rassembla des troupes et s'adressa à toutes les puissances chrétiens pour en avoir des secours. Mais le plus grand nombre s'excusèrent de ne pouvoir en envoyer sous différents prétextes; le pape offrit 5 galères et l'Espagne 5 autres; la Toscane en fournit autant et y ajouta deux compagnies d'allemands; les chevaliers de l' ordre de Malte donnèrent 6 galères; Parme deux mille fanta sins; la France cent mille écus et 4 brûlots. C'étaient là des secours illusoires; Venise se trouva donc presque seule en face du colosse turc.

Mais la générosité des Vénitiens ne fit pas défaut, et l'on vit tout le monde, sur une invitation du gouvernement, s'empresser d' offrir son argent pour les besoins de la patrie.

Pendant qu'à Venise on faisait d' immenses préparatifs de guerre, et que les flottes alliées se réunissaient à Zante, les Turcs avaient réussi, après des assauts réitérés, à s' emparer de Canéa, et se dirigeaient même contre Suda, que la flotille d'Antoine-Marie Cappello avait lâchement abandonnée à l'approche de l'ennemi. Les Turcs durent toutefois renoncer à cette entreprise, car la flotte des alliés était arrivée dans les eaux de Candie.

La flotte se composait de 84 navires de haut bord sous les ordres de Jérôme Morosini. Mais le nombre de ces forces ne tarda pas à se réduire de beaucoup; en effet, trente-sept jours seulement après leur arrivée, les alliés se retirènt sans même avoir tenté la moindre action.

Cependant Venise se hâtait de préparer de nouvelles forces, et le doge Erizzo venait d'être nommé général en chef de l' armée, lorsque, frappé d'une maladie subite, il mourut au début de 1646.

Son successeur, François Molino, dut promettre, 1646
le jour même de son élection, qu' il ne sortirait pas de la ville sans permission; et ce fut alors qu' on abolit la coutume de couronner la femme du doge.

On tâchait en même temps d'obtenir des secours des princes chrétiens pour la guerre de Candie, mais tous les efforts que l' on fit demeurèrent inutiles. On ordonna à tous les citoyens d'apporter à la monnaie les trois quarts des objets précieux qu' ils possédaient; on ouvrit trois concours à la place de procureur qui devait être donnée à quiconque offrirait une somme dépassant 20,000 ducats, et enfin, on eut recours à l'expédient de vendre les titres de noblesse.

Jérôme Morosini n'était pourtant pas resté oisif. Il bloquait Canea, pendant que d'autres généraux de la République couraient la mer et inquiétaient les ennemis. Jean-Baptiste Grimani, Capitaine gé- 1647
néral, avait tenté plusieurs entreprises avec un heureux succès; la plupart des iles turques de l'Archipel furent mises à contribution, et en même temps le général Léonard Foscolo occupait en Dalmatie plusieurs villes et places fortes.

En 1648, il put s' emparer de Clissa, forteresse 1648
importante située dans le voisinage de Spalato; mais la joie que l' on ne ressentit fut bientôt troublée par la nouvelle de la destruction à peu près complète de la flotte de Grimani dans un terrible ouragan.

La République arma d'autres galères, obtint quelque secours du Papes et des chevaliers de Malte, et envoya Louis Léonard Mocenigo, à la place de Grimani qui avait péri dans le désastre arrivé à la flotte. Mocenigo se rendit dans la ville de Candie, qui fut le théâtre de ses exploits. Les Turcs l'avaient entourée, et avaient rennouvelé les assauts, toujours avec le même insuccès. Mocenigo les força de lever le siége et les chassa même des èaux de Suda.

Les bornes que nous impose un simple résumé historique ne nous permettent pas de faire le récit détaillé de chaque fait d'armes, ni de nommer tous ceux qui se ne distinguèrent pendant cette guerre de géants, qui dura plus de 25 ans; nous nous bornerons donc à en signaler les faits les plus saillants.

Les Vénitiens, las de cette lutte opiniâtre tentèrent d'en venir à un arrangement. Mais les Turcs exigeaient qu'on leur livrât l'île de Candie, et ils ne voulaient faire la paix qu'à cette condition. Les hostilités reprirent de plus belle.

Jacob da Riva avait retenu pendant longtemps la flotte turque bloquée dans le détroit des Darda-
1649 nelles. Au printemps de 1649 elle en sortit, mais poursuivie et atteinte par Riva elle fut en grande partie incendièe et dispersée. D'autres rencontres eurent lieu avec le même succès pour les Vénitiens; les Turcs assiégèrent une seconde fois la ville de Candie, mais échouèrent complètement.

1650 Toute l'année 1650 se passa sans aucun fait d'armes remarquable, si ce n'est la reprise de la forteresse de St. Theodore effectuée par Mocenigo. Les Turcs ne firent que de faibles attaques, mais ils hâtaient leurs préparatifs pour l'année suivante.
1651 En effet, en juin 1651, une puissante armée ottomane se dirigea vers le golf avec l'intention d'y pénétrer. Le généralissime Mocenigo rencontra la flotte dans les eaux de Paros et l'attaqua avec tant d'impétuo-

sité que les Turcs essuyèrent la déroute la plus complète. Mocenigo fut rappelé dans sa patrie pour y jouir du glorieux repos que lui avaient mérité tant de fatigues, et on envoya à sa place Léonard Foscolo.

8. Victoire de la flotte vénitienne aux Dardanelles.

Le nouveau généralissime, qui naguére s' était distingué en Dalmatie, entreprit immédiatement plusieurs opérations militaires, parmi lesquelles il faut citer la conquête de l'île de Léro. Il poursuivit même
ses heureuses courses en Anatolie et dans l'Archi- 1653
pel. Ces expéditions l' empêchèrent de combattre la flotte ottomane qui était sortie du détroit des Dardanelles; c'est pour cette raison qu' il fut rappelé à Venise et Louis Léonard Mocenigo fut de nouveau placé a la tête de l'armée.

On tenta de nouveaux accords à Constantinople, mais ce fut en vain.

Joseph Delfino, avant que Mocenigo n'eut rejoint 1654
l'armée, se trouvait seul avec quatre navires, dans le détroit des Dardanelles, entouré par la flotte ennemie. Un de ces navires tomba aux mains des Turcs, deux autres, après un combat héroique furent la proie des flammes. Le quatrième, à bord duquel était Delfino fut attaqué par six gros navires turcs. La mêlée fut épouvantable; endommagé en plusieurs points, et faisant eau en grande quantité, le navire put cependant sortir victorieusement du détroit. Delfino se retira à l'écart et réussit à radouber le mieux qu' il put, et à boucher les voies d'eau; attaqué peu après par les Turcs, il prit une galère à l'abordage, put adroitement s' esquiver et alla rejoindre le reste de la flotte.

Mocenigo venait à peine d'arriver à l'armée qu'il tomba malade, et mourut; — le doge Molin mourut

1655 aussi peu de temps après; Charles Contarini lui succéda, et fut lui-même remplacé, un an plus tard, par François Corner, qui ne régna que 19 jour et eut pour successeur Bertuccio Valier.

Après la mort de Léonard Mocenigo, la flotte fut confiée au Provéditeur François Morosini.

Pendant ce temps les armées vénitiennes en Orient allaient de victoire en victoire. Dans le courant de l'été de 1655, Mustaphà, général de l'armée musulmane, sortit du détroit des Dardanelles, où Lazare Mocenigo l'avait retenue bloquée jusque là. Dès qu'elle eut gagné le large, Mocenigo l'attaqua, malgré l'inferiorité de ses forces, et la défaite des Turcs fut si complète que quelques navires seulement purent se sauver; de 25 vaisseaux, les uns furent pris, les autres coulés à fond, et le reste brûlé. Mais Mocenigo, non content de ce résultat, poursuivit les quelques navires fugitifs, et arrivé devant le port de Fochies leur offrit le combat; mais Mustaphà ne se hasarda pas à sortir et demeura bloqué dans le port jusqu'à ce que Mocenigo fit voile pour Candie où il allait hiverner pendant ce temps, François Morosini assiégait Malvasie.

1656 Au printemps de l' année suivante, le capitaine général Laurent Marcello s'était rendu dans le détroit des Dardanelles, afin de bloquer de nouveau la flotte turque, qui s'était réunie à Costantinople. Le 26 juin, elle essaya de sortir, mais l'armée vénitienne la poursuivit et jeta parmi elle une telle confusion qu' il ne lui fut plus possible de se réorganiser. Le commandant de la flotte prit la fuit avec 14 galères seulement, tandis, qu'au début de la bataille, il en avait un trèsgrand nombre. La victoire fut splendide, mais elle coûta la vie au général des Vénitiens, Laurent Marcello. On prit vingt-quatre gros vaissaux et les autres se perdirent. Dix mille Turcs y laissèrent la vie et cinq mille esclaves chrétiens recouvrèrent la liberté.

Lazare Mocenigo fit en cette circonstance des prodiges de valeur, et il fut, avec Antoine Barbaro, proclamé le principal auteur de cette victoire. Il eut le grade de capitaine général à la place de Marcello.

L'année 1656 se termina par la prise de Tenedos et de Lemnos.

La puissance turque sur la mer était domptée, la victoire souriait partout aux Vénitiens; et néanmoins l'Europe assistait indifférente à cette lutte suprême, sans même songer aux suites funestes qu'aurait eues même un seul revers essuyé par les armes vénitiennes. L'unique secours que reçût alors la République, fut celui d'Alexandre III, et il se réduisit à la faculté de supprimer quelques Ordres monastiques et d'en confisquer les biens au profit du trésor public. Ce don parut pourtant trop riche au pape pour qu'il le concédât sans demander en échange quelque faveur. Ainsi il posa pour condition que les Jésuites seraient rappelés à Venise, d'où ils avaient été expulsés depuis 1606. La République, se trouvant alors avoir un pressant besoin d'argent, ne sut résister, et les Jésuites furent admis de nouveau sur le territoire de la République (23 avril 1657).

1657

Lazare Mocenigo avait pendant ce temps capturé plusieurs navires turcs et se dirigeait sur la flotte ottomane. Il la rencontra à son retour de Rhodes, l'attaqua et la défit en s'emparant du vaisseau à bord duquel était le commandant Mehèmet-pachà avec 400 Turcs.

Mocenigo fit voile ensuite vers les Dardanelles, où se trouvait une autre flotte turque. Un vif combat s'engagea entre ces deux escadres; le sort ne fût point d'abord favorable aux Vénitiens, à cause d'une violente tempête qui en contraria beaucoup la flotte, mais Mocenigo et Marc Bembo déployèrent tant d'habilité que la victoire resta entre leurs mains.

Mocenigo avait réussi à pénétrer dans le détroit, semant partout la confusion et la mort. Un violent ouragan ne permit pas aux Vénitiens de détruire complètement la flotte ennemie; mais dès que le vent fut tombé, Mocenigo s'avança de nouveau dans le détroit, et passa sous le feu des batteries turques qui s'élèvaient le long des côtes; un nouveau triomphe était presque assuré, lorsque un boulet ennemi vint décrocher une vergue dont la chûte causa la mort de Mocenigo en lui fendant la tête. L'armée vénitienne, frappée d'un si grand malheur, se retira.

C'est cette bataille qui reçut le nom de bataille des Dardanelles, quoique d'autres combats aient été livrés dans les mêmes eaux.

9. Suite de la guerre de Candie. – Bataille de Milo. – Siége et reddition de Candie.

La mort de Mocenigo changea les chances de la guerre. Les chefs des escadres papaline et maltaise se retirèrent; Tenedos et Lemnos furent perdues. Mais les Turcs eux-mêmes étaient las et éprouvaient le besoin de se reposer. Ils entamèrent les premiers les négociations pour faire la paix; mais comme ils posaient toujours comme une condition *sine quâ non* la cession de Candie, la République résolut de poursuivre la guerre.

1658 Valier mourut en avril 1658 et eut pour successeur Jean Pesaro. Venise fit encore des efforts inouïs pour soutenir la guerre de Candie, d'autant plus que les Turcs menaçaient d'envahir la Dalmatie avec des forces imposantes. La République s'adressa à la France, mais elle n'en obtint que des promesses.

1659 Le généralissime François Morosini, qui avait été envoyé en Orient, ne put se signaler par aucun exploit, car les Turcs ne voulaient point accepter le combat. Il tenta la conquête de la Morée, mais

après l' occupation de Calamata il ne crut pas prudent de pousser plus loin l' entreprise. L' année se passa en courses dans l'Archipel et sur les rivages turcs, opérations qui valurent aux Vénitiens un riche butin et la prise de plusieurs places fortes.

Dominique Contarini II succéda au Doge Pesaro en octobre 1659.

Au début de l' année suivante, les Turcs s' é- 1660
taient avancés en Dalmatie, mais arrivés à Sebenico, ils furent vigoureusement repoussés et il se jetèrent sur la Hongrie.

La France pressée par les incessantes sollicitations de la République, envoyait à Candie 4000 hommes. On tenta d'attaquer avec ce renfort l'armée turque qui assiégeait la capitale de l' île. Mais cet essai n' eut aucun succès, et Morosini fut rappelé à
Venise. Georges Morosini, frère de François, fut mis 1661
à sa place. Au commencement de l'année suivante il atteignit la flotte ennemie dans le canal de Chios; puis il livra bataille à une autre flotte turque dans les eaux de Milo et y remporta une victoire signalée où il fit un butin considérable et captura dix galères.

La guerre prit alors de moindres proportions et il n' y eut plus que quelques rencontres et des opérations de peu d' importance, si l' on en excepte pourtant une dèfaite que Morosini fit subir à une
caravane allant de Constantinople à Alexandrie, 1632
ainsi qu'à quatre sultanes, dont trois tombérent au pouvoir du capitaine vénitien.

Pendant ce temps les Turcs guerroyaient en
Hongrie où le général Raymond Montecucoli rem- 1664
portait à St. Gothard, sur le Raab, une splendide
victoire. La paix ayant été conclue en Hongrie, les 1667
forces turques se tournèrent toutes contre Candie. La capitale fut entourée et cernée par des forces imposantes. Les travaux de défense étaient conduits avec énergie et avec une savante tactique. Dans le

courant de six mois seulement cette malheureuse ville eut à repousser trente deux assauts et fit dix-sept sorties. C'était une lutte épouvantable dans laquelle on combattait de part et d' autre avec un acharnement extraordinaire. La persevérance des assiégés était admirable, et ils puisaient leur cuorage dans le désespoir. Si les pertes des Vénitiens étaient fortes, celles des Turcs ne l'étaient pas moins, car ils perdirent 20,000 hommes.

L'approche de l'hiver avait forcé l'ennemi à se relâcher un peu, mais au retour de la belle saison,
1668 il recommença les assauts, qui, malgré leur vigueur, furent victorieusement repoussés.

Laurent Corner courait cependant la mer et tourmentait les Turcs : François Morosini, qui avait été de nouveau nommé commandant en chef, battit à Candie une escadre turque et lui prit 5 galères.

Pendant ce temps le siége continuait, et les sorties se succédaient ; celle qui eut lieu le 4 octobre 1668, dans laquelle on fit un épouvantable massacre de Turcs, mérite surtout d'être citée.

Attirés par le bruit, qui s'était répandu dans toute l'Europe, de l'héroïque résistance de Candie, un grand nombre de jeunes français résolurent de se rendre sur le théâtre de la guerre. Ils étaient au nombre de 500 conduits par le Duc de la Feuillade. Arrivés à Candie, ils insistèrent pour opérer une sortie, à laquelle Morosini ne consentit qu' à regret. La tentative eut lieu le 16 décembre, et malgré leur audace et leur bravoure, les volontaires français, vaincus par le nombre, furent forcés de se retirer.

Ainsi se terminait l'année 1668, dans le courant de laquelle la République avait dépensé 4,392,000 ducats pour l' entretien de la place de Candie, et perdu 7740 soldats et 585 officiers. Les Turcs y perdirent 23,200 soldats.

L'année suivante la France envoya une flotte
1669 sous les ordres de François de Vendôme duc de Beau-

fort, et douze régiments sous la conduite du duc de Noailles. D'autres secours arrivaient encore d'ailleurs, mais Candie n'en continuait pas moins d'être battue, et voyait s'éclaircis de jour en jour les rangs de ses défenseurs. Les secours de France furent accueillis avec grand plaisir; mais battus dans une sortie malheureuse, où Beaufort laissa la vie, les Français quittèrent cette île malheureuse pour retourner en France. Les allemands et les Maltais s'étaient aussi retirés. On vit alors arriver à Candie Alexandre Pico, duc de la Mirandole, avec 33 voiles et mille hommes: mais il était trop tard; la ville n'était déjà qlus qu'un morceau de décombres. Toute défense était désormais impossible, de sorte que Morosini résolut d'entamer les négociations. Le 6 septembre, on conclut un traité de paix, par lequel la République abandonnait Candie aux Turcs, en se réservant toutefois Suda, Clissa et Caradusa, ainsi que tout le pays qu'elle avait occupé en Dalmatie.

La ville fut abandonnée le 26 septembre non seulement par les troupes, mais aussi par les habitants qui se trouvaient réduits au nombre de 4000. C'est ainsi que finit la guerre de Candie, qui avait coûté tant de sang et d'argent à la République de Venise.

Morosini fut accusé d'abus de pouvoir, mais à la suite de l'enquête qui fut ordonnée sur la défense de la ville, il fut absout de toute accusation.

La République ne songea plus qu'à réparer les maux que cette guerre avait causés.

10. Ligne contre la Turquie. – Conquête de la Morée. – Paix de Carlovitz.

Au doge Contarini succéda Nicolas Sagredo qui 1675
ne resta au pouvoir que pendant un an et demi. On
élut ensuite Alvise Contarini II qui s'appliqua com- 1676

me son prédécesseur, à restaurer les finances épuisées, et à ranimer le commerce qui était à peu près ruiné. Il songea de plus à réformer et à corriger les lois, et nomma dans ce but cinq *correttori.*

Cependant en Allemagne on reprenait les armes. La Hongrie afin de secouer le joug de la domination autrichienne, sollicita l' aide des Turcs, qui s' avancèrent jusque sous les murs de Vienne, où ils furent battus par Jean Sobiesky, roi de Pologne. Mais pour mieux en abattre la puissance, le pape, l'Autriche et le roi de Pologne pressérent la République d' organiser une ligue, ce qu' elle n' accepta
1684 pas sans quelque hésitation.

Pendant que l' on traitait de cette alliance, le doge Contarini mourut, et on lui donna pour successeur Marc-Antoine Giustiniani.

La République arma sa flotte et la mit sous les ordres de François Morosini : celui-ci, à peine arrivé en Orient, s'empara de l' île de Sainte Maure après 16 jours de combat. En même temps les hostilités commencèrent aussi du côté de la Dalmatie.

1685 Mais François Morosini ne songeait plus qu' à la conquête de la Morée. Il débarque à Corone, s'empara de la ville après plusieurs assauts, et occupa ensuite les châteaux de Zenata, Calamata et Chialafa. Le Maïna tout entier fut en peu de temps soumis.

1686 En 1686 l'entreprise fut poursuivie; Navarin fut occupé par Morosini, qui, avec l' aide du général suédois Konigsmark, commandant les troupes de terre, s' empara successivement de Modone, d'Argo et de Naples de Romanie, pendant que Jérôme Corner, qui avait le commandement des milices de Dalmatie, prenait d'assaut la forteresse de Sign, ainsi que plusieurs autres places fortes.

1687 Patras, Lepante, Corynthe ne purent resister longtemps à la bravoure, et à l' énergie de Morosini. Le Sénat, dès qu'il reçut la nouvelle de tant de vic-

toires, décréta que le buste en bronze de Morosini serait érigé dans la salle du Conseil des X.

En Dalmatie, le *Provediteur* Jérôme Cornaro occupait Castelnuovo, pendant que Morosini allait toujours de victoire en victoire. Misistra, l'ancienne Sparte, fut aussi du nombre de ses conquêtes; Athènes eut à subir un bombardement qui occasionna de forts dégats, entre autres la ruine du Parthénon, que les Turcs avaient transformé en un dèpôt de poudres, et qu'une bombe, avait fait sauter. Lorsque Morosini eut occupé cette ville, il envoya à Venise les lions gigantesques qui se trouvaient au Pirée. Ils furent plaçes devant le portail de l'Arsenal, au dessus de l'entrée duquel on inscrivit le nom du conquérant.

La République, pour récompenser tant de valeur proclama doge François Morosini, surnommé le Peloponnésiaque; il succéda à Marc-Antoine Giustinian (3 avril 1688), mais conserva son grade de com- 1688
mandant en chef des armées; la régence fut confiée à deux conseillers assistés par l'un des chefs du Conseil des Quarante.

Par la conquête d'Athènes Morosini s'était rendu maître de toute la Morée (Pélopponèse), et il se disposait à tourner ses armes contre Negroponte. Mais le succès de l'expédition ne fut pas heureux; des maladies contagieuses affligèrent l'armée vénitienne, et le preux général Konigsmark en fut une des victimes.

Morosini, renonçant dès lors à cette entreprise, se dirigea sur Malvoisie, dans le golfe de Romanie. Mais le sort ne lui sourit pas davantage, il y tomba malade et revint à Venise, après avoir laissé sa 1689
place à Jèrôme Corner, commandant en Dalmatie, qui avait naguère donné des témoignages de sa bravoure en s'emparant du château fort de Knin.

Corner fut plus heureux que Morosini au siége de Malvoisie; cette ville ne put résister aux assauts

1690 qui furent livrés, et tomba enfin en son pouvoir. Il battit ensuite la flotte ottomane à Mitylène et occupa Vallona. Ce fut là son dernier exploit, car, étant tombé malade, il mourut peu de temps après.

Son successeur, Dominique Mocenigo, fit contre
1692 Canea une tentative qui échoua. Il fut rappelé, et le commandement fut donné de nouveau à Morosini, qui entreprit de donner la chasse aux pirates d'Al-
1693 ger ; il occupa les îles de Salamine, Spezia et de Sidra, et se retira à Naples de Romanie pour hiverner. Mais il fut de nouveau atteint d'une maladie à
1694 laquelle il succomba le 9 janvier 1694. Ses dépouilles mortelles furent transférées à Venise, où le Sénat décréta qu'on lui érigerait dans la salle du Scrutin un arc en marbre décoré des emblêmes de ses exploits et portant l'inscription : *Francisco Mauroceno-Peloponnesiaco-Senatus. Anno* MDCVIC. — Il fut enseveli dans l'église de St. Etienne.

Son successeur fut Sylvestre Valier, dont la femme fut couronnée, contrairement à la loi de 1646. Le grade de Capitaine Général fut conféré à Antoine Zeno, qui fit une excursion jusqu'à Livadie, et mit en fuite l'armée turque après avoir pris d'assaut la ville de Chios.

Les choses allaient au gré des Vénitiens même en Dalmatie, où l' on prit les forteresses de Ciclut et de Clobuch.

1695 L'année suivante, Zeno perdit un combat naval dans le voisinage des écueils Spalmadari, dans le canal de Chios ; peu de jours après, une deuxième rencontre lui fut encore défavorable, de sorte qu'il pensa bon de quitter l'île de Chios et de se retirer en Morée. Mandé à Venise, Zeno fut accusé d'avoir failli à son devoir, et mourut en prison.

Son successeur, Alexandre Molino, remporta dans les eaux mêmes de Chios une splendide victoire. Dans le courant des années suivantes, Molino
1698 sutint vaillamment d'autres combats. Le *Provéditeur*

extraordinaire, Jérôme Dolfino, après avoir occupé et incendié l'île de Lemnos, força Mezzomorto, capitan-pachà, à accepter la bataille aux Dardanelles, et après un long combat, le défit complètement.

Cependant le besoin de la paix se faisait sentir partout, non seulement pour les Vénitiens et les Turcs, mais aussi pour l'empereur d'Allemagne, et le roi de Pologne, alliés des premiers. En effet un Congrès se réunit à Carlovitz le 13 novembre, et après avoir triomphé de bien des difficultés, la République signa le 21 février 1699, le traité de paix 1699
qui lui assurait les conquêtes de Venise en Dalmatie et en Morée. L'empereur recouvrait de son côté la Hongrie et la Transylvanie. Cette paix marque l'époque du déclin de la puissance ottomane.

Pendant la guerre qui avait éclaté entre la France et l'Empereur au sujet de la succession au trône d'Espagne, et par suite de laquelle l'Italie se vit envahie de nouveau par des armées étrangères, la République fut plusieurs fois engagée à y prendre part, mais elle y opposa toujours un refus décidé.

11. Commerce. – Port-franc. – Fêtes. – Nouveaux édifices. – Désastres.

Le commerce de Venise, déjà bien déchu depuis que le Portugal s'était emparé de tout le commerce avec les Indes, reçut un nouveau coup par les guerres de Candie et de Morée; la République dut s'appliquer de toutes ses forces à trouver et à mettre à exécution des mesures efficaces pour ranimer et augmenter les affaires. En 1662 on créa dans ce but, le Port-franc de Venise; mais cette mesure fut utile qu'on la supprima en 1689.

Le Sénat décréta en 1683 l'institution d'une école de navigation afin d'améliorer sa marine et de la pourvoir de bons marins.

D'autres mesures furent prises aussi dans le but d'encourager l'industrie : on favorisa par des privilèges toute invention et même toute introduction d'une nouvelle industrie.

La nécessité où se trouvait la République, d'amasser de l'argent pour pourvoir aux frais de la guerre, donna naissance à l'institution d'une nouvelle magistrature (1658) qui s'appela *dei deputati alla provvigione del danaro*. Les membres étaient chargés de proposer les moyens les plus propres à fournir de l'argent. Les mines eurent aussi en 1665 un magistrat spécial préposé à leur surveillance.

Agités par les soins et les ennuis qui accompagnent toujours les périodes d'agitation guerrière, les Vénitiens n'en étaient pourtant pas moins avides de fêtes et d'amusements. La fête de l'Ascension pouvait être considérée comme un second carneval à cause des mascarades, des festins, des bals et des divertissements de toute sorte dont elle était l'occasion. A Pâques commençaient les *freschi* sur le Canalazzo: à l'automne les patriciens et les riches bourgeois quittaient en masse la ville pour se rendre à leurs villas. Ensuite les *Ridotti* s'ouvraient à la foule qui s'y ruinait au jeu, et les théâtres regorgeaient de monde ; on en vit s'élever onze depuis 1637 jusqu'à la fin du siècle.

Plusieurs nouveaux édifices vinrent encore ajouter à l'embellissement de la ville. Nous citerons l'église de St. Moise, reconstruite en 1632 ; l'église de la Madonna del Pianto, élevée en 1645 pour invoquer la protection divine dans la guerre de Candie ; l'église des Scalzi fondée en 1649 et rebâtie plus tard en 1680. La construction de la douane de mer *à la Salute* fut commencée en 1617 ; et dans le courant de cette même année on décréta que les rues seraient pavées en dalles au lieu de l'être en briques.

Au commencement du XVIIme siècle une grande inondation causa d'immenses dégats évalués à plus

d'un million. On eut de plus à déplorer trois terribles incendies dont l'un, arrivé en 1630, détruisit le couvent de Santa Maria della Carità, oeuvre de André Palladio. On réussit toutefois à en sauver une partie de la façade, qui maintenant se trouve annexée à l'Académie des Beaux-arts. Les deux autres incendies eurent lieu dans la rue de la *Barberia delle Tavole* en 1683 et en 1686; le dernier détruisit toute la rue et causa un dommagé de 2 millions de ducats.

Le tremblement de terre de 1688 fit écrouler plusieurs maisons et des églises, parmi lesquelles se trouva celle de Santa Maria Formosa qui fut ruinée presque de fond en comble.

XVIIIme SIÈCLE.

1. Guerre de la succession au trône d'Espagne. – Guerre avec les Turcs. – Pert de la Morée. – Paix de Passarowitz.

Alvise Mocenigo II succéda à Sylvestre Valier. 1700
Sous son gouvernement, quoique la République eût résolu de rester neutre dans les guerres de la succession à la couronne d'Espagne, on dut cependant songer à faire de grands armements afin de protéger contre les incursions des Français et des Allemands le territoire de la Rèpublique, et le golfe de Venise. Malgré cela les provinces de Vicence et de Vérone étaient souvent envahies, et les combattants s'y ravitaillaient sans rien payer.

Sous le règne du doge Jean Cornaro, le roi de 1709
France, battu en différentes batailles, sollicita la

médiation de la République pour faire la paix. Elle envoya en effet un plénipotentiaire à l'empereur, mais les prétentions du vainqueur étaient trop exagérées pour que les négociations pussent avoir une heureuse issue.

La guerre continua donc encore pendant quelque temps, mais le changement de ministère en Angleterre, la mort de l'empereur Joseph I et les victoires du Duc de Vendôme en Espagne, changèrent la face des choses. Les négociations furent reprises, et la paix fut signée par les trois traités
1713 successifs d'Utrecht, de Radstadt, et de Baden. La
14 République prit part à ces congrès à la suite desquels l'empereur d'Autriche obtint, outre les Pays-Bas, Naples, Milan, et la Sardaigne. Venise avait essayé de former une confédération des princes italiens, mais, quoique elle insistât avec baucoup de persévérance, elle ne put réussir dans son dessein.

Mais tandis que l'on déposait enfin les armes dans l'Occident, des symptômes évidents de luttes prochaines apparaissaient en Orient. Les Turcs, ayant fait la paix avec la Russie, s'armaient formidablement afin de reprendre la Morée. Le 9 décembre 1714 la Turquie déclara la guerre à Venise. Celle-ci invoqua le secours de l'Europe; mais ne put obtenir que quelques navires du pape, du grand-
1715 duc de Toscane et des chevaliers de Malte. La flotte vénitienne, qui était bien peu de chose en face de celle des Turcs fut mise sous les ordres de Jérôme Delfino.

Tine et Egina furent occupées par l'ennemi, qui enorgueilli par ce succès, mit le siége devant Corynthe qu'il rèussit à prendre. Les Turcs, avec une rapidité incroyable, s'emparèrent aussi de Naples de Romanie, de Modone, et de Malvoisie, de sorte que en peu de temps la Morée toute entiére échappa aux Vénitiens. A la même époque et après un long siége, tombèrent à leur tour Suda et Spinalunga,

les seules forteresses de l'île de Candie qui restassent encore à la République.

Les îles vénitiennes tombérent aux mains des Turcs; Cerigo et Santa Maura échappaient à la République; dans le courant d'une seule année, Venise perdait un royaume qu'elle avait conquis au prix de tant de peines et de tant de sang répandu.

L'année d'après on fit alliance avec l'empereur 1716
Charles VI afin de faire en commun la guerre aux Turcs. Le prince Eugène quitta en effet la Hongrie avec un gros corps de troupes. La République de son côté avait pris à sa solde de nouvelles milices sous les ordres de Mathieu Schoulembourg et confié sa flotte à André Pisani.

Les Turcs avaient pourtant réussi à débarquer dans l'île de Corfou et à mettre le siége devant la villa. La défense fut héroique, les assauts quoique très-fréquents furent toujours repoussés, grâce à la bravoure de Loredano, de Schoulembourg et de François Moro; une sortie vigoureuse eut un heureux succès, et le dernier assaut, donné, le 19 août, fut repoussé avec une telle impétuosité et causa de si fortes pertes aux Turcs que ceux-ci se virent forcés de se retirer de l'île entiére, après avoir perdu 15000 hommes en 42 jours.

Le prince Eugène gagnait dans le même temps une grande victoire à Petervaradin, et l'année se terminait par l'occupation de S. Maura.

Le 12 juin de l'année suivante, le capitaine Lu- 1717
dovic Flangini, attaqua la flotte ennemie aux Dardanelles; mais, la nuit étant survenue pendant le combat, la victoire resta indécise. Les jours qui suivirent, Flangini s'efforça de livrer de nouveau la bataille; et en effet, le 16 juin, eut lieu un combat sanglant dont l'issue fut favorable aux Vénitiens, mais qui coûta la vie à Flangini. Le capitaine général Pisani se réunit alors à la flotte victorieuse, et le 19 du même mois, remporta une vi-

ctoire compléte dans les eaux de Cerigo. Plus tard les Vénitiens conquirent Prevesa, et Vonizza. Alvise Mocenigo guerroyait avec succés en Dalmatie, et s'emparait de la forteresse de Jenoschi dans l'Erzegovine, après avoir soumis les provinces de Munstar, Seablat et Goranza. Ange Emo s'emparait de Ottaro, Zarine et Poparo.

Mais les Turcs battus de tous côtês demandèrent à faire la paix avec l'empereur. Les plénipotentiaires se réunirent en congrès à Passarovitz en
1718 Serbie; mais tout en négociant la paix, on ne déposait par les armes. A Cerigo les Turcs subirent une terrible défaite, et le général Schoulembourg était sur le point de s'emparer de Dulcigno, lorsque arriva la nouvelle que la paix avait été conclue. La République perdit la Morée, en conservant néanmoins les conquêtes faites en Dalmatie, en Albanie et dans l'Erzegovine, ainsi que Cerigo, Butrintò, Prevesa et Vonizza. Ottovo, Zarine et Zubzi furent restituées.

2. Neutralité armée. – Différends avec le pape. – Decadence du commerce. – Les Murazzi. – Les populations de Raguse.

Un très-geave malheur arriva à Corfou; la foudre tomba, le 28 octobre 1718, dans la poudrière, et la fit sauter ainsi que trois autres dépôts de poudre. Tous les travaux de défense de la place furent détruits, et un autres le capitaine général André Pisani, y perdirent la vie. Le général Schoulembourg fut chargé de construire de nouveller fortifications.

1721 Malgré la paix qui venait d'être conclue, la mer était infestée par les pirates turcs, ce qui enlevait tout sécurité au commerce. Une nouvelle rupture aurait été inévitable si la République n' eut agi avec une très-grande prudence.

La tranquillité était donc tout-à-fait rétablie 1722
lorsque mourut le doge Jean Corner, à qui l'on donna pour successeur Alvise Sébastien Mocenigo. La République, comme elle l'avait déjà fait à l'égard des autres questions européennes, voulut encore conserver la neutralité dans les affaires des successions de Parme et de Toscane qui plus tard
occasionnèrent une guerre entre l'Autriche, la Fran- 1733
ce et l'Espagne.

Sous Charles Ruzzini, élu doge en 1732, la République persévéra dans sa politique de neutralité, quoique la guerre eût déjà éclaté à ses portes. Elle s'arma pourtant et se tint prête à tout évènement.

Un domestique de l'Ambassadeur vénitien à Rome avait été tué à l'occasion d'une fête et deux autres avaient été blessés. Ce fait occasionna le désaccord entre Venise et Rome, et la mésintelligence s'accrut encore, lorsque les Ferrarais eurent erigé
un petit fort dans une île du Pô. Le premier de ces 1734
différends s'arrangea au bout de quelque temps, mais il n'en fut pas ainsi de l'autre qui ne fut réglé qu'en 1752, lorsqu'on fixa les limites des territoires respectifs.

Au doge Ruzzini succéda Alvise Pisani. La Ré- 1735
publique, profitant alors de la paix, essaya de relever le commerce qui souffrait de plus en plus surtout depuis l'institution des Ports-francs de Trieste, d'Ancône, de Livourne, et de la foire de Sinigaglia. Mais tous les efforts de Venise furent infructueux, et son commerce alla toujours décroissant.

Sous le doge Pierre Grimani, on vit enfin se 1741
terminer un différend qui existait depuis longtemps entre Vienne et Venise au sujet du Patriarcat d'A-
quilée et des limites territoriales. Le patriarcat fut 1751
supprimé tout à-fait, par la division du diocèse en deux archevêchés, ayant leurs sièges l'un à Udine, l'autre à Goritie.

Pendant ce temps, la mort de l'empereur Charles VI donnait naissance à une guerre de succession qui eut pour théâtre l'Allemagne et l'Italie. La République, quoique invitée à y prendre une part active, ne quitta point son système de neutralité armée. Elle était occupée à la réorganisation de l'administration intérieure, à réformer certains abus qui avaient été signalés surtout à l'Arsenal, et à réparer les désordres qui s'étaient introduits dans le gouvernement des provinces, principalement en Dalmatie, et en Albanie, où l'on envoya des Inquisiteurs.

Ce fut à cette époque que le Gouvernement de Venise décréta la constrution des Murazzi, afin de protéger la lagune contre la violence de la mer. Le 24 avril 1744, on posa la première pierre du côté de Pelestrina, et l'on poursuivit les travaux pendant sept ans, d'après les plans de Bernard Zendrini.

1752 Pierre Grimani mourut dans le courant du mois du mars 1752 et on lui donna pour successeur François Loredano. Une querelle éclata entre Venise et Raguse, qui depuis 1365 était placée sous la protection des Turcs, au sujet de la navigation et du commerce dans le Golfe. La Porte intervint comme
1754 médiatrice et les citoyens de Raguse s'engagèrent à payer un tribut tandis que de son côté Venise assurait toute liberté de passage à leurs navires et promettait de ne pas mettre empêchement à la pêche du corail.

Une autre cause de contestation avec le Saint-Siége fut la décision du Sénat par laquelle les Brefs d'indulgences, graces, dispenses et privilèges ne pouvaient avoir d'effet sans son consentement: ce-
1758 pendant, après de longues nègociations, le Sénat révoqua le décret, laissant toutefoir en vigueur l'*exequatur* et le droit d'inscription au registre du Bureau de Révision, pour chaque Bulle venant de Rome.

3. Réforme et modification du Conseil des X. – Le doge Marc Foscarini. – Traités. – Réformes.

Les idées des philosophes français avaient pénétré jusqu'à Venise, où elles engendrérent une certaine agitation dans les esprits et mirent le désaccord parmi les magistrats. Le Conseil des X et les Inquisitions étaient vivement attaqués. Ange Querini, *Avogadore* de la Commune, favorisait les idées nouvelles, mais il n'en ressentait pas moins l'influence de la corruption du siècle, et il se prévalait de son autorité pour accorder inconsidérément des faveurs. Par complaisance pour une dame de Brescia, il fit renvoyer de Venise une modiste; celle-ci se fit rendre justice par les Inquisiteurs et fut rappelée. Querini protesta contre cet abus d'autorité des Inquisiteurs et contre un acte du Conseil des X, qui cassait une délibération du magistrat della Sanità. Il tâchait ainsi de se former un parti pour combattre les X et les Inquisiteurs, mais ceux-ci le firent arrêter et renfermer dans le château de Vé- 1761
rone. Le mécontentement que causa cette mesure fut si grand et accrut tellement la haine contre les Inquisiteurs, que lorsque on dut procéder à la réélection d'un des chefs des X, le vote n'eut aucun résultat. Le Grand Conseil résolut alors de nommer des Correttori, qui réviseraient les capitulaires de tous les Conseils et Collèges, et particulièrement ceux du Conseil de X.

Les Correttori se mirent à l'œuvre, et après une étude sérieuse et de longues discussions, il fut décidé qu'on interdirait au Conseil des X et aux Inquisiteurs toute immixtion dans les matières civiles; il leur était en outre défendu d'entraver l'action des conseils, des collèges etc., ou d'empêcher les *avo-*

gadori de porter plainte, pour infraction aux lois, devant le Grand Conseil. On prit ensuite plusieurs délibérations administratives au sujet des arts et des écoles de charité. Le Correttori avaient été jusque là d'un accord parfait; mais de graves discussions s'élevèrent à propos de la question capitale, c'est-à-dire lorsque il fallut déterminer l'autorité que le Conseil des X et les Inquisiteurs étaient appelés à exercer sur les patriciens.

Les *Correttori* se divisèrent en deux partis: celui de l'opposition et celui des conservateurs. Le premier (auquel appartenaient Zeno et Malipiero) était contraire aux Conseil des X et aux Inquisiteurs à cause de leurs actes arbitraires et de leur procédure secrète et cruelle; le second, composé de Foscarini Grimani et Marcello, faisait tout son possible pour maintenir ce tribunal.

1762 Chacun des partis présenta une proposition au Grand Conseil; après de longues discussions dans lesquelles l'intrigue ne fut pas sans avoir sa part, on adopta la proposition du parti conservateur: le Conseil des X était déclaré compétent à connaître des cas graves et criminels relatifs aux patriciens, tant pour la demande que pour la défense; — son autorité était confirmée sur tout ce qui concernait la tranquillité publique, la discipline et la surveillance de l'ordre des patriciens ainsi que l'observance des lois d'Etat. Il conserva le pouvoir d'émettre des ordonnances et de faire des décrets sur les matières qui d'après les lois antérieures étaient de sa compétence.

Le peuple se réjouit beaucoup de cette délibération, mais le parti de l'opposition, bien loin de se calmer, ne fit que grossir et acquérir une force dont il devait se servir à l'occasion.

La réforme du Conseil des X à peine terminée, le doge Loredano vint à mourir; il eut pour successeur Marc Foscarini, l'un des trois Correttori du

parti conservateur. C'était un homme d'une vaste érudition et qui avait occupé plusieurs magistratures. Il avait été nommé historiographe de la République, mais il ne put que rassembler des matériaux. Il laissa une œuvre inachevée sur la *Litterature vénitienne.* Son gouvernement ne dura que
dix mois. Alvise Mocenigo IV lui succéda, et l'un 1763
des premiers actes de son gouvernement fut de conclure des traités avec Alger, Tunis, Tripoli, et le Maroc, afin de délivrer la République des ennuis incessants que lui causaient les pirates de ces pays. On signa d'autres traités dans le but de ranimer le commerce, et l'on fit même quelques tentatives pour ouvrir une voie au commerce avec l'Amerique. En 1763 les *Savii* préposés au commerce proposèrent l'institution d'une Chambre de Commerce; on conclut plus tard des traités de poste avec l'Autriche, et en 1772 l'on vit la première malleposte faire le service entre Venise et Vienne.

La République offrit à cette époque le spectacle d'une fébrile activité et d'un empressement général à proposer et à introduire des réformes; on prit de même en consideration différents moyens de donner toute liberté aux arts et à l'industrie, pour abolir les dimes, les *Quartesi*, les fidéicommis, et le *Pensionatico*, qui étaient autant d'impôts entravant les progrès de l'agriculture. A cette époque on fonda à
l'Université de Padoue une chaire d'agronomie et 1765
un jardin botanique.

Ou trouva encore nécessaire une autre reforme relative à la translation des biens des laïques au clergé, car les dispositions anciennes étaient tom-
bées en désuétude. On institua une Junte chargée 1767
de porter remède à l'accroissement excessif des revenus ecclésiastiques, qui s'élevaient alors à 129 millions d'écus; et d'après les études faites à ce sujet, on décréta qu'on ne pourrait plus à l'avenir, sous aucune forme, transférer à des ecclésiastiques

un bien immeuble ou une rente, sans le consentement du Sénat; que les prêtres ne pourraient plus accepter ni tutelles, ni administrations de biens etc.; que les legats de charité devraient dépendre exclusivement du Sénat. On restreignit le personnel ecclésiastique; on défendit aux prêtres vivant à l'étranger de jouir des revenus dabbayes, de bénéfices etc. afin d'empêcher que l'argent ne sortît de l'Etat; on confirma les anciennes dispositions qui soumettaient les clercs au pouvoir temporel, tout en respectant les droits des patriarches et des évêques pour ce qui avait trait aux choses ecclésiastiques. Personne ne pouvait prononcer de vœux à perpétuité avant l'âge de 25 ans; les fonctions de *Visitatori*, vicàires généraux, commissaires généraux et *correttori* ne pouvaient être confies aux étrangers; les couvents et les hospices qui n'avaient pas de ressources suffisantes pour l'entretien de 12 religieux, étaient supprimés; les ecclésiastiques étaient tenus comme les laïques de payer les taxes et les tributs.

1768 Clément XIII protesta par un Bref contre toutes ces dispositions; le Sénat voulut les maintenir et demanda même que le nombre des fêtes religieuses
1769 fut diminué, ce qu'il obtint du pape Clément XIV
1773 (Laurent Ganganelli). La Bulle du 21 juillet 1773, supprima l'ordre des Jésuites. Venise se hâta de mettre cette bulle à exécution et prit toutes les mesures que les circonstances réclamaient. Les écoles de jésuites furent fermées, et Gaspare Gozzi fut chargé de rédiger un plan pour les écoles du peuple et des nobles; il s'acquitta dignement de cette commission et publia ses travaux en 1773 et 1775; les écoles reçurent une nouvelle organisation et leur nombre fut augmente.

Une société privée avait alors le service de la poste; mais les abus que l'on y découvrit firent éga-
1775 lement sentir la nécessité de réformer cette branche de l'administration. Le Sénat s'en adjugea la direc-

tion avec le droit d'en nommer le personnel : il chargea en même temps un patricien de proposer les mesures politiques et économiques les plus propres à mettre ordre à cette matière.

4. Les Correttori. – Les Loges maçonniques. – Guerre avec Tunis. – La révolution française. – Conférences de Mantoue.

Cependant le mécontentement allait toujours croissant; les réformes concernant les ecclésiastiques, l'abus du jeu, des fêtes et des mascarades, l'excès du luxe, l'omnipotence arbitraire des Inquisiteurs contribuaient à jeter le trouble et l'inquiétude dans tous les rangs de la société. On avait vu de mauvais œil confier à un patricien seul l'administration des Postes, et on se plaignait sans cesse des abus du Conseil des X, de la dissipation de l'argent public, et des injustices qui se commettaient dans le dépouillement des votes. Afin d'apaiser les mécontents, on décréta l'election des *Correttori alle leggi e ai Capitolari des Conseils.*

Parmi les réformes qui furent introduites à cette époque il faut citer la fermeture du Casino du Ridotto, à St. Moise, où l'on jouait beaucoup ; — la prohibition de tous les jeux de hasard sur tout le territoir Vénitien ; — l'augmentation des appointements des employés de plusieurs Magistratures ; la réorganisation du Collège et de la Consulte ; — l'admission au Grand Conseil de plusieurs familles patriciennes des provinces.

Cependant les moeurs étaient de plus en plus corrompues, les intrigues agitaient la société vénitienne, et le parti contraire au gouvernement ne cessait de se fortifier : c'était l'époque où éclatait en Amérique cette célebré révolution d'où jaillit l'étincelle qui devait plus tard allumer en Europe ce

vaste incendie auquel la République de Venise ne put non plus se soustraire.

1779 A la mort d'Alvise Mocenigo, on élut doge Paul Renier; le luxe effréné, la dépravation des moeurs et les abus continuèrent de plus belle; ajoutons à cela la cherté des vivres et la diffusion toujours croissante des nouvelles idées que l'on prêchait en France à cette époque. Pour mettre une borne à tant de maux, on eut de nouveau recours aux Correttori, et comme George Pisani et Charles Contarini défendaient avec chaleur les innovations et visaient toujours à agiter les masses, ils furent tous deux emprisonnés. Contarini mourut dans la forteresse de Cattaro, et Pisani sortit de sa prison du château de Brescia à l'occasion de l'insurrection de cette ville en 1797.

1781 Les Correttori proposèrent des lois pour la classe des employés, réprimèrent le luxe, assignèrent une limite aux prix des différentes denrées, promulguèrent des lois prohibitives sur l' importation, remirent en vigueur l'ancienne discipline des *Avogadori*, pourvurent l'Arsenal d'une nouvelle législation, et obligèrent enfin les nobles à s'adonner au commerce.

Mais toutes ces mesures et ces sages dispositions ne purent calmer les esprits agités. En 1875 on découvrit une Loge de francs-maçons dans le Rio Marin, rue de St. Simon Prophète. Les affiliés furent éloignés ou emprisonnés. D'autres loges furent aussi découvertes et fermées à Padoue, Vicence, Vérone et autres villes du continent.

Les choses à l' intérieur en étaient là, lorsque la République dut recourir aux armes pour réprimer l'arrogance des barbaresques, qui avaient à plusieurs reprises pillé des navires vénitiens qu'ils
1782 avaient été cependant obligés de restituer. En 1782 il arriva qu' un bâtiment vénitien, frété par des commerçants de Tunis, fut brûlé à Malte par ordre de

la Régence de cette île, sous prétexte qu'il était infecté de la peste. Le Bey de Tunis fit faire à Venise de vives remontraces et demanda que ses négociants fussent indemnisés; mais comme la République s'y refusait, la populace de Tunis tua plusieurs Vénitiens résidants dans cette ville. La Répu- 1784
blique en envoya alors Ange Emo avec une flotte de 24 gros navires de guerre. Il bombarda Suse, mais sans résultat, et alla battre ensuite Sfax, Biserta et autres places du rivage de Goletta. Le Bey voulut en venir à un accomodement, mais les négociations entamées à ce sujet n'ayant pas réussi, Emo resta en croisière entre l'Adriatique, l'Archipel et la Méditerranée. Enfin le Bey entama de nouveaux pourparlers, et l'on convint que la taxe d'entrée et de sortie des navires vénitiens serait réduite. Peu d'années après, le Bey ayant violé les trai- 1786
tés, Emo fut envoyé une seconde fois contre Tunis, mais il fut surpris à Malte par une maladie dont il mourut au mois de mars 1792.

Emo fut le dernier des grands capitaines de la République.

Le doge Renier eut pour successeur Ludovic 1789
Manin agé de 66 ans, qui fut le 120me et dernier doge. A l'occasion de son avènement, on célébra de grandes fêtes qui coûtèrent 47,298 ducats.

Tandis qu'à Venise on était en grandes réjouissances, la célèbre révolution de 89 éclatait en France. Les puissances de l'Europe tentèrent de mettre une digue à ce torrent menaçant, et des bruits d'alliances couraient déjà. Le comte d'Artois, frère de Louis XVI quittait la France et se rendait à Venise en compagnie du roi et de la reine de Naples; peu après, on y vit arriver aussi le grand-duc et la grande-dûchesse de Toscane avec leurs fils, ainsi que l'archiduc, gouverneur de Milan avec sa femme. L'empereur Léopold II, se rendit aussi à Venise, et 1791
eut ensuite à Mantoue une entrevue avec le comte

d'Artois; ce fut à la suite de cette conférence qu'il commença à se montrer contraire à la France.

5. Coalition contre la France. – Neutralité désarmée. – Hésitations. – Le comte de Lille. – Napoléon Bonaparte. – Dangers.

Une ligue avait été formée entre l'Autriche et la Prusse à Pilnitz, et plusieurs autres princes y avaient successivement adhéré. Venise fut à plusieurs reprises invitée à y prendre part, mais elle avait résolu de suivre une politique de neutralité désarmée.

1792 Peu de temps après, la guerre désolait les territoires de la Belgique et du Piémont; Louis XVI était retenu prisonnier et en France commença ce que l'on appela le règne de la *Terreur*. Toutes ces circonstances poussèrent François Pesaro à proposer au Sénat des mesures sérieuses afin de se préparer à tout évènement; mais l'avis contraire prévalut. On conserva donc la politique de neutralité désarmée, et on répondit en ce sens aux sollicitations de l'Autriche qui engageait la République à entrer dans la coalition.

Mais pendant que la Répualique tâchait de maintenir ses bonnes relations avec la France, des circonstances inévitables faisaient concevoir à celle-
1793 ci des soupçons sur la sincérité de Venise. Celle-ci ne put s'opposer au passage des troupes impériales sur son territoire, ni empêcher les achats de grains. Ainsi naquirent avec la France des désaccords qui néanmoins furent de courte durée.

Le 22 janvier 1793 monsieur de Henin présenta au Sénat ses lettres de créance en qualité de chargé d'affaires de la République française. Le Sénat montra beaucoup d'hésitation : car il craignait d'une part, de choquer les puissances alliées en acceptant

ces lettres de créance, et ne voulait pas d'autre-part, provoquer par son refus une rupture avec la République française. Après une discussion très-animée, l'avis de céder prévalut, et les lettres furent acceptées.

Pendant ce temps (21 janvier) Louis XVI était guillotiné à Paris, et la République de Venise, surprise et indignée à la nouvelle de cet événement, ne voulut pourtant pas quitter la politique qu'elle avait suivie jusqu'alors, et continua ses relations amicales avec la France. Pendant que cette nation combattait sans succès contre l'Autriche, la Prusse, l'Espagne et la Sardaigne, on vit arriver à Venise un autre chargé d'affaires, Noel, homme turbulent et factieux. Le Sénat ne voulut pas, pour ce motif, le reconnaitre tout-de-suit. Cette indécision irrita tellement M. Noel qu'il repartit aussitôt pour Paris, où il rendit compte de la conduite équivoque du Sénat.

Cependant les nouveaux principes politique faisaient des progrès incessants dans la République de Venise; des émissaires français parcouraient les différents pays excitant les populations à la révolte; à Constantinople, l'envoyé français Henin sollicitait une alliance contre l'Autriche et poussait la Turquie à s'armer contre Venise; enfin l'Angleterre et Naples insistaient auprès du Sénat pour qu'il sortit de la neutralité.

François Pesaro proposa de nouveau qu'on ar- 1794
mât, pour protéger le territoire de la République contre l'irruption de troupes étrangères, et pour entretenir la tranquillité à l'intérieur. La proposition fut agréée, et l'on décréta le rappel des troupes d'infanterie et de cavalerie qui se trouvaient en Dalmatie pour les envoyer en terre-ferme; on ordonna une levée en Istrie et dans les provinces, mais tout cela ne se fit qu'avec une grande lenteur, car il existait encore un gros parti contraire à la neutralité armée.

Toutes ces dispositions furent loin d'être agréables à la France, qui avait encore à Venise son secrétaire Jacob. Un autre sujet de grief était l'autorisation de séjourner à Venise, que le Sénat avait accordée au comte de Lille (depuis Louis XVIII) lorsqu'il fut obbligé de quitter le Piémont. Le Gouvernement s'excusa de son mieux, en protestant de ses sentiments d'amitié avec la France, mais il surveillait en même temps tous les étrangers qui arrivaient à Venise.

1795 On vit alors arriver un nouvel ambassadeur français, M. Lallement, auquel on fit un bon accueil sur la déclaration qu'il fit que la République française était toujours bien disposée à l'égard de Venise. Celle ci, dans la vue de s'attacher la France encore davantage, résolut de renouer les relations diplomatiques, qui avaient été interrompues par le départ de l'ambassadeur Pisani pour Londres. La charge d'ambassadeur à Paris fut confiée a M. le chevalier Alvise Querini.

Dans le courant d'avril de la même année la paix fut signée entre la France, la Prusse et l'Espagne. Peu après, la France exigea qu'on éloignât de Vérone le Comte de Lille qui, après la mort du fils de Louis XVI, avait été reconnu Roi par ses partisans. Le Sénat ne pouvant se résoudre à prendre une semblable détermination resta quelque temps indécis. On venait d'instituer en France le *Directoire éxécutif*, on réorganisait l'armée et l'on confiait le commandement de celle d'Italie à Napoléon
1796 Bonaparte. Les victoires de cette armée, et les remontrances très vives qui lui vinrent de Paris, décidèrent la République à décréter l'éloignement du comte de Lille. Il opposa d'abord quelque résistance, mais ensuite il partit.

Pendant ce temps Bonaparte s'avançait, il battait à Montenotte les troupes autrichiennes et piémontaises; et forçait à Cherasco le roi de Sardai-

gne à lui livrer la Savoie, Nice, Cuneo, Ceva, Tortone et Alexandrie. Le vainqueur envahissait ensuite la Lombardie.

A la nouvelle de ces évènements la République s'é nut, car le danger était pressant. Nicolas Foscarini fut élu Provéditeur général de tout le territoire, mais les armes, les munitions, l'argent, tout manquait. Ce dont on aurait eu sortout besoin, c'était une volonté énergique et persévérant, mais elle faisait aussi défaut: Venise ètait mourante.

6. La guerre sur le territoire vénitien. - Mesures prises par la République. - Cession de Mantoue. - Révolutions de Bergame, Brescia, Salò et Crema.

L'armée française s' approchait de plus en plus. Milan était déjà tombée aux mains de Bonaparte; les Autrichiens passèrent sur le territoire de la République et occupèrent la forteresse de Peschiera, qui, d'après ce qu'en écrivait le commandant Jean-Antoine Carrare, était si mal approvisionnée, qu'elle n'avait pas même un drapeau à arborer sur ses remparts pour faire connaitre à quel souverain elle appartenait.

Les Français, en poursuivant les Autrichiens, entrèrent aussi sur le territoire vénitien. Crema, Brescia, et ensuite Peschiera, abandonnées par les Autrichiens, furent successivement occupées par Bonaparte.

Venise protestait auprès des uns et des autres, mais on lui répliquit que les nécessités de la guerre obligeaîent les armées belligérantes à agir de la sorte.

Les Autrichiens, qui s'étaient retirés dans le Tyrol, ne possédaient plus que Mantoue dans toute l'Italie. Bonaparte se tourna contre cette ville, et

afin de mieux réussir dans son entreprise, il occupa sans délai Vérone. Le Sénat envoya alors deux Savii du Collège à Bonaparte; celui-ci leur fit le meilleur accueil et promit d'évacuer avec ses troupes la Vénétie dès que les Autrichiens auraient été complètement chassés. Le Sénat pourtant ne fut pas satisfait de cette réponse; il fit une levée de soldats en Istrie et Dalmatie, rappela sa flotte, et créa pour l'administration des lagunes une nouvelle charge de Provéditeur; elle fut confiée à Jacob Nani à qui l'on donna pour lieutenant Thomas Condulmer. Son premier soin fut d'écrire au Directoire pour lui rappeler la neutralité que la République de Venise avait fidèlement observée, et se plaindre de l'occupation de Vérone.

Ces préparatifs étaient autant d'indices de guerre, et en effet, on proposa au Sénat d'envoyer les troupes en terre-ferme, afin de prévenir toute nouvelle occupation du territoire. Mais cette proposition n'eut pas de suite et on resta dans l'incertitude et dans la confusion. La République se contenta dès lors de protester, de se plaindre et de supplier les Français aussi bien que les Autrichiens.

Bonaparte avait mis le siége devant Mantoue et occupé Parme, Modéne et les Romagnes jusqu'à Bologne. Livourne tombait aussi au pouvoir des Français, pendant que d'un autre côté ils s'apprêtaient à mettre garnison dans la Valteline et la Valcamonica, comme ils l'avaient fait pour Legnago et Peschiera.

Venise avait entamé des négociations afin de mettre à la tête de ses troupes le prince de Nassau, mais Vienne s'y refusa; profitant des provinces et des offres de Bergame, de l'Istrie et de la Dalmatie, la République rassemblait des hommes et procédait à leur armement; mais Napoléon protesta par l'intermédiaire de l'ambassadeur Lallement, et menaçait de rompre la bonne intelligence qui ré-

gnait entre les deux gouvernements dans le cas où on ne suspendrait pas les armements.

Mantoue était sur le point de tomber, et les Français se hatèrent de l'offrir aux Vénitiens en échange d'une alliance strictement défensive. Mais Venise refusa, dans la crainte de se trouver entrainée dans une guerre imminente.

Le gouverneur général de terre-ferme, Nicolas Foscarini fut rappelé, pour laisser sa place a François Battagia, qui avait acquis les bonnes grâces de Bonaparte. Celui-ci en profita pour intimer aussitôt à la République le renvoi des troupes qu' elle avait pu réunir pour la défense de la capitale, la menaçant de guerre en cas de résistance.

Cependant de nouvelles troupes autrichiennes arrivaient en Italie pour délivrer Mantoue, et elles réussirent même d'abord à s'emparer de Vérone et Brescia. Mais les victoires de Lonato et de Castiglione remportées par les Français leur livrèrent de nouveau les villes qu'ils avaient perdues ; Trente tomba à la suite d'autres victoires. Mais tous ces faits d'armes occasionnaient de grands ravages, et comme la République poursuivait ses armements et prenait des dispositions pour la défense de la lagune, elle se vit engagée à d' énormes dépenses pour lesquelles on dut recourir aux impôts et aux emprunts.

La France fit de nouvelles offres d'alliance, qui furent encore repoussées ; les Français devenaient de plus en plus puissants, occupaient à leur gré le pays et y suscitaient des mouvements révolutionnaires. D'autres combats eurent lieu près de Bassano et de Caldiero ; les Autrichiens furent complètement battus à Arcole, et peu après successivement à Campara, à Rivoli et à Corone. Le général Wurmser livra Mantoue et le général français Baraguey d'Hilliers occupa Bergame. Le Sénat, com- 1797
me de coutume, envoyait ses plaintes auxquelles on

ne faisait plus attention. Le Directoire songeait dejà à céder la Vénitie à l'Autriche pour l'indemniser de la perte de la Belgique.

Une nouvelle armée autrichienne descendit en Italie sous les ordres du Prince Charles. La rencontre avec les Français eut lieu sur le Tagliamento, et ces derniers ayant eu le dessus, occupèrent Palmanova, Gradisca et Trieste. L'armée autrichienne fut forcée de quitter l'Italie, d'autant plus que Vienne même se trouvait menacée.

Le territoice de la République était envahi tout entier par les Français. A Bergame, on dêsarma les citoyens; la ville s'insurgea contre la République et proclama un gouvernement municipal provisoire (14 mars); Brescia accomplit aussi sa révolution le 18 mars.

Pendant ce temps, à Venise, on discutait beaucoup, mais les délibérations que l'on prenait étaient équivoques et contradictoires. Tandis que l'on donnait aux gouverneurs toute faculté d'armer contre la révolution, on recommandait la plus grande circonspection envers les Fraaçais, car la République n'avait aucun moyen de défense.

Il s'était fait dans les provinces quelque mouvement en faveur de la République, surtout dans les cantons de Brescia, de Bergame et à Vérone. Trente mille hommes s'étaient réunis, mais comme on n'avait point d'armes à leur donner, ni argent pour les entretenir, ils furent licenciés, à l'exception de trois mille seulement qui furent reçus à la solde de la République et que le *Provéditeur* Battagia passa en revue à la Croix Blanche, près de Vérone.

Tandis que l'on prenait ces mesures contre la révolution, celle-ci, grâce à l'appui des Français, éclatait à Salò (25 mars) et à Crema (28 mars).

Pesaro et Corner furent envoyés à Goritie auprès de Bonaparte pour lui adresser des remontrances

au sujet de l'appui que les Français avaient donné aux rebelles. Bonaparte répondit qu'il ignorait absolûment ces circonstances, et que le meilleur moyen de pourvoir à la sécurité intérieure était d'en charger les français eux-mêmes. Cependant il ne s' opposait pas, disait il à ce que la Républiqué prit toutes les mesures qu'elle jugerait convenables pour vaincre l'insurrection, tout en respectant la neutralité envers la France. Afin d' alléger pour les provinces la charge énorme des réquisitions militaires, il exigea du Sénat un milion de francs per mois pendant six mois. Le Sénat adhéra à cette requête.

7. Salò et reprise. - Emeute de Vérone. - Le Liberateur d' Italie. - Prétentions dé Bonaparte. - Abdication du Grand-Conseil. - Tumultes.

La République ne songea plus qu'à la défense de la capitale, et à la soumission des villes rebelles.

Après un combat acharné, Salò fut reprise. Les populations de Val Sabbia, Val Seriana, Val Trompia et Val Camonica se réunirent et se préparèrent à bloquer Brescia. Mais les Français commencèrent à protester énergiquement et à menacer les habitants des vallées. Et comme ceux-ci s' obstinaient dans leur entreprise, ils occupèrent de nouveau Salò et commirent quelques actes de violence. Bonaparte, qui à Judenbourg avait accordé une trêve aux Impériaux, leur intima l'ordre de désarmer, les menaçant de la guerre en cas de résistance. Ces intimations furent portées au Collège par Junot, aide de camp de Bonaparte.

La République répondit humblement, s' excusa, et promit d'obtempérer à ses instances.

Des négociations avaient été entamées a Judembourg entre la France et l'Autriche, à laquelle Na-

poléon paraissait disposé à abandonner le territoire vénitien. Les habitants du Bressan et des vallées furent désarmés, et le château de Osopo fut occupé.

A Vérone lés esprits étaient vivement excités contre les Français. Le 17 avril s' éleva une rixe entre une patrouille de gardes civiques et quelques français, dans laquelle plusieurs de ces derniers perdirent la vie. A la chute du jour Vérone se souleva. Le général Balland ordonna de bombarder la ville. On vit alors accourir de Castelnuovo le comte François Emilii avec deux pièces de canon, 600 Esclavons et 25000 paysans; Nogarola arriva aussi de son côté et la mêlée devint terrible. On essaya de traiter, mais te peuple ne voulut point en entendre parler et les dévastations et le pillage continuèrent. Les *provéditeurs* et le *podestat*, ne pouvant apaiser le mouvement, et ne voulant pas d' ailleurs compromettre le gouvernement, se retirèrent à Vicence. On commença l'attaque des forts; le bombardement continuait et la ville était en flammes sur plusieurs points. Le Sénat instruit de ces évènements avait envoyé Nicolas Erizzo avec un gros corps de troupes pour rétablir l'ordre; mais en attendant le général Chabran avait battu les vénitiens à Croce Bianca et à St. Maxime et s'approchait de Vérone. Les Provveditori, qui étaient rentrés dans la ville, réussirent le 23, aprés bien des pourparlers, à obtenir une armistice de deux jours. Ce court intervalle fut employé aux négociations; mais le général Balland imposa des conditions très-dures et retint près de lui comme otages le comte Emilii, M. Etienne Rocco et le docteur Garavetta. Les provéditeurs ne voulant souscrire à des conditions si humiliantes, quittèrent Vérone en secret.

La ville fut frappée d' une contribution de 40 mille ducats, par le général Kilmaine qui y était entré. Les troupes vénitiennes furent retenues prisonnières, le capucin Louis Colloredo qui avait

excité le peuple à la révolte, le comte François Emilii, le comte Auguste Verité et Malenza furent fusillés; le Mont de Piété fut pillé; on imposa à la ville une rançon de 120 mille sequins et une autre de 50 mille à titre de gratification pour les soldats; sans parler de toutes sortes de violences et de brutalités, commises par le troupes.

Pendant que Vérone était attristée par ces deplorables évènements, un fait encore plus grave se passait à Venise.

Une lois défendait l'entrée du port de Venise à tout navire armé. Jean-Baptiste Laugier commandant du navire français *Il Liberatore d' Italia,* se présenta devant le port du Lido pour y entrer (20 avril). Le commandant du château de St. André, Dominique Pizzamano, s'y opposa, mais le *Liberatore* s'avançait malgré tout; les navires vénitiens investis, opposèrent alors de la résistance et commencèrent un combat acharné. Le bâtiment français fut entouré par les Vénitiens et Laugier même fut tué.

Ce fait donna lieu à une infinité de protestations et servit de prétexte à toutes les démarches hostiles qui suivirent de la part des français.

Cependant les préliminaires de paix avaient été signés le 18 avril, à Léoben, avec l'empereur d'Allemagne auquel on promettait, en échange de la Belgique, les domaines de la République situés entre l'Oglio et le Pô, la Dalmatie et l'Istrie, tandis qu'on accordait à la République les Légations de la Romagne, Ferrare et Bologne.

Le 27 avril, Vicence, puis Padoue et plusieurs autres villes s'insurgeaient, pendant que les troupes françaises occupaient tous les abords de la lagune. Le général Baraguey d'Hilliers s'était rendu à Venise. Les députés envoyés à Bonaparte à Palmanova furent insultés et forcés de se retirer.

Le Sénat ne fut plus rassemblé; le doge, ses conseilleers, les chefs de la Quarantia, les Savii grandi,

les Savii di Terraferma, les chefs du Conseil des X, les trois Avogadori, résolurent de se réunir dans les appartements du doge, en conférence extraordinaire, pour discuter les négociations.

Le soir du 30 avril, pendant la première de ces conférences, on apporta la nouvelle que les Français avaient commencé leurs travaux dans le lagunes afin de s'approcher de Venise. La consternation était à son comble; on donna ordre à Thomas Condulmer, commandant de la flottille, de se défendre, et d' empêcher les travaux des ennemis soit par la force, soit par des propositions d' armistice. On delibéra sur la manière dont le doge annoncerait au Grand-Conseil l' état désespéré des affaires et lui ferait part de la requête de Bonaparte qui exigeait qu' on changeât la forme du gouvernement.

Dans la séance du Grand Conseil, réuni le jour suivant, il fut décidé, par 598 votes affirmatifs contre 7 négatifs, que des députés iraient déclarer à Bonaparte que le Conseil adhérait à se requête et accordait la délivrance de tous les prisonniers politiques.

Le même jour Bonaparte publiait à Palmanuova une déclaration de guerre contre Venise.

Le 2 mai, il arrivait à Trévise, où il signifia aux députés qui avaient été envoyés pour traiter avec lui, qu' avant tout le grand Conseil devait faire arrêter et punir les trois Inquisiteurs d'Etat et le grand Amiral, accusés, les trois premiers d' avoir fait emprisonner les vénitiens favorables aux Français, l' autre d' avoir ordonné l' attaque du *Liberatore*.

Le 4 mai, le Grand Conseil ordonnait effectivement l' arrestation des Inquisiteurs et du commandant de la forteresse du Lido!! Les prisonniers politiques furent élargis.

Malgré l'armistice convenu, les Français s'avançaient à Marghera, Fusina et Brondolo. Venise etait atterré et en proie à l' agitation et à l' epouvante. Condulmer avec sa flotte allait toujours se retirant

vers la ville et on craignait à tout moment de voir éclater une révolte. Le général Villetard dictait impérieusement la loi.

Aprés plusieurs jours d'angoisses et d'hésitations, le 12 mai, le Grand Conseil se rassembla; le Doge déclara que toute résistance était désormais impossible, et il proposa d'établir un gouvernement provisoire représentatif. L'assemblée, par 512 votes favorables sur 20 contraires et 5 douteux, adopta à la hâte cette proposition, sans même songer qu'elle ne siégeait pas en nombre légal.

Ainsi mourut la République.

Le peuple, dès qui l'apprit cette determination, se souleva aux cris de *Vive St. Marc.* Les partisans des Français se trouvaient en danger, et les choses devenaient de plus en plus graves; le patricien Bernardin Renier s'empressa de rassembler quelques soldats pour apaiser le tumulte. Il fit placer des canons sur le pont du Rialto, et comme les mutins menaçaient de s'emparer de cette position, il ordonna le feu. Cet acte d'énergie mit fin à la bagarre.

De son côté, l'assemblée réunie chez le doge, décrétait d'autres mesures qui devaient assurer la tranquillité publique. Le 15, le gouvernement de République publiait son dernier manifeste annonçant qu'à partir de ce jour le gouvenement était déféré à une Municipalité provisoire résidant dans la salle du Grand Conseil.

8. La Municipalité provisoire. – Traité de Milan. – L'arbre de la liberté. – Paix de Campoformio. – Déprédations des Français. – Les Autrichiens à Venise.

Le premier acte du nouveau gouvernement fut de déclarer que le Grand Conseil avait bien mérité

de la patrie, et de proclamer une amnistie solennelle.

A Milan, les envoyés vénitiens traitaient de la paix avec Bonaparte, et après de longs pourparlers, la paix fut en effet signée le 16 mai. Il était signifié dans le traité que les hostilités entre les deux Républiques cesseraient; — que le Grand Conseil abolirait la noblesse héréditaire reconnaîtrait la souveraineté de l'Etat dans la réunion de tous les citoyens; — que la République française accorderait une division de troupes françaises pour maintenir l'ordre dans la ville, d'où elle se retirerait dès que le nouveau gouvernement serait établi. Les autres divisions de l'armée française quitteraient la terre-ferme à la conclusion de la paix continentale. Il y était déclaré que le gouve rnement provisoire achéverait le procés contre les Inquisiteurs et le Commandant de la forteresse du Lido. Le directoire accordait pleine amnistie à tous les vénitiens coupables de délits politiques. Les articles secrets arrêtaient que les deux républiques s' entendraient entre elles quant à l'échange des territoires; — que Venise payerait 23 millions de livres tournoises, et 3 autres millions en chanvres, cordages, et outils nécessaires à l'équiyement des navires, trois bâtiments de ligne, deux frégates, et enfin 20 tableaux et 500 manuscrits.

Le 20 mai, le Directoire congédiait l' ambassadeur de Venise à Paris. La Municipalité provisoire s'était pendant ce temps constituée. Elle se divisait en plusieurs Congregazioni, ou Comités; — elle avait un Président (N. Corner) et un Vice-président; — et était munie de pleins pouvoirs. On établit aussi un Comité de salut public pour surveiller les ennemis de la liberté et pourvoir à la conservation de l'Istrie, de la Dalmatie, de l'Albanie et des Provinces du Levant. D'autres Comités furent chargés de la surintendance de l'armée, des finances, du com-

merce, de l' instruction publique etc. On procéda aussitôt à l'armement de la garde nationale.

Mais le peuple était contraire à cette nouvelle forme de gouvernement; la Terre-ferme refusait de reconnaitre Venise pour sa capitale; chaque province voulait se régir elle-même. Venise ainsi délaissée dut se soutenir par ses propres ressources. On ordonna un emprunt, on dépouilla les églises, les couvents, les Congrégations, des objets précieux d'or et d'argent qu'on y trouva, et on imposa de nouvelles taxes. Le mécontentement était général, mais malgré tout, on célébra le 4 juin la grand fête nationale sur la place de St. Marc, au centre de laquelle on érigea l'arbre de la liberté. On y brûla le *Libro d'oro*, les insignes ducales, et autres souvenirs de l'ancien gouvernement. Les *Pozzi* furent envahis, incendiés, et pillés; les *Bouches des dénonciations* furent détruites; les lions brisés; les archives du Conseil des X et des Inquisiteurs furent déchirées.

Le procès contre les Inquisiteurs et Pizzamano suivait son cours; mais en même temps la Municipalité sollicitait leur délivrance auprès de Bonaparte. Le 8 octobre les Inquisiteurs Augustin Barbarigo, Ange-Marie Gabrieli, et Catterino Corner furent relâchés, et on suspendit l' enquête. Pizzamano fut remis en liberté le 26 octobre.

Les réjouissances publiques, les danses autour des arbres de la liberté n'avaient point de relache. Bajamonte Tiepolo fut déclaré avoir bien mérité de la patrie et l'on détruisit le monument infamant que lui avait érigé la République aristocratique. De nouvelles fêtes célébrèrent l'arrivée à Venise de Joséphine Bonaparte.

Pendant que sur la lagune on ne songeait qu'aux fêtes et aux plaisirs, Bonaparte faisait occuper Corfou et les autres domaines de Venise dans le Levant. L'Autriche à son tour s'emparait de l' Istrie et de la Dalmatie sous prétexte d'y rétablir l' ordre.

La Municipalité protesta vivement contre ce procédé de l'Autriche ; mais elle apprit bientôt, qu'un évènement plus grave allait s'accomplir. L'Etat vénitien devait servir de gage au rétablissement de la paix générale ! Des députés vénitiens furent envoyés à Bonaparte ; il répondit par de bonnes paroles faisant allusion à son dessein de réunir la Vênétie à la province Cisalpine et montrant son irritation pour le procédé de l'Autriche ; mais en même temps il traitait avec celle-ci, et il signait le 17 octobre le traité de Campoformio. Par ce traité, la France recevait la Belgique et les îles Ioniennes : la République Cisalpine était constituée par la réunion des Romagnes, des Légations, du duché de Modène, de la Lombardie, de la Valteline, avec Bergame, le Bressan et le Mantouan ; l'Autriche acquérait la Vénétie jusqu'à l'Adige, ainsi que l'Istrie et la Dalmatie.

Dès que cette désolante nouvelle commença à s'ébruiter à Venise, la Municipalité se rassembla, et songea tout d'abord à s'opposer par la force à l'exécution de ce traité. On fit un plébiscite, et sur 23,568 votants, 12,735 votèrent pour la liberté. On envoya à Bonaparte des députés, qui devaient lui faire part de l'issue du vote, mais ils furent arrêtés à Milan. Le peuple de Venise était tenu en respect par les menaces du général français.

Plusieurs agents de l'Autriche étaient successivement arrivés à Venise : la Municipalité se vit forcée de se dêmettre de ses fonctions (9 novembre), pour faire place à une députion appelée *dei cinque con aggiunta.*

Ce fut alors que commencèrent les déprédations des Français ; outre les 500 manuscrits et les 20 tableaux déjà désignés dans le traité de Milan, on s'empara de plusieurs navires, de l'artillerie, et des munitions. L'arsenal fut pillé et incendié en partie ; les objets d'art furent détruits ou emportés,

les 4 chevaux de l'église de St. Marc eurent le même sort que tant d'autres objets précieux; chargés de ce riche butin, les Français partirent le 18 janvier 1798, et le jour même, le premier corps d'ar- 1798
mée autrichien fit son entrée à Venise; ainsi commença la domination étrangère et avec elle, la nombreuse émigration vers l'Italie, la Suisse, la France et l'Angleterre. L'Autriche voulait par sa rigueur suffoquer tout esprit patriotique et détruire tout ce qui pouvait rappeler le souvenir italien.

Une nouvelle coalition se forma entre l'Autri- 1799
che, la Russie, l'Angleterre et la Turquie. Les hordes russes envahirent l'Italie, les Français furent battus en plusieurs rencontres et forcés d'évacuer toute la péninsule.

XIXme SIÈCLE.

1. Seconde occupation française. – Union de la Vénétie au Royame d'Italie. – Abdication de Napoléon I. – Congrès de Vienne.

Vers la fin du XVIIIme siècle le Pape Pie VI mourait à Valence. Le conclave, qui devait procéder à l'élection du nouveau pontife, se réunit à Venise dans le couvent de St. George Majeur, et ce fut le 14 mars 1800 que le cardinal Chiaramonti, évê- 1800
que d'Imola, fut élu Pape et prit le nom de Pie VII.

Dans le cours de 1802, le doge Ludovic Manin, 1802
mourut à Venise, et le gouvernement autrichien permit que l'on plaçat son portrait à la suite de ceux des autres doges.

Pendant ce temps, Bonaparte était revenu d'Egypte, avait renversé le Directoire, et crée le Consulat, en s'adjugeant le titre de premier Consul; s'étant mis ensuite à la tête de l'armée de réserve, il

avait franchi le St. Bernard, et livrée a Marengo contre les Impériaux la célèbre bataille où ils furent complètement battus. (14 juin 1800). L'Autriche se vit contrainte à demander la paix qui fut signée à Luneville, et qui lui laissait la Vénétie jusqu'à l'Adige.

L'heureux général de la République, non content du titre de premier Consul convoita et obtint le Consulat à vie; il trouva bientôt ce grade insuffisant à son ambition et à sa puissance; il se fit
1804 proclamer Empereur des Français et ceignit la cou-
1805 ronne de fer à Milan, en prenant en même temps le titre de Roi d'Italie.

Une nouvelle coalition fut conclue alors entre la Russie, l'Autriche et l'Angleterre contre la France. La guerre se ralluma en Allemagne et en Italie. Le territoire vénitien fut envahi par Masséna qui battit à Caldiero l'Archiduc Charles. Les Français occupèrent Montebello, Vicence, Bassano, et Padoue, tandis que les Autrichiens se retiraient devant eux. D'un autre côte (2 décembre 1805) les François remportaient à Austerlitz une victoire décisive qui força l'Autriche à signer le paix à Presbourg (26 décembre 1805). En vertu de ce traité la Vénétie, la Dalmatie, l'Istrie et l'Albanie furent assignées à la France, pour être réunies au Royaume d'Italie qui avait remplacé l'ancienne République Cisalpine.

1806 Le 19 janvier 1806 les troupes françaises entrèrent à Venise, où elles furent accueillies avec allégresse, car, par son union au Royaume d'Italie, Venise croyait retrouver jusqu'à un certain point son indépendance.

Le Vice-roi Eugène Beauharnais, reçut le titre de gouverneur général des Provinces vénitiennes, en attendant l'epoque de l'annexion définitive.

Le nouveau Royaume d'Italie était divisé en 24 départements; dix d'entre eux appartenaient à la Vénétie: le département de l'Adriatique ayant Ve-

nise pour chef lieu; de la Brenta avec Padoue; du Bacchiglione avec Vicence; de l'Adige avec Vérone; du Haut-Adige avec Trente; du Serio avec Bergame; de la Mella avec Brescia; du Tagliamento avec Trévise; de la Piave avec Bellune et du Passeriano avec Udine. Les provinces étaient au nombre de neuf: Venise, Padoue, Vicence, Verone, Bellune, Trévise, le Frioul, l' Istrie et la Dalmatie. Chaque province avait un gouverneur civil; le Code de Napoléon et les lois italiques furent aussi promulguées dans la Vénétie.

Un décret daté du 30 mars 1806 déclara l'annexion de la Vénétie au Royaume d' Italie; en même temps un autre décret formait douze dûchés ou grand fiefs de l' Empire, c'étaient ceux de Dalmatie, de l' Istrie, du Frioul, de Bellune, de Feltre, de Cadore, de Conegliano, de Bassano, de Vicence, de Padoue, et de Rovigo. Ces titres furent déférés plus tard aux plus grandes illustrations civiles et militaire de l' Empire. Le vice-roi Eugène, heritier du Royaume d' Italie eut le titre de prince de Venise.

La Dalmatie conserva toujours son organisations ancienne et fut régie par un Provéditeur, gouverneur général. En 1810, elle fit partie, avec l' Istrie, la Carniola, la Carinthie, le Frioul, la Croatie et Raguse, du gouvernement des provinces Illyriennes, administré directement par la France.

Venise devint le siége d' un tribunal d' appel; elle vit son arsenal sortir de l' état d' abandon et d' inertie où il était tombé et devint un port-franc. Des lois sages y ranimèrent l' agricolture, l' industrie, et le commerce.

Dans le courant de novembre 1807 l' Empereur 1807
se rendit à Venise pour y faire son entrée triomphale.

Mais les guerres continuaient et la Vénétie donna elle aussi son contingent de sacrifices. Les Italiens se couvrirent de gloire dans la mémorable campagne de Russie, à Ostrowno, Witepsk, à Mo-

scoue, et à Malojaroslavetz; la plupart y laissèrent la vie. L'étoile de Bonaparte était à son déclin. Le prince Eugène rassembla 40,000 autres conscrits italiens afin de tenir tête à l'armée autrichienne qui était sur le point de franchir les Alpes. Mais ayant reconnu que ses forces était trop inférieures à celles de l'ennemi, sachant que les Autrichiens descendaient aussi en Italie par le Tyrol, il jugea prudent de se retirer sur l'Isonzo, puis sur l'Adige, et enfin sur le Mincio, quand il sut que Murat avait fait alliance avec les Autrichiens. Lorsque toute résistance lui fut devenue impossible, le prince se retira à Mantoue avec le peu de troupes qui lui restait. Napoléon lui même avait été dompté par la supériorité du nombre. La France était envahie par les étrangers; l'Empereur abdiqua a Fointenebleau et fut relégué à l'île d'Elbe.

1814 Venise se trouvait bloquée depuis le mois de décembre 1813 par les Autrichiens et les Anglais et le 20 avril 1814 les Autrichiens entrèrent dans la ville et s'emparèrent de l'arsenal et de la flotte.

1815 Le Congrès de Vienne, rassemblè en 1815, accordait à l'Autriche le territoire Lombard-Vénitien compris entre les Alpes, le Tessin, le Pô et l'Adriatique, ainsi que la Valteline, Bormès, l'Istrie, et la Dalmatie.

2. Le Royaume Lombard-Vénitien. – Sociétés secrètes. – Révoltes. – Le Spielberg – Bandiera et Moro.

L'Autriche se hâta de réunir ses possessions d'Italie. Un décret daté du 7 août 1815, déclara la formation d'un royaume qui reçut le nom de royaume Lombard-Vénitien sous l'autorité d'un viceroi, qui devait résider tantôt a Milan et tantôt à Venise. Le royaume fut divisé en deux gouvernements, ceux de Milan et de Venise, qui furent à

leur tour subdivisés en provinces ou délégations, et celles-ci en districts et communes. Les provinces vénitiennes étaient au nombre de huit, savoir : Venise, Padoue, Polesine, Vérone, Vicence, Trévise, Bellune et le Frioul. Les districts étaient au nombre de 93, et les communes 814.

On fit toujours un mystère des lois qui tempèraient l'autorité du Vice-roi, comme si elles fussent un secret d'Etat. Venise et Milan eurent un tribunal d'appel, Vérone un Sénat et une Haute Cour de Justice pour le royaume. Le code criminel et le code civil autrichien furent étendus à tout le nouveau royaume. De sorte que les lois, les troupes, le drapeau, tout était autrichien. Les nouveaux maîtres poursuivaient l'œuvre, que l'occupation française avait interrompue, et qui avait pour but de faire disparaître tout ce qui était italien.

Les idées libérales, réprimées dans toute l'Italie, n'étaient cependant point déracinées tout-à-fait. Les sociétés secrètes pullulaient et servaient à entretenir le sentiment national. L'Autriche s'efforçait de maîtriser la situation, et envoyait en Italie une puissante armée composée de Hongrois, de tudesques et de Croates, en même temps qu'elle envoyait la jeunesse italienne apte aux armes, languir en Moravie et en Transilvanie. Elle n'atteignit pourtant pas son but, car l'esprit d'indépendance et de liberté faisait son chemin. A Milan on publiait le *Conciliatore*, auquel travaillaient les plus beaux talents de cette époque. Le gouvernement, toujours soupçonneux prenait ombrage de tout ; il alla jusqu'à supprimer un journal littéraire périodique, et défendit la publication de toute feuille qui ne fût pas officielle. Néanmoins la société secrète des Carbonari, répandue dans toute l'Italie, étendait ses racines jusque dans le royaume Lombard-Vénitien. Les citoyens au cœur le plus élevé, conspiraient depuis longtemp dèjà pour chasser l'étranger. Le

gouvernement autrichien s'en aperçut vers la fin
1818 de 1818 et fit arrêter sur le territoire vénitien plusieurs personnes affiliées au Carbonarisme et accusées pour cela de haute trahison. Une commission spéciale fut assemblée à Venise pour les juger. Les cachots des *piombi*, et de St. Michel à Murano se comblèrent de détenus politiques. Antoine Villa, Felix Foresti, Antoine Solera, Constantin Munari, Pierre Maroncelli furent condamnés a 20 ans de *carcere duro* au Spielberg en Moravie; le prêtre Marc Fortini, Fortuné Oroboni, Jean Bacchiega, Silvio Pellico à 15 ans de la même peine; Jean Canonici, Joseph Delfini a 10 ans; Jean Monti, Pierre Rinaldi, François Cecchetti, l'acteur Canova, François Carravieri à 6 ans et le capitaine Alfred Rezia a 3 ans.

Le comte Dieudonné Resti de Cervia, professeur de sciences politiques à l'Université de Pavie fut condamné à plusieurs années de prison à Lubiana, parcequ'il avait osé dire du haut de sa chaire ce qu'était la *Carboneria*. Il mourut dans les prisons des *Piombi* avant que la sentence ne lui eût été lue.

Le prêtre Fortini, chapelain à la Fratta, fut dépouillé par le patriarche des ordres religieux qui lui avaient été conférés, et envoyé ensuite au Spielberg, quoiqu'il déclarât ne pas même savoir ce qu'était la *Carboneria*; et en effet, il n'en savait rien.

Silvio Pellico et Pierre Maroncelli, après avoir été traînés de prison en prison, en furent tirés le 22 février de 1822, pour entendre lire leur sentence en public. Voici comment s'exprime à ce propos Pellico lui-même: « Au milieu de la Piazzetta s'élevait le tréteau où nous dûmes monter, Maroncelli et moi. Des soldats autrichiens étaient rangés sur deux lignes depuis l'escalier des Géants jusqu'à l'estrade; nous passâmes entre leurs lignes. Dès que nous y fûmes montés, nous regardâmes tout alentour et nous vîmes la terreur peinte sur les visages

de cette foule immense. Dans le lointain, d'autres soldats étaient disposés sur différents points. On nous dit que partout où il y avait des canons ils étaient tout prêts, les mêches allumées. . . . .
Le capitaine allemand nous ordonna de nous tourner vers le palais et de regarder en haut. Nous obéîme et nout vîmes sur le balcon un curial tenant à la main un papier: c'était la sentence. Il la lut à haute voix. Le silence le plus profond régna jusqu'au moment où il proféra les mots: *condamnés à mort.* Alors il s'éleva de la foule un murmure général de pitié. Le silence se rétablit de nouveau pour laisser entendre le reste de la sentence. Un nouveau murmure s'éleva aux mots: *condamnés, Maroncelli à 20 ans, Pellico à 15 ans de carcere duro.* Le capitaine nous fit signe de descendre. »

Lorsque la révolution éclata dans le Piémont 1821
en 1821, une grande excitation se manifesta parmi les populations du royaume Lombard-Vénitien. Elles s'imaginèrent que le jour de l'indépendance était arrivé, et elles le saluèrent avec bonheur. Mais elles ne tardèrent à être désabusées; la révolution fut étouffée par les baïonettes autrichiennes et piémontaises, et d'autres malheureux se virent condamnés à être enterrés vivants dans les prisons du Spielberg.

Pendant que ces faits se passaient, l'empereur 1822
d'Autriche, celui de Russie, le roi de Prusse, la dûchesse de Parme, le grand-duc du Toscane, le duc de Modène, le roi de Naples et celui d'Espagne, se rassemblaient à Vérone pour délibérer, au sein des réjouissances et des festins, sur la suppression de la traite des négres, sur la révolution de la Gréce et de l'Espagne, sur l'indépendance des colonies espagnols, et surtout sur les moyens les plus propres à contenir les populations italiennes.

L'Italie atterrée paraissait calme et tranquille, elle gémissait en silence sous la surveillance attentive du gouvernement lorsque éclata en France une 1830

seconde révolution. Ce fut le signal pour les populations italiennes d'une nouvelle reprise d'armes; mais leurs grandes espérances furent bientôt trom-
1831 pées; les mouvements de Parme, de Modène et de Bologne furent réprimés par l'Autriche comme ils l'avaient étè en 1821. A Venise le tribunal extraordinaire fonctionna de nouveau, et les prisons fourmillèrent de détenus politiques.

Pendant ce temps, l'ancienne reine des mers était tombée au plus bas; son commerce se bornait presque aux opérations strictement nécessaires aux besoins de la consommation locale; en 1830, le port-franc lui avait été accordé, mais sans qu'elle en ressentit aucun avantage.

Aprés 1831, les conspirations se succédèrent presque sans interruption. La société secréte de la *Giovine Italia* étendait partout ses fils. Dans le courant des années qui suivirent, une sourde agitation ne cessa de régner, et partout avaient lieu des tentatives d'insurrection. Nous rappellerons ici les mouvements de Cosenza en Calabre, auxquels pri-
1844 rent part, en 1844, les frères Bandiera et Dominique Moro vénitiens.

Attilius et Emile Bandiera, l'un enseigne de vaisseau, l'autre de frégate, étaient affiliés à la *Giovane Italia;* attirés par les mouvements qui se manifestaient dans le Royaume de Naples et dans les Romagnes, ils désertèrent le drapeau autrichien et se refugièrent à Corfou, où plus tard se joignit à eux Dominique Moro, lieutenant dans la marine autrichienne. Ayant reçu la nouvelle de l'insurrection de Cosenza, ils résolurent d'y accourir quoique Mazzini même les détournât. Ils abordèrent en Calabre au mois de juillet avec 18 amis; mais les autorités de Cosenza et de Catanzaro, averties par le Ministre de la Police qui avait été instruit du fait par la trahison d'un de leurs compagnons, le corse Boccheciampi, envoya contre eux un corps de trou-

pes; après un combat acharné, ils furent faits prisonniers. Jugés à Cosenza par une Commission militaire, neuf des captifs parmi lesquels se trouvaient les frères Bandiera et Moro furent condamnés à mort et fusillés (25 juillet 1844).

3. Pie IX. - Agitation légale. - Révolution. - La République à Venise. - Désastres. - Annexion au Piémont.

Le 1. juin 1846 mourut le pape Gregoire XVI. 1846
Son successeur fut Jean-Marie Mastai Ferretti de Sinigaglia, qui prit le nom de Pie IX. Les premiers actes politiques du nouveau pape furent des actes de modération. Il promulgua une amnistie, et s'occupa tout d'abord des réformes que les besoins de l'époque rendaient nécessaires. Ces faits avaient excité de l'enthousiasme dans toute la péninsule, et l'on commençait de nouveau à espérer une prochaine reprise d'armes contre l'étranger.

Venise se réveilla, et le cri de *Vive Pie IX* retentit aussi sur les lagunes; ce qui ne fut pas bien agréable au gouvernement autrichien. La réunion 1847
du Congrés scientifique qui eut lieu à Venise, contribua aussi à développer et a répandre l'excitation politique qui s'était manifestée dans la Vénétie. L'*Athênée* de Venise était devenu un foyer d'agitation formidable. Nicolas Tommaseo, dalmate de naissance mais vénitien par le cœur, fit une lecture sur la littérature italienne, dans la quelle il parla longuement de la liberté de la presse. Une pétition demandant la réforme de la censure fut couverte de signatures et adressée au vice-roi, l'Archiduc Rainieri. Daniel Manin fit au nom de ces concitoyens une adresse dans laquelle il suppliait le souverain de songer aux besoins du pays et d'exécuter les promesses faites en 1815. Quoique l'agitation

se fut toujours maintenue sur le terrain de la legalité, Tommaseo et Manin furent emprisonnés comme rebelles (20 janvier 1848).

1848 De grands événements se succéderent ensuite avec une célérité, extraordinaire. A Naples (11 février), à Turin (4 mars), à Florence (17 mars), à Rome (18 mars), on promulgua la Constitution. Paris, toute la France s' insurgeait le 26 février; a Milan la mémorable révolution du 18 mars était sur le point d' éclater; Vienne même se souleva le 13 mars.

Dès le mois de février, Radetsky avait proclamé l' état de siége dans le royaume Lombard-Vénitien, mais à peine la nouvelle de l' insurrection de Vienne fut-elle arrivée, que le comte Palffy, gouverneur des provinces vénitiennes annonça que la censure était supprimée et que les congrégations centrales reraient convoquées en juillet. Mais il était trop tard. Le peuple s' insurgea, courut aux prisons, délivra Manin et Tommaseo, et les porta in triomphe à la place St. Marc (17 mars). On institua aussitôt une garde civique; et tout cela sous les yeux des autorités autrichiennes qui ne se sentirent pas de force à s' y opposer.

Le bruit se répandit dans la ville que le dalmate Marinovich, commandant en second de la marine autrichienne et maître de l' Arsenal et des forts, avait pris de graves mesures et donné ordre de bombarder la ville. La foule irrité se precipita dans l'Arsenal, où Marinovich fut pris et tué (22 mars). Daniel Manin se présenta devant la moltitude soulevé et força le vice-amiral Martini à livrer l' Arsenal et le dépôt des armes. Martini fut emprisonné et les soldat dèposerent les armes et se mêlèrent au peuple.

Le gouverneur se démit de sa charge en faveur du général Zichy qui, n étant pas assez inhumain pour vouloir ensanglanter la ville, capitula. C' était déclarer que le gouvernement civil et militaire au-

trichien avait cessé. Cet acte de modération coûta cher à Zichy; il fut plus tard soumis à un conseil de guerre et condamné.

Ce fut ainsi que Venise secoua le joug de la domination autrichienne; la République fut proclamée le 22 Mars.

On forma un ministère ayant à sa tête Daniel Manin; Tommaseo, Solera, Toffoli, Paleocapa et plusieurs autres prirent part à la nouvelle administration. Ange Mengaldo fut nommè commandant de la milice civique.

Les Autrichiens se virent forcés de quitter Chioggia, Palmanova, Padoue, Trévise et Udine. A Brescia, Curtatone et Vicence de semblables événements eurent le même résultat.

Manin s' appliqua à réorganiser l' Etat; il pourvut à l' armement des forts de Marghera, Brondolo et Tre-Porti, et à la mobilisation de nombreux bataillons de milices civiques.

La Lombardie s' était aussi soulevée; le roi de Piémont Charles-Albert était entré sur le territoire lombard avec son armée; les italiens accouraient de tous côtés pour prendre part à la guerre de l' indépendance. La première rencontre eut lieu a Montechiari, et fut favorable aux italiens; on se battit ensuite à Mozzambano et à Valeggio. Les armes italiennes victorieuses franchirent le Mincio et remportèrent d' autres victoires à Pastrengo, à Peschiera et à Goito.

La Lombardie et les provinces vénitiennes se déclarèrent pour l' annexion au Piémont. Venise résistait, mais les périls devenaient de plus en plus sérieux. Le 21 april Paleocapa partait pour le camp de Charles-Albert afin de solliciter des secours pour le Frioul; mais Udine retombait aux mains des autrichiens qui avaient Nugent à leur tête. Les *croisés* vénitiens se conduisirent vaillamment et furent cependant battus à Soiro, à Visco, et a Bevilacqua;

le succès remporté le 24 mai à Cittadella n'eut point assez d'importance pour les dédommager des pertes précédentes. La population de Cadore opposait une résistance héroïque aux troupes autrichiennes, qui pourtant s'avançaient de tous les côtés; dans le courant du mois de juin elles occupèrent Vicence, Trévise, Padoue et Palmanova. Les provinces vénitiennes furent aussi perdues.

A cette même époque le roi de Naples désertait la ligue qui avait été faite contre l'Autriche, et le général Pepe, ne voulant pas être complice de cette lâche désertion, se rendit à Venise avec une petite bande de soldats qui étaient demeurés fidèles à la cause italienne. La République de Venise déféra au général Pepe le commandement en chef de toutes ses forces de terre qui se composaient de près de 18 mille hommes. Le géneral Welden avait occupé Mestre et serrait Venise du côté de la terre. Quelques escarmouches eurent lieu avec les ennemis, màis les actions les plus importantes furent une tentative contre Cavanella et une sortie de Marghera. La première, commandée par le général Ferrari n'eut pas un heureux succès; l'autre par le colonel Pianciani eut pour résultat de chasser les autrichiens des positions qu'ils occupaient entre Marghera et Mestre.

Le 3 juillet on convoqua l'Assemblée nationale, appelée à voter l'annexion au Piemont, Tommaseo se prononça contre la proposition ; Paleocapa se déclara en sa faveur et Manin essaya de concilier les avis. Cent vingt-sept votes contre six adoptérent l'union au Piemont. Comme cette proposition devait être ensuite acceptée par le Parlement piémontais, on institua un Governement provisoire présidé par Castelli, ancien ministre de Justice; Manin avait décliné cette nouvelle charge à cause de ses principes républicains. Le résultat du vote fut envoyé à Turin et au quartier général de Charles-Albert.

4. La Dictature. – Détermination de résistér coûte que coûte. – Combat et défense de Marghera. – Bombardement de la ville. – Le choléra – Famine. – Capitulation.

La Chambre des députés et le Roi agréèrent le vœu de Venise, mais lorsque le 7 août, les deux Commissaires Colli et Cibrario, envoyes du Roi, prirent possession de la ville en son nom, les armes italiennes étaient déjà complètement en deroute, et Charles-Albert, aprés la capitulation signée à Milan, repassa le Tessin. Les Autrichiens rentraient en possession de tout le royaume Lombard-Vénitien à l' exception de Venise.

La funeste nouvelle arriva le 11 à Venise: le peuple se souleva; il courut au palais des Commissaires du roi aux cris de à bas le gouvernement du Roi! vive la République! vive Manin! Les Commissaires se retirèrent.

Manin fut nommé Dictateur le 31 août, et Tommaseo fut envoyé à Paris en qualité d' ambassadeur, pour solliciter l' intervention de la République française, qui ne consentit pourtant pas à lui accorder le moindre secours de soldats.

Lorsque Manin assuma la dictature, le Trésor de la République ne contenait guère plus de 800 mille livres; les dépenses montaient a 3 millions par mois, tandis que les revenus atteignaient à peine le chiffre de 200 mille. Les citoyens furent obligés de livrer à la monnaie les objets d'or et d'argent qu'ils possédaient; on éleva le prix du tabac et l'on émit un emprunt de 10 milion avec hypothèque sur le palais et les Procuraties neuves, mais on ne put réunir qu'on demi-million; un décret ordonna le cours forcé du papier (monnaie patriotique); les employés renoncèrent à une partie de leurs appointements et les officiers et soldats à un

quart de leur solde. On fit une quête pour la patrie dans les fêtes, dans les théâtres, dans les églises, et on recueillit ainsi jusqu'à la fin de 1848 la somme de 64 mille livres.

Cependant on ne cessait pas de se battre. Le 22 octobre le lieutenant colonel Jérôme Ulloa dirigea avec succès une sortie contre Cavallino qui était occupé par les Autrichiens. L'action du 27 octobre contre Mestre eut une plus grande importance, et ici encore la victoire resta aux italiens, qui eurent cependant à regretter la perte de Alexandre Poerio.

1849 Le 15 Fêvrier 1849, une Assemblée constituante et législative dont la convocation était due à l'initiative dn gouvernement dictatorial, déclara que la dictature avait cessé, et défèra le pouvoir législatif à Manin, Graziani et Cavedalis, avec des pouvoirs extraordinaires pour tout ce qui avait trait à la défense de l'Etat. Mais comme le désaccord ne tarda pas à se manifester parmi les membres de ce nouveau Gouvernement, le pouvoir exécutif resta tout entier concentré dans les mains de Manin qui eut le titre de Président et le droit de proroger l'assemblée.

Lorsque Charles-Albert reprit les hostilités Manin prorogea effectivement l'assemblée et le général Pepe fit une sortie avec toutes le forces dont il pouvait disposer. Un bataillon de lombards occupa Conche, forte position sur la Brenta, mais il en fut bientôt chassé par les ennemis. Les Lombards, commandés par le major Sirtori, soutenus par quelques centaines de Romains et des montagnards de M. Euganéens, reprirent Conche et poursuivirent les Autrichiens jusque sur les hauteurs de S. Marguerite.

La joie que ressentit Venise à la suite de cette victoire, ne fut pas de longue durée; elle fut détruite par la nouvelle de la défaite de Novare. Dans les derniers jours de Mars, le général Haynau annonça ce facheux évènement à Venise en lui signifiant

de se rendre. Manin convoqua l'assemblée le 2 avril, et l'on décréta à l'unanimité que « Venise résisterait aux Autrichiens à tout prix et que dans ce but le président Manin serait revêtu de pouvoirs illimités. » Ce décret fut envoyé pour toute réponse à Haynau ; tout fut mis dés lors en mouvement; on eut recours à mille expédients pour réunir de l'argent, et l'on réorganisa les troupes de Pepe. Au commencement de 1849, le total des troupes de terre montait à 17 mille hommes, et celui des soldats de marine à 4 mille. A cela s'ajoutaient près de 7 mille gardes civiques. Dans l'île delle Grazie, on établit une fabrique de poudre. Brondole, Treporti et Marghera recevaient des renforts continuels. On arma onze navires, et l'on accrut la flottille affectée à la défense de la lagune ; celle-ci comptait 140 batiments au nombre desquels figuraient des pirogues, des trabacoli, des cannonièrès, des bragozzi, etc. avec 400 canons.

A la fin d'avril, lorsque Radetzky put disposer de forces considérables, Haynau à la tête de 30 mille hommes entoura Venise du côté de la terre, pendant que la flotte autrichienne la bloquait du côté de la mer.

Le quartier général des assiégeants se trouvait à Marocco dans la maison Papadopoli, prés de Mestre, sur la route de Trévise. Leurs travaux étaient dirigés contre Marghera qui dèfend les abords de la ville et protège le canal de Mestre et le pont du chemin de fer. Le 4 mai commença un combat très-vif. Le lendemain Radetzky intima de nouveau l'ordre de se rendre et reçut cette réponse : Venise résistera à tout prix. Les hostilités furent reprises, les Autrichiens étaient commandés par le général Thurn et les Italiens à Marghera par le colonel Ulloa. Le 24 mai, les assiégeants attaquerent Marghera avec 18 batteries ; à la tombée de la nuit les Italiens avaient plusieurs morts et blessés, et les

dégats causés à la forteresse étaient assez graves. Le jour suivant le fortification s' écroulérent sur plusieurs points, les poudrières éclatèrent, tout était en ruines. Pourtant Marghera résista jusqu'à ce que le gouvernement eut commandé la retraite, qui fut opérée pendant la nuit du 26. La défense fut ainsi réduite à l' intérieur des lagunes. Les pertes des Italiens, montèrent à 400 hommes morts ou blessés.

On fit alors sauter quelques arcades du pont du chemin de fer. Les Autrichiens entrèrent dans Marghera et dans l' île de St. Julien; ils occupèrent la tête de pont et commencèrent à battre la plateforme qui se trouve au centre du pont et où avait été établie une batterie de 10 canons; ils bombardaient en même temps l' île de S. Secondo et les maisons le plus avancées de la ville.

Ulloa, le vaillant défenseur de Marghera, eut le commandement des fortifications de Venise avec le grade de général. Le 13 juin le combat reprit avec plus de vivacité. Les efforts des Autrichiens étaient surtout dirigés vers la plateforme du pont. Des quatre commandants qu' avait eus cette batterie, deux étaient blessés, et les deux autres étaient morts. Parmi ces derniers, se trouvait le lieutenant-colonel Rossarol, surnommé l'Argante de la lagune. La fatale batterie fut trois fois démontée et autant de fois rétablie.

Mais les Autrichiens étaient aussi bombardés dans leur fort St. Julien. Leurs travaux étaient chaque jour détruits, le pont qui réunissait cet îlôt à la terre-ferme fut plusieurs fois coupé. Le mois de juin se passa sans apporter de résultats décisifs.

Le 3 et le 4 juin avaient commencé les opérations contre Brondolo et Chioggia, du côté de la mer; cependant les Autrichiens furent vigoureusement repoussés.

Venise se trouvait désormais abandonnée de tous. La France et l'Angleterre le déclarèrent ouver-

tement; Kossuth, vainqueur en Hongrie, avait plusieurs fois promis des secours qui n' arrivaient point. L'assemblée, convoquée par Manin, décida de continuer la résistance, mais en même temps elle autorisa le gouvernement à traiter avec le plénipotentiaire autrichien Bruck, qui avait écrit à Venise que son gouvernement était disposé à entamer des négociations avec la Vénétie. Elles commencèrent à Mestre et furent poursuivies à Vérone, mais sans aucun résultat, car Manin exigeait que l'on reconnût l'indépendance de Venise. Ces négociations se prolongérent jusqu' à la fin de juin. L' Assemblée créa alors une Commission, composée de Ulloa, Sirtori et Baldiserotto, et à laquelle furent donnés les pleins pouvoirs pour la guerre; le général Pepe en fut nommé président. On fit de nouveaux préparatifs, on réorganisa les milices, on recruta de nouveaux artilleurs, et l' on augmenta les œuvres de défense. On nomma une autre Commission chargé de pouvoir aux subsistances, parceque le vivres allaient diminuant de plus en plus. Enfin on eut recours à une autre emprunt de six millions de livres.

Dans la nuit de 6 au 7 juillet, les Autrichiens tentèrent de surprendre la batterie de la plateforme du pont, mais ils furent victorieusement repoussés.

Ils disposérent alors les canons des batteries de St. Julien, de Bottenigo et de Campaltone, de façon à pouvoir bombarder la ville. Ils renoncèrent au projet de prendre Brondolo; les Italiens firent une sortie de ce fort, franchirent la Brenta et mirent en fuite les troupes autrichiennes qui y avaient été laissées. Le 1 août on fit une autre sortie avec 1200 hommes et 4 canons, sous les ordres de Sirtori. Les Autrichiens furent chassés de S. Marguerite et battus à Calcinara. Les Italiens rentrèrent à Chioggia avec 200 bœufs, du blé, de la farine, du vin, des légumes et d'abondantes munitions.

Le bombardement de la ville avait commencé le 23 juillet. Venise en fut consternée; les femmes, les enfants, les vieillards cherchaient un refuge dans les quartiers les plus éloignés; les rues et les canaux étaient encombrés de monde et d'objets mobiliers. Personne pourtant ne se plaignait de cette résistance obstinée. Un grand nombre de fugitifs logèrent sous les Procuraties et dans les jardins publics: les quartiers bombardés furent évacués par ordre du gouvernement: la garde civique fut chargée d'y faire la surveillance. Le bombardement dura 24 jours, et causa plusieurs incendies, d'immenses dégats et bien des ruines.

Mais le mal ne se borna pas là; la disette était devenue insupportable, et le choléra se répandait avec une rapidité extraordinaire. C'est alors que furent reçus les nouvelles de la chûte de Rome et de la soumission de la Hongrie. Quelques Vénitiens et à leur tête le Patriarche, faisaient circuler une pétition à l'Assemblée pour qu'elle cessât toute résistance. Le peuple, aussitôt qu'il en fut instruit, se souleva, envahit le palais du patriarche et le mit sens dessus dessous.

L'armée continuait à se battre vaillamment; le 8 août on fit sortir la flotte devant laquelle les Autrichiens se retirèrent pour se montrer de nouveau dès que les italiens furent rentrés dans Venise; ce qui arriva le 10 août. Le peuple se montra mécontent de cette retraite opérée sans qu'on eut même tenté le sort des armes. Quelques jours après, la flotte sortit de nouveau, mais ne hasarda aucun combat; elle se retrancha à Malamocco qu'elle ne quitta plus.

Les négociations, interrompues au mois de juin furent reprises. Radetzky demandait la reddition sans conditions, en promettant toutefois qu'il serait permis de s'embarquer à tous ceux qui voudraient quitter la ville, et que les soldats et les sous-officiers seraient pardonnés.

Le choléra sévissait; le 15 août, sur 409 personnes qui en furent frappées, 270 moururent; la famine était terrible; la reddition devenait inévitable. Le 22 août les délégués de la Municipalité signèrent les conditions de la capitulation, qui fut rédigée effectivement comme l'avait demandé Radetzky.

A cette nouvelle, le peuple se souleva, assaillit le palais du gouvernement, et cria à la trahison. Manin réussit pourtant à l'apaiser. Le lendemain il déposa ses pouvoirs dans les mains de la Municipalité. Les navires français et anglais reçurent à bord des milliers de fugitifs, les Autrichiens entrèrent dans la ville le 28 et le 30 Radetzky fit son entrée solennelle. Le patriarche chanta le *Te Deum.*

Dans le courant des quatre mois que dura le siége, les Vénitiens perdirent 900 hommes; les Autrichiens 1200; les premiers lancèrent 80,000 projectiles, et les seconds 120 mille. Pendant toute la guerre, Venise dépensa 60 millions de livres, sans compter les dons en nature faits par les citoyens.

Le 27 août Daniel Manin et sa famille s'embarquèrent sur le vapeur français le *Pluton*, et se refugièrent à Paris, où l'illustre dictateur se vit obligé de donner des leçons de langue italienne, et où il mourut le 23 septembre 1857. A peine Venise eut elle recouvré son indépendance, qu'elle réclama les restes vénérés de son fils bien-aimé. Le 22 Mars 1868 (anniversaire de la mémorable révolution) les cendres de Manin furent transférées à Venise et déposées dans l'Eglise de St. Marc.

5. Le Piémont. – Guerre avec l'Autriche. – Paix de Villafranca. – Royaume d'Italie. – Guerre de 1866. – La paix. – Le plébiscite.

La révolution ayant été ainsi suffoquée non seulement à Venise mais aussi dans toute l'Italie, les populations se recueillirent dans une résistance passive, montrant ainsi leur aversion pour la domination étrangère. Dans le royaume Lombard-Vénitien, les Autrichiens étaient partout évités; le peuple ne prenait aucune part aux fêtes du gouvernement, les théâtres demeuraient déserts et les promenades publiques abandonnées.

Les yeux de tous les Italiens étaient tournés vers le Piémont, le seul Etat d'Italie où les constitutions naguère proclamées étaient encore en vigueur, et où les libéraux transfuges trouvaient asile et sécurité personnelle.

L'Autriche en prit ombrage; dans les provinces soumises, elle essayait différents expédients, et re-
1856 courait tour à tour aux menaces et aux promesses; elle y envoya même en qualité de Vice-Roi le propre frère de l'empereur, l'Archiduc Maximilien (*); elle s'apprêtait à tenter un dernier et suprême effort pour anéantir le Piémont, ce foyer des idées libérales.

1859 En effet le 29 avril 1859, la guerre éclata entre l'Autriche et le Piémont allié à la France. La victoire souriait partout aux armes alliées, et Venise se voyait sur le point de recouvrer sa liberté, lorsque tout-à-coup le bruit se répandit qu'un armistice avait été conclu; cette nouvelle fut bientôt confirmée par l'annonce des préliminaires de paix signés à Villafranca (11 juillet), en vertu desquels l'Autriche aban-

---

(*) L'archiduc Maximilien, plus tard empereur du Mexique, où il fut misérablement fusillé comme usurpateur.

donnait à la France la Lombardie, que Napoléon céda immédiatement au roi Victor-Emmanuel.

L'indignation et le chagrin furent à leur comble parmi les populations d'Italie et surtout chez les Vénitiens qui voyaient tout-à-coup détruites leurs plus belles espérances.

Mais l'unification de la nation italienne avait fait son premier pas et ne devait plus s'arrêter; Modène, Parme, la Toscane, et l'Emilie furent annexées au Piemont. L'heroïque expédition des mille
en Sicile, eut pour résultat d'affranchir la Sicile et 1860
tout le royaume de Naples du joug des Bourbons, pendant que l'armée royale envahissait les Marches et l'Ombrie. Les deux armées, l'armée régulière et celle des volontaires, se réunirent sur le Volturno où elles défirent une dernière fois les troupes du roi de Naples; toute l'Italie méridionale passait à son tour sous le sceptre de Victor-Emmanuel.

Le 21 février 1861, le Sénat proclamait à Turin 1861
l'établissement du Royaume d'Italie, et peu aprés la Chambre des Députés confirmait cette loi à l'unanimité.

Tous ces faits eurent pour conséquence de raffermir les populations dans leur conviction que tôt ou tard elles feraient aussi partie de la grande famille italienne. Soutenues par cette ferme croyance, elles persistèrent dans leur système de résistance passive à l'Autriche et continuèrent à ne faire aucun cas des constitutions que l'on promulgait à Vienne, et à émigrer dans le royaume d'Italie. Un mouve-
ment tenté à Cadore pour secouer le joug étranger 1864
n'eut aucun succès.

L'Italie attendait impatiemment une occasion pour sortir de cet état d'attente continuelle et déclarer la guerre à l'Autriche. L'occasion ne tarda pas à s'offrir dans les complications qui surgirent en Allemagne à propos des dûchés du Schleswig et de l'Holstein.

Dès que l'Autriche vit que la guerre devenait inévitable de la part de la Prusse et de l'Italie qui s'étaient alliées, elle fit des armements considérables et publia à Venise une proclamation par laquelle on menaçait de la peine de mort quiconque chercherait à émigrer dans le but de s'enrôler par-
1866 mi les volontaires italiens (19 mai 1866). Un autre décret ordonnait dans les provinces lombardes-vénitiennes un emprunt forcé de 12 millions de florins.

Le 20 juin, la guerre fut déclarée, et l'armée italienne passa le Mincio le 23; c'est le 24 que fut livrée la sanglante bataille de Custoza. L'issue de cette bataille ne fut point favorable aux armes italiennes, et l'armée, qui avait déjà repassé le Mincio, s'apprêtait à revenir à la charge, lorsque le 3 juillet l'armée autrichienne fut totalement battue par les Prussiens dans la bataille mémorable de Sadowa; l'Autriche se vit obligée de livrer la Vénétie à la France (5 juillet) afin de rassembler ses troupes pour les opposer à celles de la Prusse qui s'étaient avancées jusque sous les murs de Vienne. En même temps Napoléon s'interposait comme médiateur entre les parties belligérantes.

Les troupes italiennes avaient passé le Pô et s'avançaient toujours, tandis que les autrichiens se renfermaient dans le quadrilatère ou se repliaient sur Vienne, en détruisant les fortifications et les routes par lesquelles les Italiens devaient passer. Rovigo, Padoue, Vicence, Trévise, Udine furent ainsi évacuées. Quelques escarmouches eusent encore lieu ça et là, et Trente était sur le point de tomber entre les mains des Italiens lorsque le Traité préliminaire de paix, signé le 26 juillet à Nikolsbourg par la Prusse et l'Autriche, et la suspension d'armes dans la Vénétie mirent fin à cette campagne de 1866. Le 11 août fut signé un armistice entre l'Autriche et l'Italie. Les questions relatives aux limites fureut réservées pour les négociations de

la paix. Le général Ménabrea se rendit à Vienne en qualité de plénipotentiaire et le traité préliminaire fut signé le 3 octobre.

Dans ce traité, l'Empereur d'Autriche déclarait qu'ayant cédé à l'Empereur des Français les royaume Lombard-Vénitien, et que l'Empereur des Français ayant de son côté déclaré qu'il ne mettrait aucun obstacle à la réunion du dit Royaume aux états du roi d'Italie, à la condition que cette annexion se fit avec le consentement des populations consultées à ce sujet, — il adhérait à cette annexion. Les frontières du territoire abandonné furent formées par les limites administratives de l'ancien royaume Lombard-Vénitien. L'évacuation de territoire devait commencer immédiatement aprés la signature de la paix, pour être achevé dans le plus court délai possible. Le Gouvernement Italien prenait à sa charge: 1.° la partie de la Banque Lombarde-Vénitienne qui était restée à l' Autriche en vertu de la convention conclue à Milan en 1860, d'après l'art. 7 du traité de Zurich; 2.° les dettes ajoutées à son passif depuis le 4 juin 1859 jusqu'à l'époque de la conclusion du présent traité: 3.° une somme de 35 millions de florins, valeur autrichienne, en argent effectif, pour la côte de l'emprunt de 1854 correspondante à la Vénétie, et pour le prix du matérielle de guerre non transportable. — Les Archives des territoires abandonnés, confirmant les titres de propriété, les documents administratifs et de justice civile ainsi que les documents politiques et historiques de l'ancienne république de Venise, devaient être consignés à des Commisaires délégués à cet effet, ainsi que les œuvres artistiques ou scientifiques concernant spécialement le territoire cédé.

Le 4 octobre, commença l'évacuation de la Vénétie de la part des troupes Autrichiennes: le traité de paix fut ratifié à Florence le 7 du même mois

et le 13 à Vienne. Les troupes italiennes entrerent dans les forteresses, et le 19 la domination autrichienne cessait tout-à-fait à Venise. L'ancienne Municipalité se retira pour faire place à la nouvelle Municipalitè provisorie. Le général Moering, Commissaire de l' Emperieur d'Autriche consigna la Vénétie au général Lebœuf, Commissaire envoyé par l' Empereur des Français et ce dernier en fit à son tour la remise à la Municipalitè, en présence d'une Commission composée de M. Louis Michiel, de Edouard de Betta, maire de Vérone, et d' Achille Emi-Kelder ; elle fit à son tour l' attestation de la cession de la Vénétie faite à elle même par le general Lebœuf, afin que les populations, maîtresses de leurs destinées, pussent manifester librement leurs vœux, au moyen du suffrage universel, au sujet de l'annexion de la Vénétie au royaume d' Italie.

Dans l' après-midi, commença l' entrés des troupes au milieu des acclamation entousiastes d' une foule immense.

Le plébiscite eut lieu le 21 et le 22 octobre dans toutes le villes de la Vénétie d' après la formule suivante :

« Nous déclarons consentir à notre réunion au Royaume d'Italie sous le gouvernement constitutionel du roi Victor-Emmanuel II ed de ses successeurs ».

Le 27 du même mois, le Tribunal d'Appel, réuni en séance publique dans la Salle des comices du palais ducal procéda à l'examen des votes. Ensuite le commandeur Tecchio, président de la Cour d'Appel, proclama, du haut de la loge de la salle, devant la foule anxieuse qui l'encombrait, le résultat du plébiscite.

Les votants étaient au nombre de 641,827, et 641,758 votèrent affermativement.

Un Décret du Roi, daté du 4 novembre, déclara que les Provinces de la Vénétie et celle de Mantoue faisaient partie intégrante du royaume d'Italie.

Victor-Emmanuel partit aussitôt pour Venise où il arriva le 7 novembre au milieu des plus vives acclamations. Venise célébra par des fêtes sans fin sa délivrance du joug autrichien et son union définitive au royaume d'Italie.

DOGES DE LA REPUBLIQUE DE VENISE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.

---

1 Paoluccio Anafesto	en	697
2 Marcel Tegalliano	»	717
3 Orso Ipato	»	726

Maîtres des Milices.

I. Dominique Leone	»	737
II. Félix Cornicola	»	738
III. Dieudonné Orso	»	739
IV. Julien ou Gioviano Cepario	»	740
V. Jean Fabriciazio	»	741

Doges.

	En
4 Dieudonné Ipato	742
5 Galla Gaulo	755
6 Dominique Monegario	756
7 Maurice Galbaio	764
8 Jean Galbaio	787
9 Obelerio Antenoreo	804
10 Agnello Partecipazio	810
11 Justinien Partecipazio	827
12 Jean Partecipazio I.	829
13 Pierre Tradonico	837
14 Orso Partecipazio I.	864
15 Jean Partecipazio II.	881
16 Pierre Candiano I.	887
17 Pierre Tribuno	888
18 Orso Partecipazio II.	912
19 Pierre Candiano II.	932
20 Pierre Partecipazio.	939
21 Pierre Candiano III.	942
22 Pierre Candiano IV.	959
23 Pierre Orseolo I, le saint	976
24 Vitale Candiano	978
25 Tribun Memmo	979
26 Pierre Orseolo II.	991
27 Othon Orseolo	1008
28 Pierre Centranico	1026
29 Dominique Flabanico	1032
30 Dominique Contarini	1043
31 Dominique Selvo.	1071
32 Vitale Faliero	1085
33 Vitale Michiel I.	1096
34 Ordelafo Faliero	1102
35 Dominique Michiel	1118
36 Pierre Polani	1130
37 Dominique Morosini	1148
38 Vitale Michiel II.	1156
39 Sébastien Ziani	1172
40 Ostro Mastropiero	1178
41 Henri Dandolo	1193
42 Pierre Ziani	1205
43 Jacopo Tiepolo	1229
44 Marino Morosini	1249
45 Riniero Zeno	1253
46 Laurent Tiepolo	1268
47 Jacop Contarini	1275
48 Jean Dandolo	1280
49 Pierre Gradenigo	1289
50 Marino Giorgio o Zorzi	1311
51 Jean Soranzo	1312
52 François Dandolo	1329
53 Barthélémy Gradenigo	1339
54 André Dandolo	1343
56 Marino Faliero	1354
56 Jean Gradenigo	1355
57 Jean Delfino	1356
58 Laurent Celsi	1361
59 Marc Corner	1365
60 André Contarini	1368
61 Michel Morosini	1382
62 Antoine Venier	1382
63 Michel Steno	1400

		En
64	Tomas Mocenigo	1414
65	François Foscari	1423
66	Pascal Malipiero	1457
67	Cristophe Moro	1462
68	Nicolas Tron	1471
69	Nicolas Marcello	1473
70	Pierre Mocenigo	1474
71	André Vendramin	1476
72	Jean Mocenigo	1478
73	Marc Barbarigo	1485
74	Augustin Barbarigo	1486
75	Léonard Loredano	1501
76	Antoine Grimani	1521
77	André Gritti	1523
78	Pierre Lando	1539
79	François Donato	1545
80	Marc-Antoine Trevisan	1553
81	François Venier	1554
82	Laurent Priuli	1556
83	Jérôme Priuli	1559
84	Pierre Loredano	1567
85	Alvise Mocenigo I	1570
86	Sébastien Venier	1577
87	Nicolas da Ponte	1578
88	Pascal Cicogna	1585
89	Marino Grimani	1595
90	Léonard Donato	1606
91	Marc-Antoine Memmo	1612
92	Jenan Bembo	1615
93	Nicolas Donato	1617
94	Antoine Priuli	1618
95	François Contarini	1623
96	Jean Corner	1625
97	Nicolas Contarini	1630
98	François Erizzo	1631
99	François Molino	1646
100	Charles Contarini	1655
101	François Corner	1656
102	Bertuccio Valier	1656
103	Jean Pesaro	1658
104	Dominique Contarini II	1659
105	Nicolas Sagredo	1675
106	Alvise Contarini II	1676
107	Marc'Antoine Giustinian	1684
108	François Morosini	1688
109	Silvestre Valier	1694
110	Alvise Mocenigo II	1700
111	Jean Corner	1709
112	Alvise, dit Sébastien Mocenigo III	1722
113	Charles Ruzzini	1732
114	Alvise Pisani	1735
115	Pierre Grimani	1741
116	François Loredano	1852
117	Marc Foscarini	1762
118	Alvise Mocenigo IV	1763
119	Paul Renier	1779
120	Ludovic Manin	1789

FINE.

TABLE DES CHAPITRES

Vme Siècle.

VIme Siècle.

VIIme Siècle.

VIIIme Siècle.

IXme Siècle.

Xme Siècle.

XIme Siècle.

XIIme Siècle.

XIIIme Siècle.

XIVme Siècle.

XVme Siècle.

XVIme Siècle.

XVIIme Siècle.

XVIIIme Siècle.

XIXme Siècle.

